

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*LE BRUIT DU MONDE*  
suivi de  
*S'ATTACHER ET S'ARRACHER*

MÉMOIRE PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
ANNIE ROUSSEAU

NOVEMBRE 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Trois ordinateurs, quatre souris, dix paquets de feuilles, deux disques durs, six boulots et trois déménagements plus tard, je remets ce travail.

Louise, je ne te remercierai jamais assez pour ce que tu es et pour tout ce que tu m'as apporté, pour ce que tu m'apportes en tant que directrice, mais surtout en tant qu'écrivaine, féministe, femme, avec ton humanité et cette sensibilité qui te caractérisent. Merci pour cette confiance que tu m'as donnée. Merci pour les clins d'œil aux voyages et à la vie, à la féminité et aux douleurs du monde. Derrière le « Nous, femmes », il y a un « je ». Tu as été là, pour moi, au-delà du mémoire.

Merci à Francine Descarries pour ton énergie pendant les échanges de la concentration en études féministes. Merci de t'être battue sur la place publique afin de susciter l'intérêt envers les choses du monde et le bruit qu'elles font.

Merci à Maman, pour cette curiosité et cette parole, pour la venue au monde et pour ton regard sur tout ce qui vit. Merci à Papa, pour ces rires sur la torture pédagogique et les dédales administratifs. Pour la valve de sécurité, aussi, lors des périodes de surchauffe intellectuelle. À ma sœur Marie-Noëlle et à mon frère Simon: sans vos lumières, j'aurais perdu un temps précieux! À mon frère Martin, pour les nombreux déménagements tout au long de mes études! Merci à Catherine : pour la relecture intensive, pour les citations sur mon répondeur et parce que ton caramel est un incitatif à l'étude. À John : il faut bien se mettre en scène quelquefois...

Merci, surtout, finalement, à tous ces gens que j'ai croisés sur ma route, un jour ou un autre. Je m'excuse à l'avance des mensonges qui peuplent ces pages. Je sais qu'ils ne sont

conformes qu'aux fantasmes que j'ai pu avoir en trafiquant la mémoire de mes voyages.  
Rien d'absolu.

Du reste, allez savoir.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vi
PREMIÈRE PARTIE :	
LE BRUIT DU MONDE .....	1
- Oberkampf .....	3
- Le Crystal .....	8
- Rue de Malte.....	13
- Le Satellite .....	15
- Place de la Bastille .....	17
- Saint-Maur-des-Fossés .....	21
- <i>No Woman's Land I</i> .....	24
- Le 80, rue Henri-Barbusse à Villejuif .....	25
- <i>No Woman's Land II</i> .....	28
- Damplein, Amsterdam .....	29
- Kinshasa .....	37
- Ligne 7 – Villejuif Léo-Lagrange .....	41
- <i>No Woman's Land III</i> .....	44
- Manor House, London .....	46
- Rijksplein, Amsterdam .....	50
- Trafalgar Square, London .....	53
- <i>No Woman's Land IV</i> .....	58
- Nürnberg, Allemagne.....	59
- Villa Borghese, Roma .....	63
- Ormesson-sur-Marne, RER A .....	68
- <i>No Woman's Land V</i> .....	72
- Place Saint-Michel .....	74

DEUXIÈME PARTIE :	
S'ATTACHER ET S'ARRACHER : <i>In Aliore loco</i> . . . . .	80
- S'attacher et s'arracher . . . . .	81
- Détacher les mots de soi . . . . .	88
- <i>Faction</i> : à la frontière de sa réalité . . . . .	100
- Mosaïque . . . . .	111
- La solitude comme un vertige . . . . .	118
CONCLUSION : <i>Crossroads</i> . . . . .	122
BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE . . . . .	124

## RÉSUMÉ

Ce mémoire est constitué de deux parties distinctes : une partie création et une partie réflexive. La partie création du mémoire est un récit à la croisée du récit de voyage, du fragment littéraire et de l'autofiction. Cette forme permet de rendre compte des aventures du personnage, de la fragmentation de son identité qui résonne avec celle du texte. Le voyage est un lieu propice à l'introspection : le regard se tourne vers l'intérieur, lieu de toutes les confrontations. Ainsi, à travers les villes qu'elle traverse, la narratrice voit sa subjectivité ébranlée par la prise de conscience de l'étrangeté qu'elle rencontre en voyage : identités, langues, cultures, corps, rapports sociologiques de sexes, tout se lie et se délie, forgeant la personnalité de la femme, de la voyageuse, de l'auteure. Chaque titre de chapitre correspond à un nom de lieu, à travers lesquels sont intercalés des chapitres exprimant le silence du monde. Ces moments de réflexion poétique portent le titre de « *No Woman's Land* » afin d'indiquer l'errance et la difficulté du personnage principal de trouver des repères en elle-même et autour d'elle.

L'essai réflexif est divisé en cinq parties liant le récit de voyage à son mode d'expression fragmentaire et autofictionnel. 1. « S'attacher et s'arracher », une expression de Nicolas Bouvier, reprend l'aspect dialectique propre à l'état nomade et tente d'expliquer le lien entre la pulsion du voyage et celle de l'écriture. 2. « Détacher les mots de soi » aborde les exigences de l'écriture de voyage et le désir de matérialiser l'émotion vécue pour la mettre à distance. 3. « *Faction* : à la frontière de sa réalité » trace un parallèle entre l'autofiction et le récit de voyage, deux genres entrant dans la composition du *Bruit du monde*, où la quête de vérité se mêle à la fabulation de soi. 4. « Mosaïque » exprime toute l'idée du fragment (aire), qui sillonne à la fois le récit de voyage et l'autofiction, résonnant par le fait même avec le voyage et la quête de subjectivité. 5. « La solitude comme un vertige » raconte l'isolement nécessaire au voyage et à l'écriture, afin de trouver les mots pour exprimer la compréhension du monde obtenue par la réflexion.

**MOTS-CLÉS** : RÉCIT DE VOYAGE, AUTOFICTION, ÉCRITURE DE SOI, FRAGMENT, SUBJECTIVITÉ, FEMME.

**LE BRUIT DU MONDE**

Toujours Paris s'écrie et gronde.  
Nul ne sait, question profonde !  
Ce que perdrait le bruit du monde  
Le jour où Paris se tairait !

« *À l'Arc de Triomphe* »  
VICTOR HUGO, *Les Voies Intérieures*.

**OBERKAMPF**

Le serveur me demande ce que j'écris. Une lettre. *Alors il a bien de la chance.* Qu'est-ce qu'il en sait? Je souris, je pense, *Monsieur, vous ne pouvez pas comprendre.* Au fond, il sait mieux que moi. Je n'aime pas me faire rappeler que j'ai vingt ans. Je détourne le regard par politesse, j'essaie de bien paraître, de ne pas faire touriste. On m'infantilise depuis ma sortie de l'avion à Roissy. Je ne dis pas les bons mots avec l'accent correct et on reprend chacun de mes gestes. Ça, chaque jour, depuis une semaine.

Pas foutue de vivre seule, évidemment, alors je me suis fait des amis, des garçons et des filles. La plupart passent à Paris en un coup de vent, dans le cadre d'un échange entre le Québec et la France. Sitôt arrivés, ils repartent pour Le Mans, Marseille, La Rochelle. Depuis, je suis restée avec deux autres étudiantes. C'est plus sûr. Nous avons fait de notre chambre d'hôtel commune un ghetto, où nous attendons d'être apprivoisées. En ce mois de septembre 2001, en Amérique c'est la guerre, chacune de nous trois exprime constamment ses craintes sur New York et ce qui se passe en Afghanistan. On nous fait croire tous les jours à la menace terroriste, je me lève le matin avec *Le Figaro* ou *Libération*, qui ne proposent que des variations sur le thème de Bush et Ben Laden. Rien ne m'apaise. Plusieurs militaires se promènent çà et là dans le métro parisien, dans la rue, près des monuments. Cette militarisation de l'espace porte le titre de « Plan Vigipirate renforcé ». Au lieu de nous rassurer, chaque sortie en ville nous rappelle le danger d'être occidentales et de porter des valeurs différentes. Après tout, nous sommes l'Amérique.

J'adopte de nouveaux rituels depuis notre arrivée. Les deux Québécoises et moi déambulons dans les quartiers de la rive droite. J'explore et j'observe, je perds mon temps souvent, je gribouille sur une table de café. Je trouve ce geste poétique, la table à elle seule

vaut un arrêt sur image, avec un cahier, une plume, un café-crème. Et la photo de ma famille, dans la page couverture du cahier. Je lève les yeux de temps à autre, lorsque le serveur me parle ou qu'une de mes amies pose une question.

Au fond de moi, il y a un vide immense. En écrivant des lettres, j'épuise ce qu'il me reste d'un amour d'été. Un trou noir m'avale, un abîme à l'intérieur de moi, au creux de mon ventre, cette partie cachée du soleil. Je me raccroche à un amant de Montréal, aux derniers rayons du soleil qui portent son nom à mes lèvres, au souvenir de nos deux corps en sueur juste avant de prendre l'avion pour l'Europe. J'ai traîné le vide avec mes bagages. Il y a une fissure dans l'espace, dans ma chair abandonnée. Mon corps se contracte parfois comme si le sexe de l'amant refaisait le chemin du mien, je rêve encore de ses mains dans la nuit chaude. Les milliers de kilomètres entre lui et moi, au-dessus de l'Atlantique, ont mis fin à nos fréquentations. Ma chair cédait à ses caresses. Nous n'avions pas assez de volonté pour rompre, pendant cet été où il débarquait, puant l'alcool et la cigarette. Cet automne doit me guérir, mais le deuil ne se fait pas, je lui écris mon histoire de limites, celles que je mets entre mon corps et les hommes, puis je lui raconte les frontières que je traverse. À présent, ce monde m'apparaît aussi étranger que son corps. Je perds du temps et de l'encre pour lui, au lieu de jeter mes lettres à la Seine pour y noyer ce qu'il nous reste en commun.

Alors que j'écris, je discute avec Karyn. Elle est l'une des deux Québécoises avec lesquelles je me suis liée d'amitié à Paris. Je lui parle de lui comme si elle pouvait éloigner le mal de moi. Je la trouve forte, magnifique. Je l'ai rencontrée en marchant vers la gare Saint-Lazare, la toute première journée. Paumée dès notre arrivée, elle m'a parlé et je l'ai suivie. J'ai entendu sa voix assurée, elle voulait tant de choses, je l'ai écoutée, me suis tenue près d'elle pour sentir que j'existe, dans son regard. Cela semblait bien fonctionner

lors de notre première semaine ici, qui s'est résumée à arpenter les cafés des arrondissements de la rive droite. Sauf aujourd'hui, où nous nous sommes arrêtées dans l'Île de la Cité pour résumer nos projets, tout en séduisant les hommes. Il faut refaire sans cesse le bilan de ce qui nous amène à Paris pour nous fournir des raisons d'y rester. Avec ses cheveux aussi blonds qu'un *soleil cou coupé* et ses yeux bleu de mer, elle est flamboyante; moi, un peu grotesque avec mes jupes trop courtes qui attirent les commentaires. Je ne possède pas sa noblesse naturelle. Ni son magnétisme.

C'est par Karyn que j'apprends à connaître Joelle. Elles étaient ensemble à la rencontre d'information du programme d'échange, juste avant le départ. Il est plus simple de nous allier pour nos recherches, histoire de trouver un espace où renouveler le quotidien. Près du métro Oberkampf, il y a un hôtel pas très cher où trois filles peuvent cohabiter. Quelque chose nous rassure dans cette amitié, mais nous incommode aussi.

La façon de Karyn d'habiter l'espace, c'est d'ensorceler tous les hommes, alors que Joelle, surnommée « la Black », attire moins l'attention : plus débrouillarde que moi, plus discrète, les Parisiens ne savent identifier Joelle que par la couleur de sa peau. Ce qui ne manque pas de nous frustrer, Karyn et moi. Nous traçons notre histoire commune en cherchant à assouvir les mêmes besoins : envie de nous poser, de nous créer un réseau et des points de repère. Trouver un appartement à trois serait l'idéal. Je ne sais pas expliquer à Karyn la solitude que j'éprouve à la côtoyer, ni pourquoi je suis invisible auprès des hommes lorsqu'elle est là. Ils ne me parlent qu'en son absence. Ça ne dérange que moi, Joelle n'a pas besoin des autres pour la définir, elle profite du meilleur de notre présence. Sans espérer davantage.

Nous avons établi une routine, le soir. Nous nous retrouvons à l'hôtel, partageons nos recherches d'appartements et retournons dans les restaurants de la place de la République. Avec une bouteille de vin, Karyn se fait encore plus loquace. À force de l'entendre parler de sa mère et de ses amants, j'en viens parfois à confondre les deux dans son discours, comme si l'attachement qu'elle a pour l'une ou l'autre découle du même transfert d'émotions, d'un besoin intense d'affection et de reconnaissance. Elle fait circuler tant d'énergie autour d'elle que c'en est contagieux, son rire résonne à travers un bar, un parc, une rue. Elle parle à tout le monde, on l'écoute, absorbé par ses gestes sensuels. Elle m'amuse et me fascine, difficile de ne pas l'escorter dans des lieux étranges où elle est notre accès V.I.P., à la fermeture des bars ou dans les appartements de particuliers.

Il nous faut à tout prix toucher les gens jusqu'au fond d'eux-mêmes pour laisser une trace tangible de l'existence, de notre passage sur le Vieux Continent, qu'on se rappelle des filles de l'Hôtel de Vienne, rue de Malte. Karyn pousse l'audace jusqu'à séduire les propriétaires, qui nous accommodent gentiment. Nous leur avons donc acheté une bouteille de vin, des chocolats aussi, afin de les remercier. La femme verse une larme, c'en est presque touchant, je prends une photographie pour immortaliser l'instant. Grâce à Karyn, les gens se montrent gentils et généreux. À travers ses yeux, le monde est beau et nous rayonnons.

Un après-midi, au Champ-de-Mars, nous discutons longtemps. L'air de l'automne est bon, des gens déambulent sur les pistes qui mènent à la Tour Eiffel, *bergère* qui nous regarde. Je pense à Guillaume Apollinaire, au poème « Zone », qui parle des monuments de Paris. Karyn me confie, un rayon de soleil dans ses yeux, *C'est la première fois que je rencontre quelqu'un d'aussi sincère!* Je tombe sous le charme, dans le même panneau que les hommes peut-être, je suis comblée. Je prends d'elle comme on prend d'une drogue :

d'abord un peu, puisque cela fait du bien; ensuite beaucoup, puisque c'est vital. Elle peut m'être néfaste. Plus les jours passent, plus j'ai mal si elle parle à d'autres, je souffre de la voir encore chercher de nouveaux amis alors que j'ai tant besoin de son attention. Je la suis encore, je ne sais pas faire autrement, elle décide de l'horaire et je l'accompagne à travers la ville. Je m'en remets à elle pour tout, elle sait ce qui est bon. J'ai besoin de lui faire confiance, d'aimer. De la savoir près de moi, la nuit, ses cheveux dans les miens jusqu'au matin.

## LE CRYSTAL

*Encore du calvados, s'il vous plaît!* Nos rires dans le restaurant. Instant magique où on ne s'attend à rien d'autre qu'à refaire le monde pour se consoler de n'avoir pas trouvé d'appartement après deux semaines. Je n'ai d'autre repère que mes deux amies. Karyn évolue au quotidien, sa langue change, son accent prend des teintes d'argot parisien, sa démarche n'est plus la même. Elle trace la voie à mon adaptation, plus difficile. Avec elle, j'oublie les rendez-vous sans succès, les files d'attente de trois heures et les dossiers sérieux que nous présentons, refusés instantanément. Du coup, nous sommes condamnées à errer, Joelle, Karyn et moi, jusqu'à douter de notre présence ici. En laissant dans notre sillage une vague de destruction massive, de cœurs brisés, d'hommes éplorés dans tous les endroits glauques du quartier, nous nous sommes éloignées de la place de la République.

Le serveur sourit – nous sommes si charmantes, voire invincibles, presque menaçantes. *Je m'appelle Faysal, je suis kabyle.* On drague. Nous sommes impudiques. Ça fonctionne bien, on nous verse du vin, du calvados, encore du vin. Le bistrot ferme et comme d'habitude, nous avons le droit de rester, puisqu'il nous faut beaucoup de temps pour discuter de la vie, étaler le meilleur et le pire avec, en filigrane, ce besoin criant d'être valorisées.

Karyn et Joelle vont aux toilettes. Le serveur s'approche, me soulève de ma chaise, m'approche de lui. Je ne veux pas qu'il me touche, mais il se fait insistant et m'embrasse en se frottant contre ma cuisse. Je voudrais lui dire non, le repousser, courir chercher les filles et retourner rue de Malte. Après tout, cet homme se choisit un pourboire contre services rendus. Sa langue tourne autour de la mienne et je ne suis plus dans mon corps. Je ressens une grande lassitude. Aucun frisson ne parcourt ma peau alors qu'il m'enlace, j'ai

l'impression de racler les poubelles avec ma langue : sa bouche goûte les restes du menu du jour, avalé en vitesse.

Mes amies reviennent. *Tout va bien*. Je me répète que je suis capable de passer à travers cette soirée, ma tête tourne, j'ai mal au cœur. On nous propose d'aller chez les serveurs, juste en haut. *Pourrait-on simplement retourner à l'hôtel?* Je ne dis pas un mot, je laisse ma main dans celle de Faysal alors qu'il nous guide vers leur appartement. Il prend une bouteille de vin rouge dans la réserve du restaurant. *Je n'ai plus soif*. Est-ce que les mots arrivent à sortir de ma bouche ou s'il feint de ne pas m'entendre?

Visite brève de l'appartement. Mes amies poursuivent vers le salon. Je suis interceptée à la porte de la chambre de Faysal. L'univers valse, je tanguer vers le lit où on m'amène. *Il faudrait peut-être retourner au salon*. Je fais des efforts pour rester assise. *Non*. Pour rester habillée. *Non, NON*. Il m'embrasse et j'ai peine à imaginer autre chose que les endives à la béchamel qu'il a ingurgitées. Je porte des jeans et un chandail aux manches bleu marine avec motifs vert et bourgogne. Quelqu'un pourrait m'apporter un gilet de sauvetage, une veste pare-balles, une ceinture de chasteté?

Je suis couchée, il essaie toujours de me déshabiller. Ma tête tourne, je suis nue, trop tard, *Quelle heure est-il?* Résignée, je risque un mot, *préservatif*, il ne veut pas, *Je suis un mec correct, t'es une fille correcte*, il en sort un quand même, je souris, tout ceci est absurde, complètement. J'adopte un personnage, je trouve le moyen de chercher à plaire et à bien paraître même dans cette fâcheuse position. Le serveur s'empresse d'enfiler le préservatif, me pénètre dans un geste gluant. Tout mon corps fait un mouvement pour s'éloigner de l'agression – en est-ce une? Comment nommer cette chose? Je suis tendue, on me fait mal. Le serveur pue, il est sale après sa journée de travail. J'ai mal au cœur. Sa

sueur dégouline sur moi, j'essaie de ne pas penser à ce qui se produit, mon corps ne m'appartient plus, *Mon petit cœur, mon petit lapin*, Karyn et Joelle ne doivent pas être loin, j'ai envie de pleurer, *Mon bébé*, je veux m'en aller. Puis il gémit et je suis définitivement souillée. Il enlève le préservatif rapidement et m'assène un nouveau coup de hanches sans mot dire. Son sexe est mou et suintant comme une limace. Je crois que je vais vomir. *Ça va?* Je ne peux lui rendre qu'un sourire qui trahit mon malaise. Je dégrise, il se repose, je veux sortir, partir. Je m'habille lentement, cherchant mes vêtements par terre, près du lit, d'une main tremblante. Sous la porte, la lumière du salon nous parvient avec les voix des filles.

Cinq heures du matin. Je rejoins mes amies dans l'autre pièce. Joelle discute avec un homme noir. Visiblement, on a essayé de créer des couples. J'imagine leurs discussions par téléphone lorsqu'ils ont appelé leurs amis, *Il y a une fille pour chacun, même une Black pour Amadou*. Karyn discute avec Araski, un des serveurs du Crystal. En réalité, elle lui tape un solide monologue sur des sujets politiques alors qu'il espère encore arriver à tirer un coup. C'est émouvant de ridicule. *Game over!* Le jeu est terminé pour moi. Faysal est déçu que je n'aie pu toucher à la nouvelle bouteille de vin montée exprès pour nous. Par chance. Je n'aurai pas à la payer de mon corps, celle-là. Je recouvre mes esprits et nous partons. Je refuse d'être raccompagnée. J'ai de plus en plus mal au cœur. J'essaie de marcher. Un pied devant l'autre. D'abord dans la rue. Puis vers l'hôtel. Ne pas faire de bruit en tournant la clé. Monter les escaliers dans le noir. Entrer dans ma chambre et m'effondrer, seule, sur le lit. Cette nuit-là, je suis séparée des filles par manque de disponibilité dans l'hôtel. Avant de nous coucher, Karyn frappe à ma porte. J'ai l'air terrible, je n'ai pas besoin de parler, elle sait. Elle s'avance vers moi et m'enlace. *Je prends tes mauvais souvenirs*. Elle m'exorcise en battant l'air, chasse les mauvais esprits. *Tout va bien, Annie*.

Le jour point déjà, c'est le cauchemar à l'heure où je devrais courir *Le Figaro* et *Libération* pour les petites annonces. Il faut absolument faire un maximum d'appels entre six et huit heures. Après, ça ne vaut plus la peine. Cet appartement devient une frustration croissante. Il faut trouver un studio, n'importe quoi, un lieu à nous approprier. Je perds pied, il faut poser nos marques quelque part. La plupart des logements parisiens n'admettent pas la colocation, les étudiants ont mauvaise réputation. Pour les étrangers, c'est pire. Aucune de nous ne peut compter sur ses parents pour cosigner une enquête de crédit. Au moins, nous sommes trois qui cherchons.

Lorsque Karyn vient frapper, je me précipite à la porte. Elle rit des marques d'oreiller sur mon visage, de l'effort que je mets pour paraître éveillée. Elle se tient sur le seuil de la porte et arbore le même sourire de sympathie qu'à l'aube. Les odeurs de la nuit me reviennent, avec le mal de cœur. Karyn retourne m'attendre dans sa chambre et je me précipite au-dessus du lavabo. J'essaie de vomir : rien. Même les doigts dans la bouche n'y peuvent rien, l'histoire est là, au fond de moi, prise dans ma gorge. Je ne pleure pas. Ce n'est rien. Mon visage est pâle dans le miroir. Je vois une fille aux yeux cernés. Ce n'est pas moi. Elle s'est inventée une vie que je ne reconnais pas. J'apprivoise ses réactions, ma main sur le visage de la glace, près de la joue où l'empreinte de l'oreiller a laissé des sillons. Les yeux ont une lueur que je ne peux identifier. Ce corps dans l'espace me dérange. Pourtant, cette étrangère porte mes vêtements, elle me regarde et m'implore de l'aider. On dirait qu'elle pourrait se retrouver chez elle en trois battements de souliers, comme Dorothée dans *Le Magicien d'Oz*. Je ne peux plus compter sur Karyn pour me sauver.

À se remettre trop vite de pareille douleur, à ne pas l'identifier encore, à ne pas la sentir, elle vous ronge et finit par sourdre un jour. Des mois plus tard, on cherche à aimer et

on se découvre des réflexes de machine, une absence d'émotions pendant l'amour, faire jouir l'autre au plus vite, s'observer, décollée de soi, loin, presque insensible, faire sa liste d'épicerie lors de l'orgasme – pas le sien évidemment. À cet instant-là, on vous dit, *Les hommes semblent t'avoir forgée selon leurs désirs*. On prononce ces mots et vous ne fermez pas les yeux. Puis la rage. Pendant la nuit, la nuit seule et rose de Paris, la rage muette et les larmes pointent. Le corps se crispe : il se souvient.

## RUE DE MALTE

Les clôtures du Père-Lachaise ne peuvent être franchies lorsqu'elles sont fermées : c'est maintenant une certitude. Avec Karyn et Joelle, nous avons bien essayé d'entrer dans le cimetière, mais peine perdue. Une fois rendues, notre projet avorte. Surtout après avoir bu quelques bières. Il nous est venu l'idée saugrenue d'aller saluer Jim Morrison en pleine nuit. Pèlerinage incontournable pour les jeunes touristes, ce cliché fait partie du rêve que nous entretenons sur Paris. Le mur de pierre qui ceint le cimetière semble trop haut pour de pauvres esprits éméchés. L'énergie nous manque pour trouver une brèche où nous infiltrer. Tout ce que nous avons vu jusqu'à ce jour, dans les cimetières parisiens, ce sont des offrandes de toutes sortes, cigarettes, fleurs ou lettres, laissées par des gens qui s'y sont recueillis.

Il est quatre heures du matin, sur le boulevard Ménilmontant, et Jim Morrison attendra le jour où nous reviendrons avec une bouteille de whisky et des clopes. Dans ces moments isolés, nous arrivons à apprécier la vie parisienne. N'importe quel sursis à nos obligations donne sa valeur au séjour. La ville nous appartient lorsque nos rires se réverbèrent contre les pierres blanchâtres. Je raconte à Joelle que mon amant de Montréal a essayé de m'appeler la veille, à l'Hôtel de Vienne. *Oublie-le!* Je ne veux lâcher prise sur rien ni personne. J'ose croire que cet homme tient à moi, puisqu'il a reçu ma lettre et, riant de mon nouvel accent, prétend que je lui manque. Chaque jour, nous communiquons avec nos familles ou des amis éloignés. La solitude est là, à chaque coin de rue, le jour comme la nuit.

*Et si nous appelions Montréal?* Joelle veut aller se coucher pour être prête à attaquer une nouvelle journée de visites et de rencontres administratives. *Il n'est même pas*

*minuit, là-bas!* Karyn doit rappeler un certain Mike qui lui aurait fait de beaux commentaires sur ses orteils avant son départ de Montréal. *Un fétichiste des pieds!* Nouveaux éclats de rire : nos histoires ne tiennent pas la route. Nous essayons à chaque appel de rassurer nos amis et nos familles, racontant un maximum de clichés dans un minimum de temps, avant que la carte d'appel n'avale les derniers mots de la conversation.

Je remarque une présence à côté des cabines. *You have: one minute left.* La silhouette de deux hommes se détache de la rue et m'apparaît plus clairement : Faysal et Araski. Karyn sort de sa cabine pour aller leur causer, tourne Araski en dérision. Je feins d'être encore en communication, je me parle toute seule pour éviter de sortir. Karyn s'impatiente, me jette des regards insistants. *Sors de ta cabine, Annie, ils ne disparaîtront pas...* J'accroche le combiné, m'approche de Karyn, regarde les hommes froidement. J'imagine ma fuite, je me vois en train de courir le long du boulevard Voltaire jusqu'à la rue de Malte. Je passe la porte de l'hôtel, monte les escaliers, trouve la chambre, pousse le verrou...

Faysal s'avance pour m'embrasser. Je recule. Il s'étonne, refait un pas vers moi et tout ce que je sais faire, c'est reculer en implorant Karyn de m'aider. Araski nous demande de faire la paix. Faysal, en veston et souliers vernis, cherche à s'approcher de moi. Dès qu'il gagne du terrain, je recule d'un bond. Il dit, *Je ne comprends pas tes caprices.* Puis, *C'est la première fois qu'une femme réagit comme ça.* Il pensera ce qu'il voudra. Désormais, je le croiserai comme n'importe quel passant.

## LE SATELLITE

Chaque fois, c'est la même chose : on bavarde tranquillement à trois devant une bière, puis quelque chose pourrit entre nous. La tension est là, palpable, visible. Peut-être la jalousie ou l'envie, ou encore trop de solitude à côtoyer Karyn, lorsque quelque serveur s'entiche de ses cheveux blonds, de ses yeux bleus et de son nouvel accent parisien. On lui offre un cadeau, souvent un briquet pour aller avec ses Marlboro. Des hommes la suivent même dans les toilettes pour obtenir son numéro. Pendant qu'elle interprète son personnage, nous attendons, souriantes, qu'on s'intéresse à nous. De façon insidieuse s'est installé le désir de nous séparer, d'évoluer de façon indépendante. Chacune passe à travers les journaux et se rend aux visites d'appartements sans les deux autres.

Je prends du temps pour lire *Libération* ou *Le Figaro*, non seulement les petites annonces de logements, mais les articles sur la guerre ouverte contre le régime des Talibans, en Afghanistan. Je m'installe sur un banc, cherchant les traces des événements qui se sont produits à New York. Un homme attire mon attention à côté d'une cabine téléphonique. Il semble se disputer avec la personne à l'intérieur, une femme qui parle depuis dix ou quinze minutes déjà. L'homme commence à montrer des gestes d'indignation, trépigne, entre dans la cabine de la femme, l'invective en lui criant *Mademoiselle, c'est un portable qu'il faut vous acheter!* Je me lève et vais directement vers cet homme frustré. *Peut-être qu'elle appelle sa famille dans un autre pays! Monsieur, il ne faut pas réagir comme ça! Il y a deux autres cabines disponibles au prochain coin de rue!* J'ai toujours un peu peur lorsque je me mêle des affaires des autres, ne sachant jamais quelle réaction je déclencherai.

Cette fille me fait penser à moi, avec sa vulnérabilité, et cet air triste sur le visage. L'homme finit par s'excuser : justice est faite! Pourtant je tremble. La fille termine l'appel et l'homme s'engouffre dans la cabine. Elle me remercie avec un drôle d'accent. *J'appelais ma famille en Bulgarie*. Je comprends, je ressens moi-même la fragilité des liens à distance, dans l'impossibilité de partager le quotidien avec les gens qu'on aime. Ma réalité ne colle à celle de personne. Ou presque.

Alors que je retourne à mon banc pour terminer un article du *Figaro*, Karyn et Joelle arrivent en trombe : des passants leur ont suggéré d'aller au Satellite, un bar près de là où nous vivons. On y danse sur des musiques du monde. Dès notre arrivée, il y a un jeu de regards : la femme est sa propre ennemie. Ce ne sont pas les hommes que les femmes du Satellite regardent danser. C'est Karyn. Elles la jalourent, l'observent du coin de l'œil, guettant les gestes de leur compagnon. Les premiers pas effectués sur la piste de danse et déjà la faune du bar nous entoure. En cherchant à me faire danser sur du raï, Karyn amène la tribu des hommes à ses pieds en trois coups de hanche. Elle porte mon chandail de façon maladroite et j'ai l'illusion de participer à son succès. Pendant que je refuse toute invitation des autres, elle est sacralisée par un rituel que j'ignore : les hommes frappent dans leurs mains, tendent leur bras vers elle comme s'il s'agissait d'une déesse. La sueur la rend charmante, irréelle, diaphane. La lumière sur sa peau coule comme de l'or.

Je vais m'asseoir pour mieux observer, à travers le bruit, la fumée, les gens qui essaient de me parler. J'étouffe. Trop d'hommes en érection se frottent contre trop de filles envieuses, tout cela ne fait que me ramener à ma solitude. Je profite du fait que Karyn est occupée pour sortir sans mot dire. Elle se débrouille très bien sans moi. Je ne peux dire l'inverse. J'en ai assez de graviter autour d'elle.

## PLACE DE LA BASTILLE

J'ai envie de fuir. Ce soir, je voulais rester à l'hôtel, mais les filles m'ont convaincue de sortir. Elles savent que je ne vais pas bien, depuis que je suis partie du Satellite sans les avertir. À présent, au beau milieu de la place de la Bastille, j'ai de la difficulté à respirer. Les voitures klaxonnent en passant le rond-point et je n'ai qu'une envie, celle de mettre fin au malaise compressant mes poumons. Je ne veux pas sortir manger, je n'ai pas faim; mais je suis encore Karyn. J'ai eu peur de rester seule dans la chambre à déprimer. Nous attendons depuis une demi-heure sur les marches de l'Opéra Bastille, illuminé. Même la lumière m'agresse.

Paris est un paradoxe, une ville où on peut détruire un monument historique pour y élever une structure de verre et de béton. Karyn et Joelle ne sont pas les seules à avoir donné rendez-vous à deux hommes sur les lieux de l'ancienne prison. J'appréhende cette rencontre : encore des passants séduits par mon amie. J'ai le temps de m'imaginer quatre fois retournant à l'Hôtel de Vienne avant que les filles ne s'exclament et gesticulent : trop tard, leurs nouveaux amis nous ont repérées et se dirigent vers nous.

Après avoir découvert un restaurant à tapas, nous arpentons les ruelles débouchant sur la place de la Bastille. Non loin de là, il y a un bar. La musique rock peut être entendue facilement à partir de la rue. Une fois entrée, je me mets à boire tout ce qui me tombe sous la main. J'aligne les whiskies et les vodkas par malaise, jusqu'à ce que je me sente bien. L'alcool me grise et enlève ce qu'il me reste de pudeur. Je danse comme ne dansent pas les Parisiennes, il est écrit sur mon front que je suis d'ailleurs. Je déploie beaucoup d'efforts pour me laisser aller, souriant à Guillaume – un ami des filles – qui me répond bien.

*Pourquoi pas.* Après tout, si les filles ont trouvé leur équilibre dans le regard des autres, peut-être m'y retrouverai-je aussi.

Je m'approche de Guillaume en dansant, lascive. Bon signe : il ne me repousse pas. L'étape d'après, je l'accroche solidement. Il répond toujours. Je l'attire à moi, le repousse. Jusqu'à être collés, peu importe le rythme. J'ai le plein contrôle de la situation. L'illusion est magnifique : il n'y a plus personne sur la piste de danse. Guillaume fixe mon regard et c'est comme une onde de choc au travers de mon corps, il prend mon visage à deux mains et m'embrasse. Je me retrouve dans ses yeux, me blottis comme une ombre près de lui, mes lèvres jointes aux siennes. Paris tourne et danse pour moi, ce soir, pour la première fois depuis mon arrivée. Guillaume prend une pause entre deux verres et passe sa main entre mes cuisses. J'ai tort de porter un jean ce soir-là. Je me plais à rêver qu'il pourrait au moins prendre mon coquillage entre ses doigts. Je souris de toutes mes dents, enfin lorsque la bouche de Guillaume ne m'embrasse pas. Il me dit des mots insensés, j'adore. Je réplique, ce jeu m'amuse. Tout le monde se tient dans un état d'ivresse avancé et nous décidons de changer de bar.

Dehors, Guillaume et son ami Bernard chantent à tue-tête une pièce de Goldman : *Je marche seul dans les rues sans personne et l'ennui m'abandonne...* La vie retrouve la légèreté de nos premiers verres de vin sur République, alors que j'apprenais à connaître Karyn et Joelle. Évanescence, je ris de la légèreté très soutenable de l'être. Guillaume et moi recommençons à nous embrasser dès que Bernard et lui ont fini de chanter.

La foule est dense ce samedi soir, beaucoup de gens ont eu l'idée de profiter de la nuit. Nous avons perdu de vue le reste de notre bande, quelque part sur l'avenue Philippe-Auguste, trop occupés que nous sommes à chercher ce qu'il y a au fond de nous. Où sont

les filles? Je m'en fous. Je me fous d'être loin d'elles, de leurs décisions, j'en ai assez de les suivre. Il y a Guillaume près de moi, j'aime me perdre dans la ville avec lui. Je veux me noyer dans ses yeux jusqu'au matin. Il rejoint, sur son téléphone portable, son ami. Celui-ci nous attend avec les filles au bout de la rue. Quelques pas et nous les avons rattrapés. Ils ne manquent pas de se moquer de nous et essaient de changer d'endroit dans l'espoir de nous dessouder. Quelques Arabes nous croisent, *C'est dégueulasse, elle embrasse un Français!* Je fais un pied de nez à tous les Faysal de la Terre, je les emmerde, *Allez vous faire foutre bande d'enfoirés*, l'amant de Montréal aussi, au diable les problèmes, finie cette époque, *REGARDEZ-MOI, j'ai les mains d'un FRANÇAIS sous mon chandail et JE KIFFE.*

Guillaume habite Londres pendant la semaine. Il me chuchote, *C'est bien dommage que nous n'ayons pas une chambre d'hôtel.* En effet. Trois jours plus tôt j'en avais une, cadeau des propriétaires, mais à la suite d'un manque de disponibilité, le seul lieu dont je dispose est partagé. Guillaume, de passage à Paris, loge chez Bernard. Je reste avec mes désirs inassouvis, ivre de tendresse. La soirée se termine devant un étalage de crêpes, avant que les filles et moi ne soyons reconduites devant notre hôtel par les deux garçons. Pour une fois, je voudrais que le moment dure, que nous restions ainsi encore longtemps, malgré la peau qui me brûle à force d'embrasser. Le charme des nuits parisiennes opère, avec le murmure de la foule et la lumière rose : c'est une bulle de joie.

\* \* \*

J'ai échangé des courriels avec Guillaume dès que c'était possible et j'attendais comme une Pénélope ses réponses. J'allais tous les jours au Web Bar de la rue de Picardie lui envoyer des citations de Rilke et des poèmes surréalistes. Il avait hâte de revoir *mes beaux yeux verts*. Puis je suis déménagée dans une première banlieue. Il n'a pas réussi à me

joindre en venant à Paris, j'ignorais sa visite et il n'avait pas encore mes nouvelles coordonnées. De mon côté, je l'ai rappelé une fois à son travail à Londres, mais il était en réunion – *Annie je ne peux pas te parler!* Voilà ses derniers mots. Il a fermé son téléphone, puis son clavier s'est tu comme sa voix et je ne l'ai jamais revu.

Je l'ai assailli de courriels, lui balançant autant de poèmes que je pouvais, du « Pont Mirabeau » d'Apollinaire – *et nos amours faut-il qu'il m'en souviennne* – à « Il n'y a pas d'amour heureux » d'Aragon, comme si je devais réciter les dix poèmes d'amour les plus tristes du début du siècle. Puis je me suis lassée. J'ai oublié.

**SAINT-MAUR-DES-FOSSÉS**

*J'ai mal dormi à cause de toi, Karyn. Tu as parlé à Mike au téléphone, tard dans la nuit, avant d'aller discuter avec Mohamed au bistro et d'embrasser Mochrane à l'étage supérieur. Après avoir séduit Jamel, bien sûr, qui commence à s'intéresser à moi – on me prend pour sa copine – depuis que tu ne visites plus le onzième arrondissement. Instant relief, you say. Tu collectionnes les regards comme d'autres conservent des objets. Ce matin, nous nous sommes parlé en anglais, puisque personne ne comprendrait, dans cet hôtel de banlieue où nous nous sommes échouées. Il se révèle aussi glauque que l'autre. Joelle est partie dans un studio près des Halles. Alors notre relation devient malsaine, tu saisis, les gens ne nous voient jamais l'une sans l'autre, comme un couple, nous partageons les cafés du matin comme les frousses, le soir, à rentrer dans la banlieue est. Je n'arrive pas à te laisser toute seule, tu me manques dès que tu t'éloignes, tu me fous le cafard parce que c'est vide, ici.*

*Tu as crié, Don't always blame it on others! J'ai gueulé, incapable de garder mon calme. Je suis désolée, je n'ai pas encore eu mon café, tu m'embêtes, je n'ai pas envie de parler, j'ai peur que tu m'abandonnes et je ne connais personne d'autre que toi. Shut the f\*\*\* up! Just shut the f\*\*\* up! J'aurais voulu que tu laisses aller les choses, au moins qu'elles se détériorent graduellement, ne pas forcer la conversation. Quel mot était de trop? Trois semaines à vivre dans ton sillage : j'ai fait mon temps. Tu me délaisses, passes tes soirées au téléphone. Tu crois que je jalouse tes aventures avec Mochrane et les autres. Tu ne rentres pas la nuit, tu dors contre Mochrane, nous ne sortons plus ensemble, ne mangeons plus ensemble. Je te juge, parce que ce Mike dont tu parles tant semble t'aimer, il t'écrit, Baby you're my inspiration, ça tombe bien tu es la mienne aussi – je n'ai jamais eu autant d'amour venant d'un homme et tu passes tes nuits avec un autre. Tu ne me suis*

*plus à Paris pour lutter contre la bureaucratie. En même temps, j'ai besoin de cette distance. Si je suis jalouse? Peut-être. De toi. Oui, de toi. Je te veux à moi seule. J'ai besoin de toi. Je voudrais que tu me reviennes. Comme dans la rue de Malte, nous étions bien, près d'Oberkampf, si bien, tu me protégeais. Maintenant, tu me blesses. Qui prendra soin de moi? Karyn, qui sera là pour moi?*

\* \* \*

*J'ai pris le RER A pour rentrer à Paris et y marcher, longtemps, jusqu'à ce que j'aie mal aux pieds. J'ai erré dans le cinquième arrondissement, me perdant dans les ruelles jusqu'à voir le Panthéon, la rue Soufflot, cette place des Grands Hommes. Les larmes aux yeux. Comme tu n'y étais plus, j'ai appelé au Québec tous mes amis. J'avais le sentiment que ma vie dépendait de chaque geste posé. Autour de moi, je faisais le vide en restant morose, mais lorsque je cherchais écho au-dessus de l'Atlantique, ma voix se transformait, prenait un ton plus désinvolte. Je ne pouvais raconter à personne ma relation avec toi.*

\* \* \*

*Tu m'as laissé une lettre, ce jour-là. Tu avais mis fin à notre union forcée. J'espérais que tu apprécies ton studio du seizième arrondissement. Après notre rupture, plus rien n'a jamais été pareil. Joelle, de son côté, se plaisait à Châtelet les Halles, centre névralgique de Paris. C'est là que je t'ai revue, au début novembre. J'étais sincèrement heureuse de savoir comment vous arriviez à vous adapter à tous ces changements. Je t'en*

*ai voulu de ton silence. Joelle me parlait, tu as détourné le regard, les lèvres jointes, un sentiment au fond des yeux que je n'ai pu identifier. J'aurais aimé savoir.*

*Qu'un silence moribond. Même pas d'autopsie après l'amitié. Un silence. Tu voudrais m'ignorer, mais je suis là, tapie dans un coin de ta mémoire. Un souvenir indépendant de Joelle, Mochrane, Jamel et les autres. Tu ne peux oublier nos premiers mots échangés, nos valises trop lourdes à porter, la chambre à trois, la vie à trois, le lit de camp, les murmures de la rue, l'odeur de beurre et le petit bonhomme vert qui nettoie les trottoirs. J'avais commencé à recréer chacun de tes gestes par observation. La façon dont ton mascara coule après la douche, les soutiens-gorge assortis aux strings, ta redingote de jeans : une classe incroyable. Tes yeux lumineux, ton sourire de Pandore. Karyn, rappelle-toi nos cafés-crème et les tartines de beurre, ces appartements visités et les bouteilles de rouge insolentes pour contrer la déprime. Avec toi, j'ai apprivoisé Paris. Mais la Ville Lumière ne brille pas pour tous les passants, Karyn. À cause de toi, je vis dans l'ombre. Tu parlais tout le temps et m'effaçais. Tu as séduit, attaqué, joué avec les hommes. On ne s'intéressait pas à moi parce que tu y étais. J'ai eu le spot light à ton départ. En ton absence, on a connu mon prénom.*

## NO WOMAN'S LAND I

« Écrire ne sert à rien qu'à s'épuiser sur de la roche;  
écrire, c'est perdre des morceaux. »  
NELLY ARCAN, *Folle*.

Je voudrais aller au bout du monde, de mon écriture, de moi-même. Je me heurte à l'instabilité des souvenirs, aux rêves déçus, à l'impossibilité de revivre éternellement les mêmes douleurs sans qu'elles ne me déchirent à nouveau. Je voudrais comprendre ce qui, de moi-même ou du temps, est la plus grande plaie. Je m'invente des souffrances et j'y crois, je suis devenue un personnage qui me fascine. Avec le temps, je ne sais plus ce qui est vrai. Je joue dans des mélodrames auxquels j'assiste seule.

Dans mon masochisme, il y a parfois de la naïveté et un certain émerveillement. Une journée, occupée à taillader ma peau, j'admirais mon sang qui coulait. Une autre, je me frappais la tête contre tout ce que je pouvais, murs, meubles, lit. Je martelais le sol de mes poings en hyperventilant sous les larmes. Je n'avais l'air ni tragique ni dramatique. Je n'aurais attiré la pitié de personne devant les filets de morve qui me pendaient du nez, mon oreiller plein de bave, comme un crapaud. La détresse n'a pas les lettres nobles. Elle est aussi ridicule et inutile que la solitude dans laquelle je me suis plongée.

Jamais femme qui s'automutile n'a obtenu l'amour de son prochain, jamais femme qui hurle de douleur n'a su garder un homme ou une femme près d'elle. Les grandes tragiques restent seules à pleurer sur leurs carnets, sur les mots de la souffrance qu'elles se rappellent, cherchant à se punir davantage, seules à se lamenter sur le sort du monde et leur solitude bien méritée. Les femmes tragiques perdent leur temps à vouloir qu'on remarque leurs cernes ou les marques de leur faux suicide.

LE 80, RUE HENRI-BARBUSSE À VILLEJUIF

*« There's a battle ahead, many battles are lost  
But you'll never see the end of the road  
While you're traveling with me »*  
NEIL FINN, « Don't Dream It's Over ».

J'arrive dans un petit pavillon de la banlieue sud à la fin octobre, avec un vif désir d'habiter rapidement ces lieux, de me créer des repères, d'être chez moi. Diane me loue une chambre et me fait signer les papiers quelques jours avant d'emménager. Elle m'a parlé brièvement de Fatima, qui doit quitter les lieux d'une journée à l'autre. On m'accepte finalement quelque part! Je suis soulagée, le jour où je m'y rends avec mes valises. Perplexe, aussi. La fenêtre de ce qui doit être ma chambre est brisée, les persiennes ouvertes. Visiblement, quelqu'un a essayé de pénétrer dans l'appartement. Autre irrégularité, la chambre ne semble pas libre. J'entre et j'attends.

J'arpente les petites pièces pendant un long moment. Après de longues heures où je patiente, sans qu'on me dise quoi faire, j'emménage quand même. Cette chambre doit être la mienne – la caution versée de 5400 francs en témoigne; je me donne le droit de déplacer les trucs qui jonchent la pièce comme des bouteilles à la mer : un miroir de chez Tati, des produits, des vêtements, des draps, *exit* Fatima, qui a préséance sur ces lieux. Je me dis qu'elle n'a pas eu le temps de terminer ses bagages, j'imagine qu'elle a déjà quitté l'appartement, sachant mon arrivée. Je range tout dans des sacs et m'installe après trois semaines d'hôtel et d'errance, soupirant d'aise. Fatima revient le soir, observe l'hécatombe. J'amorce une explication incomplète, de toute façon, je suis toujours mal interprétée et n'arrive jamais à me justifier. Elle occupe toujours la chambre et n'a pas été avertie de ma venue. *Sortir les affaires comme ça ne se fait pas!* Mais comment j'aurais pu savoir? Puis

Diane arrive, regarde les sacs, Fatima et moi. Elle s'exclame *Oh! Merde...*Après une longue discussion, elle convient d'héberger Fatima dans sa propre chambre.

En quelques heures, l'ancienne chambre de Fatima est déjà peuplée des quelques objets que je possède. J'installe une photographie de mon frère sur le mur. Une autre de ma famille. De mon village. Les larmes coulent, silencieuses. Je continue, mais je mets de plus en plus de temps. L'exercice est pénible, mais nécessaire. Je pense à ce que Rilke voulait dire à Kappus, dans *Lettres à un jeune poète*. Il ne faut pas fuir la tristesse parce qu'à cet instant, l'avenir entre en nous.

Les trois temps de l'adaptation : se poser, faire ses marques et s'enraciner, pour mieux s'arracher par la suite. Cette chambre devient mon refuge. Je continue à vider mon sac des objets m'accompagnant depuis le début de mon voyage. Je pose autour de moi le peu que je possède et cela me rassure : je porte mes lieux en moi. J'ai un pied-à-terre, je peux désormais laisser mes objets tels quels, aucune femme de chambre ne viendra ramasser mon bordel et effacer les traces de ma vie, j'existe dans cet espace, on voit qu'il est à moi, que tout ce qui m'appartient ne vient pas d'ici, ce sont d'autres marques et d'autres modèles, des chaussures au réveil-matin en passant par les cahiers de notes en format 8 ½ par 11 pouces au lieu de A4. Je ne partagerai ni mon lit ni ma chambre. Je pourrai lire et écrire jusqu'aux petites heures si j'en ai envie. Plus besoin de sortir à une heure du matin devant l'hôtel pour griffonner à la lueur blafarde des lampadaires de la rue. Les cours vont commencer dans deux jours à l'université, je pourrai faire mes travaux de nuit sans embêter personne.

J'apprendrai à aimer ce carrelage froid et humide, ces murs moisissés, la fenêtre cassée que je remplace par une multitude d'articles de *Libération* ou encore du *Figaro*. Cette

chambre deviendra mon repère, mon histoire. À chaque voyage, j'ajouterai une affiche, un objet, un souvenir. Marquer le temps qui passe. Ne pas oublier qui je suis. Surtout.

## NO WOMAN'S LAND II

*«It's not down on any map;  
True places never are.»*  
HERMAN MELVILLE, *Moby Dick*.

Je cherche un endroit où me recueillir. Un endroit où je me sente bien, où rassembler les fragments de mon identité, comme les morceaux d'un miroir brisé. *Sorry, is your name Rhonda? – Nope. – Oh! She's just a friend o'mine and you look so much like her!* Je porte le visage des autres. Tant de fois, je ne me reconnais pas, je m'étonne, m'ignore, me fige, me dévisage. *Well, nice to meet you anyways.* Je suis une faille du continent et j'ai le nom de tout le monde. On me dit Hilary Swank, on me parle de Lou Doillon et de Béatrice Dalle. Plus je ressemble à d'autres, moins je suis près de moi. L'écriture devient un lieu où je puise et m'épuise, tente de me réapproprier mon histoire. *No man is an island entire of itself, every man is a piece of the continent,* selon John Donne. Mais moi, je serai toujours en mouvement entre les continents. Je jette des ponts qui se déplacent sur la mer du vide, avec une rambarde de silence.

Je suis seule. Avec mes rêves que je détruis, avec mes désirs cinglant les nuits grises, mes conversations qui se perdent dans le ciel de Paris et ma voix qui résonne dans les rues. Plus j'oublie mes repères, plus j'en crée. Ma naïveté surprend. Je ne connais pas la mort, j'ai raté les enterrements. Je ne connais que ma vie et ses inconséquences. Les jours avancent et je sais beaucoup de choses, à présent. Je vis sur les lignes imaginaires qui délimitent les arrondissements de la ville. Je déambule. Ai-je ma place sur les trottoirs? Je le vois dans les yeux des autres, je le sens dans leur négligence, dans mon cri avide de reconnaissance sociale, de reconnaissance toute simple, je me voudrais indispensable. Je suis de ces gens dont l'existence consiste à revaloriser celle des autres.

## DAMPLEIN, AMSTERDAM

À Paris, l'automne ne finit jamais. Il dure huit mois et tout ce qu'on voit se résume en un tapis de feuilles d'arbres jaunies par le manque de soleil, une pluie intermittente et un ciel gris. Comme toute la ville est faite de pierre blanchâtre puisée à même le sous-sol, cette pierre prend les teintes du ciel : rose lorsque les réverbères de la nuit s'y projettent, bleue lorsque les monuments s'éteignent vers une heure trente du matin, blanche lorsque le soleil s'y frappe et grise, infiniment sale et triste lorsqu'il pleut – huit mois par année.

J'arpente depuis une heure les couloirs de la gare du Nord. Je ne sais pas ce qui m'attend à Amsterdam. Diane a acheté pour moi le billet pour le Thalys, dénonçant par le fait même cette foutue absence d'autonomie de ma part. J'écoute ce qu'elle me dit de faire, comme si elle était ma mère. Ça m'arrange. Je peux toujours lui faire porter le chapeau si je fais le mauvais choix. *Don't always blame it on others*. J'aurais pu dire à Karyn que l'avantage de toujours s'en remettre aux autres, c'est que ce n'est jamais de ma faute. De toute façon, puisque je ne sais pas rester seule, je vais rejoindre un jeune homme rencontré lors de mon arrivée à Paris : un Québécois de Montréal. Pour le congé scolaire de la Toussaint, il m'attendra avec un ami. Ensemble, ils se la coulent douce à Aix-Marseille et vont me rejoindre en avion en Hollande. *Rendez-vous à Dam Square vers une heure du matin*. C'est tout ce que je sais. Je ne fuis pas la solitude du voyage, mais je suis réaliste. En me liant d'amitié avec ces deux hommes, j'aurai accès à davantage de lieux dans la ville.

Je marche afin de composer mon billet. Trop de portes, de destinations. Je suis arrivée deux heures à l'avance, question de me perdre un peu pour découvrir les recoins de la gare. J'ai peur de me rendre à Utrecht ou Berlin, d'entrer dans le mauvais wagon. Les noms résonnent à travers les murs. *Paris, Bruxelles, Amsterdam, Düsseldorf!* Je suis

désorientée, anxieuse. Je finis par identifier mon train après avoir demandé à dix personnes. Je cours sur le quai à travers les valises et les gens pressés. Je ne comprends rien au système de numérotation des wagons. Les gens me bousculent, j'agrippe mon sac à dos. Un contrôleur finit par m'indiquer où m'asseoir. Je m'installe. Enfin.

Maintenant, Paris s'éloigne. Je distingue quelques dômes, la mamelle blanche de Montmartre pointe vers le ciel et la butte rapetisse au rythme du TGV. Je roule à travers les champs et la Ville Lumière me semble si petite et si dense! Cette vue de Montmartre qui disparaît me suit. Je me détourne pour la première fois de ce qui devient ma ville, mes nouveaux points de repère. Paris m'accueille et je lui fausse compagnie. Je suis coupable de trahison. Tout semble irréel. Le train glisse sur les rails, *Soissons*, je ne sais pas où on se trouve, je suis en moi, je suis bien.

*Gare de Bruxelles-Midi, Zuidstation.* J'écris. Je suis en classe économique – moins protégée en cas de déraillement. Cette idée de mourir me revient. Personne ne saurait qui je suis, d'où je viens. Mon corps mutilé parmi ces Européens, qui pourrait l'identifier? Regard vague en direction de la fenêtre. J'essaie de voir les villes à partir des quais de gare. *Antwerpen-Berchem.* Je ne comprends pas ce qu'on dit à l'interphone. *Voor meer informatie...* Je vais prendre un café dans le wagon-restaurant. J'aime le roulement, je suis bercée par le train. *Rotterdam-Blaak.* Je reconnais certains édifices du centre-ville, dont la banque sur *Blaak*, une des artères principales. On passe de nouvelles annonces en flamand ou néerlandais à l'interphone. *Rotterdam-Centraal.* Bientôt, on ne prononcera plus un mot de français. Je perds mes référents. *Irai-je un jour à Rotterdam?* Je ne sais pas, tout est possible tant que je reste en Europe. Je dois tout faire pour y demeurer, dénicher un visa de travail et un boulot. Le voyage m'aide à réfléchir, j'en ai tout le loisir en observant la succession des bourgs. Après Rotterdam, le temps me semble long. Jusqu'à ce que

j'entende et lise *Amsterdam-Centraal*. Je descends avec mon sac à dos, mon long manteau de cuir et une volonté à défoncer les murs.

J'erre longtemps dans Centraal Station à la recherche d'un guichet où retirer mes *guldens*, puis j'achète une carte et localise le lieu de rencontres. Mikael a dit, *Rendez-vous à Dam Square vers une heure du matin*. Je sors de la gare. Il y a trop à voir : Amsterdam de nuit, les tramways qui passent, l'architecture des édifices de la place publique, ces gens, ces vélos, cette vie! J'essaie de comprendre la disposition en demi-cupule et les canaux qui scindent les quartiers. J'arpente les rues, les yeux grands ouverts sur le monde. *Spreekt hier iemand Frans?* Dans cette ville dont je ne sais rien, j'attends mes amis, j'ai hâte de partager ce bonheur. J'ai besoin de le communiquer. Ma fatigue croît avec la soirée, je me laisse envahir par l'étrangeté de la place : trop de différences. J'entre dans un *coffee shop*. Je risque quelques mots d'anglais, on me comprend, *Another tourist, hey?* J'achète de l'*Orange bud* et me fait donner quelques embouts avec du papier à rouler. Pour mon sourire à la Béatrice Dalle.

L'avantage de voyager seule lorsqu'on est une fille, c'est la générosité des hommes qui nous abordent. Bénéfices marginaux si on considère les risques d'abus de toutes sortes. J'ai hâte que Mikael et Hugo me rejoignent. Je ne peux pas tout me permettre et cette limite me frustre. Je peux bien arpenter ces ruelles et ces trottoirs la nuit, mais à mes risques. Je connais les dangers de Paris, déjà, mais ailleurs, je ne sais pas. Je sors fumer, histoire de m'embrumer l'esprit un peu après des semaines de sevrage. J'arpente les ruelles jusqu'à un EasyEverything Internet. Je suis heureuse et dévastée à la fois. *Si heureuse que je pourrais mourir demain sans que ça ne me dérange*. Famille et amis interpréteront mal le sens de ces mots dans mes courriels, ce soir-là, sans saisir qu'ils relèvent du fantasme et non de la

réalité. Comment rendre compte de ce sentiment? Je n'ai rien à perdre, pas même la vie. C'est comme voir Venise et mourir l'esprit tranquille.

Minuit. Je reviens sur Dam Square. Je me réfugie dans un fast-food pour contrer le dépaysement. J'ai froid, j'ai mal aux yeux. Je tombe de fatigue à Amsterdam Centrum. Je n'aurais jamais cru qu'une franchise américaine m'aiderait à me sentir mieux. Surtout, c'est le seul endroit encore ouvert à cette heure, le seul coin où réchauffer mes doigts engourdis qui ne veulent plus écrire. Ce froid humide et pénétrant, la fatigue, le dépaysement : je suis aux Pays-Bas, mais ne fais que penser à rentrer à la maison pour m'ensevelir sous une courtepoinette bien chaude. Je suis loin de l'image rêvée de moi-même ou du voyage. J'ai si froid que j'ai peur de me rendre malade. J'aurais surtout besoin d'un corps pour me réchauffer, un corps près de moi, un creux de bras où poser ma tête, une poitrine où loger mes doigts gourds. Qu'on m'enlace, qu'on m'embrasse et dorme collé à mon flanc.

L'homme qui nettoie le plancher essaie tant bien que mal de converser sur sa propre écriture, me laissant son numéro de téléphone dans l'espoir que je l'appelle, demain. Je prends le papier pour avoir la paix, ne sachant s'il compose réellement des poèmes ou si c'est tout ce qu'il a trouvé à me dire pour me revoir. Il veut que je lui laisse quelques écrits. Refus de ma part. Moment interminable. Il ne parle ni français ni anglais. Je lance dans ma langue que j'aimerais bien continuer à écrire, tranquille. Il sourit et continue d'un ton monocorde à me parler de son travail.

On part au loin pour rencontrer des étrangers et, sur place, on cherche ses semblables. Je me sens plus près des touristes américains que des Français. *Goeinavond! Waar kom je? You British?* On sait reconnaître ma différence, sans pouvoir l'identifier. *Maybe Italian?* Je suis l'Autre, dans un pays où je cherche à me retrouver. *Ik... Ik kom uit*

*Paris. – Ah! You French Girl! – Not really, me very fucked up, you see? Inutile de garder des secrets pour soi. I left from Quebec City, but spent the last year in Montreal.* Je me raconte avec facilité. Je suis d'une grande porosité et converse sans cesse sur mes origines et mon appartenance, jusqu'à me lasser de mon discours et de le trouver faux. Parce que cette voix qui raconte l'Amérique se fait de plus en plus timide derrière celle qui apprécie l'Europe.

Hugo et Mikael se pointent, après avoir visité quelques *coffee shops*. Ils ont les yeux rougis, le sourire sympathique. Je soupire en les voyant arriver. Leur présence me rassure. Parce qu'ils sont Québécois, je les accueille comme des membres de ma famille. Nous n'avons rien à nous dire, nous devinons, éprouvant les mêmes sentiments à marcher dans ces rues désertes. Le fait d'être ensemble, perdus dans ce froid de Hollande, c'est du temps volé aux longues journées mornes parisiennes. Hugo propose de passer une nuit blanche. Mikael acquiesce et je n'émet aucune objection.

Dans le port d'Amsterdam, la chanson de Brel tourne en boucle dans ma tête. *Il y a des marins qui chantent les rêves qui les hantent.* Le port ne ressemble pas à l'idée que j'en avais, comme si je m'attendais à voir Blaise Cendrars m'y défier du regard au bras d'escortes. Viennent la nuit, le silence après les bars, la tranquillité en sortant du *Red Light District* où les prostituées s'affichent en vitrine. Il nous reste la drogue dans cette nuit froide et terriblement noire. Déterminés à survivre, nous errons le long des canaux, fumant de temps à autre – rien ne se passe, rien ne se crée, tout se déforme. Un homme passe à vélo, *Do you need coke, mesc, ex – No thanks.* Un vendeur de joie. Il y a trop de liberté dans cette ville, pourtant très disciplinée, propre, où les gens se respectent. Cette nuit blanche n'est pas une si bonne idée... Nous passons notre temps à nous écraser quelque part, épuisés, nous relevant lorsque le froid nous engourdit. Je veux dormir. Il est presque

cinq heures du matin. Nous guettons les portes de Centraal Station, espérant qu'on nous les ouvre le plus tôt possible.

Dès qu'une porte est ouverte, nous circulons dans la gare. Le journal du jour est déjà imprimé. Nous attrapons quelques exemplaires. D'abord pour nous affaler sur le sol d'un couloir. Ensuite pour nous abrier, somnolents. Un agent de sécurité nous réveille. Je ne sais pas ce qu'il dit, mais il gesticule. Nous ne résistons pas. Il part. Nous nous relevons, hagards, et marchons jusqu'à trouver un nouvel endroit où nous détendre, à l'ombre de l'enseigne de Centraal Station. Dans un couloir se trouvent déjà une dizaine de personnes allongées, autant de jeunes voyageurs que de gens sans domicile fixe. Je souris à Hugo et Mikael. La vie est belle. Nous sommes au chaud.

Notre repos est de courte durée. Il faut vite aller faire la file pour réserver notre auberge pour les nuits suivantes. The Flying Pig. Plusieurs *backpackers* attendent déjà, à notre arrivée. Dès que nous avons payé notre lit, nous nous étalons sur les coussins du salon de l'entrée. Et si nous allions visiter la Heineken Bierbrouwerij? Histoire de nous assommer pour de bon, nous partons en quête de la Stadhouderskade où est située la brasserie. D'une salle à l'autre, nous buvons les quelques bières qui nous sont offertes avant de retourner fumer dehors, dans la barque d'un étranger, amarrée sur le canal. Le sentiment de réalité est bien relatif lorsque nous suivons de nouveau les rues jusqu'à Nieuwendijk. Il est déjà difficile de s'orienter dans une ville inconnue, il faut un effort considérable pour nous concentrer, alors avec des noms pareils, je ne sais vraiment pas comment nous rentrons définitivement à l'auberge, histoire de dormir sur autre chose que les journaux d'Amsterdam!

Je me réveille, perdue. Je ne sais pas l'heure qu'il est, il fait toujours noir dans cette chambre. Il n'y a aucune fenêtre dans la pièce et nous entendons par moments les bruits de construction. Peut-être une douzaine de lits disponibles de ce côté-ci. Davantage dans la chambre attenante, où se trouvent les garçons. Sous ma couche, le lit d'un couple. Ils passent leur temps à se lover l'un contre l'autre, est-ce qu'ils sont en train de baiser? Le cadre du lit bouge et grince, impossible d'avoir la paix. Plus loin, quelqu'un se masturbe, se croyant à l'abri des regards. J'aurais envie d'en faire autant. Je résiste. Difficile d'avoir une sexualité normale en voyage. Dormir près de quelqu'un me manque. Sentir la peau de l'autre collée contre la mienne. Je repense à Guillaume, avec qui rien ne s'est produit, alors que je rêvais de séjours où j'allais le retrouver à Londres, ou de ses visites à Paris. Je m'imaginai l'embrasser des journées entières, lui faire l'amour pendant des nuits, poser ma tête sur son épaule le matin, déjeuner au lit. On sait qu'on compte pour quelqu'un lorsque cette personne prend le premier café avec nous. Lorsqu'on ose nous prendre la main en public. Qu'il soit passé ainsi dans ma vie ne m'a pas dévastée comme je l'aurais cru. J'ai rapidement fait le deuil de cette attirance pour lui, alors que nous aurions pu vivre tant de choses. La vie est faite de passages, de gens qui viennent à nous et repartent avec des morceaux de notre vie. Le voyage nous apprend l'arrachement. On s'abandonne aux autres avec la même fragilité, en sachant que le vertige du voyage est aussi éphémère que la lumière du jour, que la nuit et la solitude vont accroître l'absence jusqu'à ce qu'il fasse soleil et que de nouveaux sourires peuplent le quotidien.

Je sors finalement du lit. Je me coule sous la douche, je ferme les yeux et reste un long moment sous le jet brûlant. Après cette nuit blanche et mon sommeil agité, ce réveil et cette douche sont un bonheur intense, comme si je goûtais pour la toute première fois aux joies d'un lieu étranger où tout m'est permis. Avant d'arpenter les rues et les canaux, de découvrir d'autres quartiers, je prends une bière à l'accueil de l'auberge. Je suis grisée par la découverte davantage que par toute cette drogue qui nous environne. Je dois trouver le

musée Van Gogh. Quel tramway, quel autobus? J'essaie de ne plus fumer, déjà saturée de marijuana. Je veux rester éveillée, rapporter quelque chose de tangible de ce séjour. Mes doutes d'enfant refont surface. Sans doute la déprime s'installe-t-elle à cause du cannabis. Pas de quoi être fière de moi. Je ne suis pas à la hauteur de ce que je voudrais devenir et j'ai de plus en plus de tristesse au fond des yeux. Peur de décevoir la petite fille en moi, celle qui rêvait d'être princesse et d'aller voir le Pôle Nord pour réciter des poèmes aux étoiles. Je suis instable, sans attaches. Je renvoie l'image d'une fille indépendante, qui a peur de mourir sans avoir assez d'une vie pour voir le monde. Je dois oublier les autres villes et les pays qui m'attendent. Rien n'importe autant que l'instant présent.

1<sup>er</sup> novembre 2001. C'est la fête des morts. Jim Morrison clamait *Pourquoi s'en fait-on avec la vie puisque jamais personne n'en est sorti vivant?* Peut-être étrange, Jimmy Morrison, mais pas fou. À Amsterdam, il fait aussi gris qu'à Paris, le temps est long, surtout à force de faire alterner le cannabis et le sommeil agité, entre la maison d'Anne Frank, le musée du sexe et la *Platvorm voor de vrede*, qui manifeste contre la présence américaine en Afghanistan. Nous marchons lentement pour voir passer les tramways. Hallucinons devant les toiles de Van Gogh. Buvons un chocolat chaud, un *space shake*. Fumons de nouveau. Marchons. Fumons. Dans mon brouillard, je repense à l'amant de Montréal, à la perte de Karyn. Nouveau coup de cafard qui ne passe pas. *Ik moet nu helaas weggaan*. Il est temps que je rentre à Paris.

## KINSHASA

«*To be or not to be, that is what we are.*»  
JACK KEROUAC, *On the Road.*

Diane répète depuis quelques semaines qu'elle a envie de faire la fête et d'inviter ses amis à la maison pour son anniversaire. Fatima et moi ne savons pas à quoi nous attendre, puisque nous venons à peine de mettre le cap sur Paris. Nous habitons chez Diane, elle a fait une place pour chacune de nous. Après tout, c'est elle qui décide. Elle célèbre son anniversaire en novembre, tout comme la chasseresse vénérée par les Romains. Avec son arc et ses flèches, cette Diane antique symbolise la nuit, cette nuit qui s'impose d'un solstice à l'autre, trouvant son apogée à l'automne. Dans le cycle des saisons, la mort s'installe en novembre. Dans notre pavillon de Villejuif, c'est le chaos.

Trop petit pour trois personnes, notre appartement s'est transformé en zoo. Nos pièces exiguës ont vite fait d'être remplies à craquer, encombrées et sales. À travers les odeurs de viande huileuse et d'alcool, je vois des femmes parées de bijoux qui suivent les conversations ennuyeuses des hommes. On les a achetées pour si peu, c'est ce que je me dis, j'ai tant de préjugés! Deux hommes m'interpellent, *Un whisky pour moi et un Bailey's pour lui*, comme si la situation allait d'elle-même. Je dois prendre la commande, je ne comprends pas. On s'étonne de ma réaction, Diane m'explique que je dois leur apporter des verres, c'est la moindre des choses, ils sont les invités. Moi de répondre que je ne suis au service de personne. Il est normal pour ces femmes de servir les hommes, cela va de soi. C'est même un plaisir de leur offrir à manger et à boire. En revanche, les hommes les sortent, leur achètent du parfum, les amènent au restaurant. Je grimace. Pourquoi est-ce si difficile pour moi de respecter leurs valeurs? Surtout, pourquoi devrais-je les partager?

Cinq heures du matin. Les hommes sentent le whisky à plein nez et leurs femmes s'ennuient à mourir, ils se battent, ça crie, les voisins se plaignent, d'autres hommes vont uriner contre le mur de la maison ou parler très fort au cellulaire. La voisine d'en haut, madame Péraldi, fera une nouvelle syncope. Je l'entends crier en haut contre son mari et insulter son enfant quand il pleure, elle le gronde, le blesse, lui fait mal. Alors madame Péraldi, nous faisons du bruit en pleine nuit et vous pouvez aller vous faire foutre.

On danse bien serrés sur *Effrakata* de Koffi Olomidé. Je présume que ces gens s'ennuient pour faire la fête autant et passer des heures au téléphone à parler les uns contre les autres les jours d'après. Je ne comprends pas. Fatima et moi nous nous reposons avec Régine, une des invitées de Diane. Nous parlons de mon voyage à Amsterdam et de nos relations boiteuses avec les hommes. Ma chambre est un chaos terrible où sont rangés les meubles de l'appartement, les manteaux des invités, le peu de choses que je possède. Sur le plancher traînent les rallonges de cheveux que Diane s'est fait poser *in extremis*. Au début de la soirée, madame la Princesse se faisait belle alors que les invités attendaient, pour ensuite, quelques heures plus tard, parader devant nos yeux dans sa chambre, libérée pour les invités, en tournant sur ses nouvelles chaussures, montrant ses rondeurs. Les gens pouvaient l'admirer et la complimenter.

Régine, Fatima et moi, nous en avons marre. Les hommes ont trop bu et sont voraces. L'un entre dans la chambre où nous nous reposons, il n'a pourtant pas été invité, il s'impose, je me lève et prends notre défense, *Nous sommes fatiguées, il est tard et nous voudrions rester toutes seules, s'il vous plaît*. Ce Congolais me dépasse de trois têtes, il a le physique imposant, le cerveau givré, *Quoi! tu me traites de Noir, mais tu es conne, tu es vraiment conne!* Il me frappe sur l'épaule. Jamais dans ma phrase je n'ai haussé le ton, encore moins proféré des insultes racistes. Je peux subir tous les mots de la Terre, mais

*Conne* me fait sortir de moi. Il m'a frappée. On ne me touche pas. Mes yeux changent de regard, mes poings se crispent, en une seconde je sens le sang me monter au cerveau, j'ai envie de le frapper pour moi et toutes les autres qui doivent subir ce genre de comportement. Je ne sais plus ce que je dis, je suis en transe et me défends, nous défends, jusqu'à ce que Fatima s'impose, le laissant libre de m'insulter à sa guise, *Conne*, mes yeux le foudroient, le consomment, j'élève un bûcher dans la chambre, Fatima me protège de moi-même, nous le repoussons et il sort finalement sous notre insistance, j'enrage, je tremble, tellement de choses auraient pu être dites et faites, je pleure dans les bras de Fatima à cinq heures du matin dans un pavillon du fond d'une cour de Villejuif.

Je n'ai de cette fin de soirée que l'image de Fatima lavant les planchers à l'eau de Javel et à grande eau, comme si elle cherchait à effacer les souvenirs, passer le plus rapidement à autre chose, oublier, jeter, nettoyer, ne pas laisser de traces de vie. Elle a une telle manie de tout laver à l'eau de Javel, une peur terrible des odeurs, une incapacité à habiter ce lieu où elle n'a plus de chambre à elle. Espérer n'y être que de passage. Et partir.

Diane est contente de sa soirée. Elle a renoué avec ses copines d'adolescence. Du coup, on se retrouve très souvent avec plusieurs personnes dans l'appartement. On vient dans ma chambre prendre mes choses, brancher un téléphone portable sur ma connexion, se servir de mon cirage à chaussures. Leur communauté et leur solidarité m'impressionnent, mais je ne sais pas si j'ai réellement besoin de m'adapter à cette habitude de *tout est à tout le monde*. Il y a des bas-collants que je ne revois jamais, d'autres articles personnels qui disparaissent pour convenir aux duchesses de Diane. Pourtant elles sont gentilles, me parlent et me respectent, mais elles ne demandent jamais la permission avant d'emprunter quelque chose. Diane ne comprend pas ma décision de garder mon tube de dentifrice dans ma chambre pour que sa colonie cesse de l'utiliser. Selon elle, je suis égoïste. *C'est*

*mesquin ce que tu fais.* Je ne survivrais pas longtemps à Kinshasa. Fatima ne semble pas choquée outre-mesure par ces habitudes, comme si l'accueil de ces femmes allait de soi. Je suis seule avec ma conception individualiste, je rejette ces incursions dans ma vie et m'isole davantage. Je suis fatiguée d'essayer de comprendre comment fonctionnent les autres. J'ai peur qu'on abuse de moi. *Mais non ce n'est pas grave, tu vois, tu reçois et donnes, puis quelqu'un d'autre te donnera à un autre moment, c'est simple.* Je ne fais pas autant confiance à la nature humaine. Peut-être que ça me perdra.

## LIGNE 7 – VILLEJUIF LÉO-LAGRANGE

« [J]e ne sais d'où je suis ni si je suis »  
 DANIELLE FOURNIER, *Il n'y a rien d'intact dans ma chair*.

Il s'établit une hiérarchie naturelle entre les gens. Sinon, qu'est-ce qui peut justifier que Diane trône en princesse dans ces lieux, ne faisant ni la vaisselle ni le ménage, menant tout, se plaignant de notre présence, décidant de ce que nous devons aimer? C'est ainsi que Fatima, musulmane, reçoit pour Noël un sac à main rouge flamboyant, se faisant dire, *Je savais que tu ne l'aimerais pas*, mais elle aurait l'air si femme! Pour la même raison, j'ai reçu un string et un déshabillé, sans doute pour remplacer mes boxers et camisoles informes et grotesques. Comment être une femme du monde en neuf mois et avoir l'air parisienne? Je dois apprendre à porter un sac à main, aussi! Il suffit de peu de choses pour être assimilée. Pourquoi ne pas me suggérer des talons pour remplacer mes chaussures, *Attends que je dise à Bibiche et qu'elle voie comme elles sont horribles*, des jupes au lieu de mon pantalon sport? Je dois changer de personnalité, adapter ma langue, mes gestes, mes décisions, mes habitudes, mon alimentation, servir les hommes, leur apporter à boire, *m'occuper* du frère de son copain, être une bonne hôtesse jusqu'à ce que je renvoie ledit frère trois fois de ma chambre faute de pouvoir en prendre soin convenablement. La politesse a ses limites.

Il y a un véritable décalage entre ce que j'étais et ce que je cherche à devenir. Tout me distingue et on me pointe du doigt. Je ne cherche pas moins à me ghettoïser, pareille à d'autres ethnies qui ont traîné leurs structures et leurs habitudes avec eux. Ils ont au moins une communauté qui les soutient, par temps de cafard. Plusieurs immigrants n'ont même pas connu le pays où ils sont nés. Qu'ils parlent arabe, swahili ou lingala, ils sont plus français que moi, qui peine à m'adapter à ma nouvelle culture. Je m'en rends compte à

côtoyer Diane et Fatima. Je les trouve françaises dans chacun de leurs gestes, avec ce quelque chose de l'ailleurs, qu'elles portent en elle et dans leur voix, dans ces mots d'autres langues qu'elles prononcent à leur famille au téléphone, dans cette nourriture que je ne sais nommer.

Un soir près de la Bastille, nous sortons entre colocataires. Diane joue avec les gens pour se valoriser. Parfois elle me rappelle Karyn dans cet effort pathétique pour séduire l'entourage. Sauf que Diane, elle, n'y parvient pas souvent. Mais ce soir est son soir de chance : l'homme assis seul au bar raffole des Africaines bien rondes. Elle l'agace jusqu'à ce qu'il lui fasse des avances, elle rit grassement, comblée, sa soirée réussie, elle peut partir en se moquant de lui. Fatima et moi ne sommes que de vulgaires faire-valoir qui la confortent dans ses idées de femme du monde.

J'ai le goût soudain de parler à Étienne, un homme que j'ai connu à Montréal. Toujours les anciens amants reviennent nous hanter dans ces longues nuits de solitude, et davantage avec quelques verres pour y penser. Je l'appelle. Étienne a déjà vécu au Zaïre, alors je lui parle du Congo de Diane, j'entretiens une conversation inutile pour me valoriser à ses yeux, puis nous repartons toutes trois attendre interminablement un taxi, place de la République. Diane n'oserait jamais prendre les transports en commun ou marcher la nuit avec ses talons hauts, ça ne ferait pas assez aristocrate.

Ma famille et mes amis du Québec commencent à me reprocher mon éloignement. Mon silence devient ma force, la seule ressource que j'ai pu trouver pour contrer le cafard. Je suis incapable de parler, de les appeler. J'ai peur d'avoir mal. De faire mal, surtout, depuis mon détachement du Québec et mon attachement à la France. Mon cœur est bien rangé au fond de ma valise et je me change les idées comme je peux. Je sais que je manque

à des gens, que c'est pour cette raison qu'ils s'inquiètent, là-bas. L'indicible me lie à l'Amérique.

### NO WOMAN'S LAND III

J'écris encore dans le soir qui tombe, dans l'ennui. Il y a des moments où je n'entends plus rien, ni le mouvement incessant des voitures de la grand-route ni les oiseaux. Des nuits sans la respiration d'un homme à mes côtés. Des nuits seule avec mes souvenirs et mes épiphanies, à me demander quand j'en aurai fait le tour, si j'épuiserai un jour ce foutu voyage, si je trouverai la paix.

Qu'est-ce qu'on cherche, dans la nuit d'une page blanche? Des traces de soi, dans ces mots qui ne s'épuisent pas, ces événements qui reviennent, qu'on raconte deux, cinq, dix fois, jusqu'à ce qu'on ait honte de se répéter. Est-ce qu'on essaie de changer le cours de notre histoire, de se la réapproprier? Est-ce qu'on veut trafiquer notre mémoire et celle des autres pour être tranquille? Je ne pense pas.

Dans les yeux des autres, dans ces portraits qu'on fait, ces lettres qu'on envoie, on se désire. On tourne autour des mots, on goûte l'amertume des uns, la nostalgie des autres. Il est toujours question de soi. On marque une page comme une morsure et on défile, narcissique, devant la foule, avec des douleurs qu'on pense plus vives que celles des autres : impossible de ne pas ressentir le monde par le truchement de leur regard. Tous les mots, toutes les routes convergent vers soi. On ne s'élanche vers l'autre que pour mieux s'approprier et se connaître, on voyage pour s'assurer de ses propres valeurs.

Au bout du compte, si je me déplace en cherchant ce que je n'arrive pas à identifier, c'est pour laisser ma marque. Je tiens à laisser des traces de ma vie, ici et ailleurs, dans les yeux des autres, jusqu'à ce que leur regard me poursuive dans le sommeil. D'un voyage à

l'autre, je fais partie de cette force constituant la ville, j'en suis le murmure dans le bruit du monde. Que serait Paris si ma voix et celle des autres se taisaient?

## MANOR HOUSE, LONDON

Stephanie et Elipşu nous attendent depuis un bon moment au Black Cap, lorsque j'entre au bras de Rita dans ce bar gai où se réunit la faune des punks et autres marginaux. *I got teaaaaaars that multiplying and I'm loooooosing control*. Nous alignons les bouteilles d'alcool en observant une femme qui fait du *lipsync* sur des mélodies de *Grease*. Elle imite John Travolta avec un perfecto noir, les cheveux rasés en mohawk. Du coup, personne ne se prend au sérieux, mon amie Rita passe incognito avec son chandail de Superman. Ses mouvements proviennent à la fois de la danse classique et contemporaine. Elle tourne sur les pointes de ses bottes Doc's nouvellement acquises près de Covent Garden. Nos jupes écossaises achetées à rabais complètent le portrait. Personne ne nous pointe du doigt, ne nous tient rigueur de notre tenue vestimentaire ou de nos manières étrangères. Je peux danser et rire comme j'en ai envie. Jamais je ne pourrai être moi en France. Il existe trop de conventions pour que je me sente bien, libre et acceptée là-bas.

Elipşu fait onduler ses hanches devant les hommes, s'approche pour danser avec moi. Chaque mouvement est absolument inoffensif, puisqu'il y a peu de chance qu'un seul de ces gais s'intéresse à elle ou nous suive à la sortie. En prenant mon bras, un tison se détache de la cigarette d'Elipşu et brûle ma main. Son sourire et la musique de Cyndi Lauper me font oublier la brûlure. Dans ce bar, on dirait qu'Elipşu fait changer les gais d'orientation. Certains hommes blaguent, nous tournent autour, feignent de s'intéresser aux femmes. *Girls Just Wanna Have Fun*, nous ne choquons personne. Stephanie chuchote à mon oreille, *She's such a bimbo!* Je ris. Je n'ai pas échappé au charisme d'Elipşu. Je regarde ma brûlure, à peine un petit rond sur ma peau, une boursouflure qui m'indique ce moment. Je toucherai cette cicatrice des mois plus tard en y repensant, preuve tangible de cette soirée.

J'ai laissé tombé Paris pour Londres pendant les Fêtes, j'ai l'impression d'être rentrée à la maison! D'abord, ma copine Rita a beaucoup insisté pour que nous nous voyions ailleurs qu'à l'université, ensuite elle a voulu que je la suive en Angleterre : j'ai gagné Londres, je m'y suis fait de nouveaux amis. Ce séjour me donne beaucoup à voir. Rita n'arrête pas de parler. Pour elle, Londres c'est Picadilly Circus et les magasins de bonbons. Pour moi, c'est Chrissie Hynde, Sid Vicious et d'autres musiciens qui ont fait l'âge d'or du rock ou du punk. Je trouve mes produits préférés à la pharmacie du coin, je bois mon café dans les franchises américaines auxquelles je suis habituée. J'habite Londres comme si j'y étais depuis des années.

La Picadilly Line du métro londonien nous ramène jusqu'à Manor House, dans la commune de Hackney. Stephanie nous héberge chez elle pour toute la durée des Fêtes. Cela lui fait de la compagnie. Elle habite ce quartier depuis quelques années, dans une maison trop grande pour une *spinster* (contraction de *spin sister*). En d'autres mots, une vieille fille. Au XIX<sup>e</sup> siècle, une femme qui n'était pas mariée à vingt ans se voyait confier le rôle d'embobiner les fuseaux de fil (*spinning threads*), dans une maison, puisqu'elle n'avait d'autre utilité. Mais de nos jours, une femme comme Stephanie peut avoir une carrière à l'immigration et des amants quand elle en ressent le besoin. Elle est jolie, dans la noblesse de la quarantaine. Elle peut voyager, sortir et ne pas percevoir son célibat comme une honte, ce qui me rassure. Elle accorde de l'importance aux rêves, aux désirs, elle sait plaire et s'entourer de bons amis. Mais au fond de ses yeux chypriotes, on voit passer des ombres de temps à autre. Elle a bien reçu quelques colocataires, au fil des années, mais à présent, elle utilise ses trois chambres à coucher à tour de rôle sans se préoccuper de l'état des lieux et de la décoration. Je l'envie. Elle nourrit les chats des voisins et laisse tout traîner. Chaque pièce témoigne de sa vie : quelques reproductions de toiles de Mirò, des disques de Maria

Callas et de Gorillaz, des partitions de chant, dont « *Motherless Child* ». Stephanie nous invite, Rita et moi, à faire les deuxième et troisième voix sur la portée. *Sometimes I feel like the freedom is near, but we're so far from home*. Les mots de la chanson trouvent écho dans nos vies. Nous avons en commun la solitude et d'autres déchirures.

Mariela, la mère de Rita, est morte sur une plage en Grèce. Stephanie est ce qui reste de famille à Rita. Elle l'appelle *sa tante*, bien qu'elles n'aient pas de lien de sang. Elles parlent de Mariela, racontent son désir de plaire et d'aimer. Cette femme avait un amant plus jeune qu'elle et partageait une demeure à Athènes. Stephanie lui en veut d'être morte et nous raconte l'importance de ne pas prendre les amis pour acquis. Elle lui manque, cette femme avec qui elle partageait le regard des hommes.

Mariela s'est étendue sur la plage avec son amant, à l'ombre de falaises, dans un coin tranquille et inconnu pour avoir un peu d'intimité. Dans le sommeil des deux amants, un rocher s'est détaché. Mariela est morte sur le coup. Son amant s'est traîné jusqu'à elle dans son sang pour l'étreindre en agonisant. Je repense aux mots de Yoko Ono. Elle raconte qu'il faut penser aux gens qui nous entourent, même dans le quotidien, dans chaque lieu de notre vie, que ce soit dans la rue ou un taxi. Ces passants qui ne semblent avoir aucun impact sur notre vie pourraient être les dernières personnes que nous voyions. J'imagine Mariela et son sang coulant sur une plage des îles grecques, je pense à l'amour et à la vie avec, en filigrane, l'image de mon existence dérisoire.

Stephanie continue à parler devant un thé. Elle a eu plus de cinquante amants dans sa vie. Elle se souvient de chacun d'eux. Elle y repense, le soir, lorsqu'elle s'ennuie. Dans le fait de ne pouvoir s'attacher à un seul homme, il y a le désir de se reconnaître, de se

percevoir. Dans ce corps qui vous prend, dans cette main qui vous touche et cette extase qui ne vient pas, il y a un malaise grand comme un continent.

Le lendemain, je cours jusqu'au Tower Bridge avec Rita. L'impression qu'il me faut tout voir avant de partir. L'air est brumeux sur le pont. Rita prend des photos de moi. Je ris de notre manie de toujours fixer le temps, cela manque de sincérité. De spontanéité, surtout. Comme s'il ne fallait voyager que pour ramener des cadeaux et envoyer des cartes postales. Je lui dis qu'elle passe à côté du voyage, que ses manies de touriste ne cadrent pas avec ma vision de l'Europe. À chacune ses clichés : les siens valent bien les miens.

Nous nous déplaçons rapidement dans la ville, il ne nous reste qu'une journée. Le British Museum m'importe peu, on se fout de Toutankhamon. Par contre, j'aime les fresques du Parthénon parce que Rita a étudié la mythologie à Athènes. Mais Westminster et Big Ben me laissent aussi froide que Marble Arch, j'ai hâte de rentrer à Manor House, avide des histoires de Stephanie, de cette rencontre vivante avec Elipsu. L'essentiel de mon séjour tient dans les discussions que j'ai eues. La marche sur Abbey Road, en pleine nuit de Noël, n'a d'importance que pour le café que nous avons pris chez des Turcs de confession musulmane, le seul endroit ouvert un 25 décembre. Je garderai au fond de moi l'image du champagne bu et de nos belles folies. Et ce doute en rêvant des hanches d'Elipsu.

## RIJKSPLEIN, AMSTERDAM

Je ne sais pas si nous sommes en France ou en Belgique, mais quelque part sur l'A-27, dans une halte routière. Les pays passent devant mes yeux aussi naturellement que je tourne la page d'un livre, depuis que je suis accompagnatrice de voyages. Les arrêts en autobus, la nuit, tiennent toujours du chaos et les villes n'existent que sur les panneaux d'affichage. Elles passent au loin, inaccessibles. On les oublie alors que les routes comme les frontières se désagrègent dans le sommeil. On prend un café au goût de carton et on s'imagine que c'est le meilleur du monde, puisqu'on est ailleurs, alors on se convainc, c'est le meilleur café du monde, c'est la nuit, il fait froid, on est loin de chez soi, on ne sait plus où est chez soi, ce café ponctue la route et rassure, on n'est pas seul. Il faut remonter à bord, compter le nombre de personnes, chercher des yeux quelque retardataire, deux-trois mots au microphone, animer ces gens endormis, les faire rire. La dernière nuit a été difficile et interminable.

Il y a quelques années déjà, un périple aux États-Unis, passé à parcourir les *Interstate Highways*, m'a laissé au fond de la gorge une boule de bitume. Une route n'a pas de pays. Le même vrombissement de moteur, de la Nouvelle-Orléans à Madison, de Rome à Londres. Allongée par terre, je tangue comme un bateau, les veilleuses allumées. La nuit est bleue, les anges dorment. Je ne ferme pas les yeux. Parfois je reste des heures rivée à la fenêtre pour ne rien rater. La vitre me renvoie mon reflet. Ce n'est pas le paysage que j'observe, c'est moi, la route et moi.

Un *Bagel Shop*. Terrain connu. Le premier choc culturel dans un autre pays, c'est la nourriture. Mais en réalité, ce qui manque n'est pas un bout de pain ou de fromage à la crème, ce sont des gens avec qui le partager. On arrive à croire qu'on est bien, que le

bonheur est à la portée de quelques euros. Une table à la terrasse, un *bagel with cream cheese to go please*, un canal nous rappelle qu'on est dans l'une des plus vieilles cités d'Europe. Avec un groupe de Français, je cherche un *Coffee Shop*, question de fumer davantage en quelques jours que dans une vie. La drogue est à la carte comme les desserts ou les vins dans des boutiques spécialisées où, en plus de vous vendre des champignons et autres hallucinogènes, on vous apprend à les cultiver. J'en goûte quelques-uns avec Shafika, une autre accompagnatrice de voyages. De Venise à Amsterdam, nous sommes encore assises près d'un canal, mais c'est si folklorique, ces petites barquettes de champignons, près de Rijksplein! Nous entamons les deux lots de champignons, pas d'effets, nous terminons, rien. Un canard se saisit du reste d'un champignon, je donnerais tout ce que j'ai pour l'observer! Nous partons à l'aventure dans les ruelles d'Amsterdam, jusqu'à un café Internet. Je veux que l'Amérique m'en veuille définitivement de m'être éloignée.

L'écran se brouille, le clavier ne tient pas en place, mes doigts ne touchent plus rien. Je me lève. Je marche sur du goudron. Je termine ma boisson et m'avance au comptoir pour payer. Je ne peux m'empêcher de rire avec Shafika. Elle n'arrête pas de parler, prononce un nombre incroyable de mots à la minute, elle s'en fait pour tout, nous rions, c'est tout ce qui importe. J'ai peine à marcher. Je sens les vibrations de nos enjambées comme si je marchais sur la lune, chaque pas au ralenti. Nous arrêtons à une boutique d'art et tout est confus dans notre discours. Les gens n'existent peut-être pas réellement, ils nous regardent, sourient. Notre état est évident, sinon comment expliquer que nous passons dix minutes à regarder une toile? Les œuvres vont nous avaler! Les couleurs sont si intenses, les formes nébuleuses. J'entre dans chaque œuvre comme on visiterait un musée. Je suis chacune de ces toiles, je deviens couleurs, formes, lumière. Le reste se perd dans les dédales de la ville. Je n'arrive plus à lire ma carte, les mots sautent d'une ligne à l'autre et se juxtaposent, nous demandons notre route aux gens. *Ik versta het niet. Wat betekent dat?* Parlons-nous

portugais, anglais, français? Un peu de tout à la fois, regard interloqué des passants, nous cherchons la PaulusPotterStraat près du VanGoghMuseum, où se trouve notre gîte. *U bent op de verkeerde weg!* Nous passons trois fois sous les arches du Rijks, tournons en rond, revenons encore vers Rijksplein, prenons une rue différente vers un rond-point, nous rapprochons de Damplein, de tout, sauf de notre auberge de jeunesse.

Lorsque nous trouvons l'auberge, quelques Français nous arrêtent pour se plaindre de l'hébergement. Ils voudraient une suite royale pour le prix d'un dortoir d'auberge de jeunesse. C'est la même chose à chaque fois et ils nous harcèlent pour changer d'hôtel. La robinetterie fait souvent défaut, le petit déjeuner est immangeable. *Shafika, fais quelque chose!* Les étudiants qui voyagent avec l'agence essaient d'aborder mon amie pour qu'elle les aide, mais nous passons tout droit, vers les couloirs qui mènent à notre chambre. Une fois la porte verrouillée, Shafika se plaint de l'agence, *Il faut le lui dire à Céline, qu'elle sache.* Oui, mais la patronne, elle m'a déjà raccroché au nez deux fois. Elle tient à nous laisser toute la responsabilité. Shafika se ressaisit, me fait rire aux larmes, elle pèle une orange par petits morceaux, puis passe vingt minutes à classer ses morceaux par ordre de grosseur, les remet en tas et leur parle. Le monde valse autour de nous. Depuis le matin, nous sommes dans cet état comateux et n'avons pas dormi depuis trois jours.

Impossible de dormir avec ces étourdissements, Shafika finit par se relever et je m'assois. Nous pensons au lendemain, à cette excursion obligée vers la mer à Edam-Volendam. Nous devons visiter une ferme, déguster du vin des champs et du fromage. Avec les moulins et les sabots au milieu des polders. Dans ce pays situé sous le niveau de la mer, chacun des âcres du territoire a été gagné à raison de digues et de bonne volonté. La mienne me cloue au lit comme une vague qui me submerge.

### TRAFALGAR SQUARE, LONDON

J'aurais envie d'être dans ma petite chambre de Villejuif, à faire mes devoirs et leçons, la lessive, le ménage – enfin ce que les gens normaux font les fins de semaine. Je n'aurais pas dû accepter ce voyage. Je me doutais que ça n'irait pas. Dès l'embarquement, place de la Nation, les passagers ont monté à bord un nombre incalculable de bouteilles d'alcool. Impossible déjà de faire respecter les consignes élémentaires. L'insouciance des gens m'a laissé un goût d'amertume, tout comme l'arrivée dans la ville, sans carte, avec toutes ces rues non affichées, ces ronds-points déstabilisants – difficile de faire demi-tour avec un autobus – et les stations d'essence où nous arrêtons pour demander le chemin, jusqu'à trouver le bon hôtel, enfin, dans une rue exiguë de Notting Hill.

Les auberges à prix modique sont absolument horribles. De l'extérieur, l'architecture surprend agréablement, mais lorsqu'on se retrouve avec de l'eau froide dans les douches communes, des odeurs de moisissure et un déjeuner au pain sec, on apprend à reconnaître la valeur d'un chez soi... Je me cherche une raison d'être là, avec ces inconnus qui veulent se plaindre et me prennent pour une guide alors que je ne fais que les accompagner. Je ne suis pas payée, mais ne débourse rien du voyage. Je dois suivre les cartes avec le conducteur, me rendre à l'hôtel avec les gens, gérer les embrouilles, partager les chambres. Sauf qu'avec la pression des touristes mécontents, qui veulent un guide, quelqu'un qui leur fasse visiter la ville, l'accompagnatrice doit céder et faire du bénévolat, servir d'interprète aussi. Il faut traîner à l'hôtel, au cas où, jusqu'à ce que tout soit sous contrôle. Je file au Tate Modern Gallery retrouver un peu de quiétude grâce aux œuvres de Sarah Lucas, du bleu de Klein ou des femmes consternées de Lichtenstein.

Je suis bien dans ces rues avec des gens qui me ressemblent, pour qui ma tenue n'est pas excentrique, ni mon surplus de poids. J'aime pouvoir entrer dans un *Starbucks* et me commander un mauvais café, un format *venti* à traîner dans la rue, plein de sirop, de sucre et de crème fouettée. J'en ai contre les franchises américaines, mais elles sont d'une telle facilité d'accès qu'elles me réconfortent autant que la malbouffe.

Je marche sur Bayswater Road, je déambule dans Hyde Park. J'erre sous le soleil du printemps pour finalement m'asseoir sur les marches du Royal Albert Memorial. Je prends mon journal de bord. J'essaie de décrire un peu ce que je vis sans comprendre toujours ce qui m'arrive. J'observe les passants, je regarde les rues et les parcs : ils sont larges, propres. Ça me fait sourire. Le contraste est grand avec les rues sales de Paris, où on retrouve des tapis roulés et moisis pour contrôler les jets d'eau, le long des trottoirs, utilisés pour nettoyer la merde et les déchets. Londres respire la propreté et la sécurité.

Une fille m'interpelle. *Yun, from Korea*. Une autre solitude sous les nuages anglais. Nous bavardons sur les marches, je sors mes guides et mes cartes. Très vite nous nous lions d'amitié. Elle est loin de sa famille, de son copain, de son univers. Elle est venue étudier à Londres, mais comme pour tout étudiant étranger, il y a un temps où on regrette la vie laissée derrière. Et la nostalgie s'installe.

Yun propose d'acheter des titres de transport pour la journée, nous marchons jusqu'à un arrêt d'autobus pour prendre un *double-decker bus*. Elle me fait voir Londres avec ses yeux, m'amène chez Harrod's. Je trouve grotesque le monument à la mémoire de Lady Diana – un autre –, mais je suis impressionnée par la diversité qu'on retrouve dans le magasin. Yun m'apprend à reconnaître la mode de Burberry, me raconte l'Asie, sa vie. Elle est touchante. Je souris lorsqu'elle me parle de Starbucks Coffee Shop. Elle y travaille

depuis son arrivée. Je voudrais bien un jour y travailler, lorsque j'aurai besoin de me rappeler des voyages, lorsque je serai nostalgique, malgré tout l'ennui, le cafard et les difficultés. Je me dis qu'un jour, lorsque les déplacements me manqueront, le café de Starbucks goûtera Londres, comme le premier de tous les cafés pris dans cette franchise, sur l'*Interstate Highway* à Dover, Delaware. Quand on voyage, tous les autres endroits se superposent, un peu à la manière des amants qui nous reviennent lorsqu'on aime à nouveau. J'ai l'impression quelquefois que tous les lieux se ressemblent. À Londres, j'imagine les routes des États-Unis. Il me semble entendre un poème d'Allen Ginsberg, *It occurs to me that I am America*. L'Amérique est en moi, je la porte où que j'aille, dans ma voix, mes vêtements usés et mes rêves.

Yun m'amène à Trafalgar Square. Elle me raconte l'histoire et l'architecture de la place. Je reconnais l'Ambassade du Canada. Alors que les pigeons passent au-dessus de nos têtes, Yun me parle de sa grand-mère à Séoul. Elle me prend la main et nous courons ensemble dans la rue. En cet instant je l'aime, j'aime cette fille aux yeux bridés, au sourire timide, aux songes éperdus. Elle m'invite à manger chez elle, juste en face du British Museum! J'en profite pour prendre une photo, fixer la magie de l'instant sur pellicule, nos deux épaules bien collées. Elle me fait goûter à des spécialités de son pays. La pâte de curry rouge me brûle la langue, ce qui la fait rire. J'ai accès aux secrets bien gardés derrière les fenêtres. Souvent, je cherche à voir dans les maisons pour imaginer la vie des gens. Cette fois, j'ai l'impression que le hasard m'a permis d'y être transportée. Yun me raccompagne jusqu'à une station du métro londonien. Je dois rejoindre mon groupe. Dans quelques heures, nous serons sur la route.

À Bank Station, un musicien joue *All Along the Watchtower*, que Jimi Hendrix a emprunté à Bob Dylan. La guitare se réverbère à travers les couloirs. *There must be some*

*kinda way outta here.* J'appartiens à Londres, maintenant que j'y aime des gens. J'aurais préféré y rester, au lieu de m'arracher encore à un endroit où je commençais à être bien. D'ailleurs, ce n'est pas innocent si je suis encore dans le métro, au lieu d'être au point de rassemblement, en face de notre hôtel. Je prends de grandes respirations, je cours, j'arrive à l'heure juste, la moitié de l'autobus est en retard. Après le départ, ça se gâte. J'essaie de calmer le conducteur, de rassurer les voyageurs et de trouver le moyen de sortir de la ville. Il nous faut joindre le *Channel Tunnel*, mais le conducteur ne veut pas écouter une femme, me tient tête et nous perd cinq fois sur l'autoroute. Il me lance, *Moi je n'en peux plus, je n'en peux plus!* Il ne voulait pas venir à Londres, son patron l'y a obligé. Il ne parle pas un mot d'anglais, ne connaît pas du tout les routes et n'a pas eu la clairvoyance d'apporter une carte routière. Je suis seule à assumer la colère de tout l'autobus. *Si je ne suis pas à Paris demain matin, je vais vous charger ma semaine de travail!* Nous suivons la route d'instinct jusqu'à la Manche. À une station d'essence, on refuse de nous ouvrir les portes des toilettes. Trop nombreux. Du coup, on redouble d'efforts pour m'engueuler. *Oh! Mademoiselle, vous croyez que je vais faire pipi dans les buissons ou quoi?* On m'avait avertie qu'il n'y avait plus de navette pour relier Folkestone à Pas-de-Calais, j'ai fait l'erreur de le mentionner à la tête forte du groupe, Christophe. Il s'adresse au bus entier, génère un état de panique, appelle la responsable de l'agence pour l'invectiver, le conducteur râle jusqu'à la navette. Tous ces mots lancés dans le vide pour nous rendre compte qu'il n'est pas trop tard! Nous avons raté la première navette, mais pas celle d'une heure du matin. Des gens s'excusent, quelques-uns prennent mon parti.

Nous roulons sous la Manche. Tous les passagers dorment, j'ai finalement la paix : l'autobus est immobilisé dans un immense boîtier de métal. Les navettes passent par le même tunnel que l'Eurostar, qui fait la liaison Paris-Londres. À la sortie, nous reprenons l'autoroute. Le conducteur est trop incompetent pour garder le véhicule à la température appropriée. De Pas-de-Calais à Paris, je dois essuyer l'intérieur du pare-brise embué avec

mon foulard. À mon tour, je voudrais crier que je n'en peux plus, mais je dois inspirer la confiance. Cette voix de femme avec laquelle je m'adresse au groupe m'étonne.

À Paris, en deux secondes, tous les gens sortent de l'autobus pour se précipiter vers le métro, place de la Nation. Sauf Christophe, qui m'invite à prendre le petit-déjeuner. Cette aventure nous a passablement ébranlés l'un et l'autre, il comprend que ce qui est arrivé n'est pas de ma faute. Il me drague un peu, je souris bêtement jusqu'à ce qu'il prenne le RER pour sa banlieue, vers le nord. Encore un numéro de téléphone que je ne composerai jamais. Avoir un carnet d'adresses bien rempli donne l'illusion d'une vie sociale chargée. Ce qui rassure. Mais au bout du compte, la réalité est cruelle, il y a très peu de personnes pour qui on compte vraiment. Certaines amitiés ne survivent pas à un départ, pas plus celle de Yun que celle de Christophe.

Dans la fatigue de mes nuits blanches ce lundi matin, je retourne à l'université, essayant d'étudier la diachronie du français. Je rédige mon journal de bord pendant mes cours. Incapable de me concentrer sur autre chose que sur la fin de semaine, j'essaie d'avoir prise sur ce qui m'arrive. Je n'y parviens pas.

## NO WOMAN'S LAND IV

Dans la maison de mon enfance, tout le monde avait sa chambre. La mienne était la plus grande. Elle avait déjà accueilli mes deux sœurs aînées. C'était une chambre emplies des rêves et des larmes des autres, une chambre assez agréable pour m'y fracasser la tête contre les murs, compter dix fois les tuiles du plafond, avoir quelque croque-mitaine dans la garde-robe, des sorcières sous le lit et un monstre à la fenêtre. Même quand on grandit, ils restent là, la sorcière et le squelette du placard. Seulement, ils changent de noms.

Vient le jour où on espace ses visites à la maison parce qu'on y étouffe. À chaque endroit, c'est pareil, je suffoque dès que je me sens enfermée. Toutes les villes où je passe me confrontent avec cette déchirure que je porte en moi. Je pars un mois, puis deux, trois. Jamais pour de bon. *Québec*. Je n'habite nulle part. *Ottawa*. Je me cherche encore. *Montréal*. Tout me ramène à la route, aux endroits qu'il me reste à atteindre. *Toronto*. Je m'éloigne davantage à chaque départ. *Midwest, U.S.A.* Je prends mon élan, vivement l'Europe, là où tout pourra recommencer. On me répète que les villes me détruisent, parce qu'à chaque fois mon identité se transforme. Mais tout chez nous me tue. Je me dis que ce qu'on cherche en voyage, d'une frontière à l'autre, reste inaccessible parce que c'est en soi.

Tant que ma chambre d'enfant existera, que je ne l'aurai pas vidée de ses meubles un par un, que je verrai ce rose sur un mur, mes jouets ou de vieux vêtements, j'y habiterai. Le journal que j'écris depuis l'âge de huit ans et tous ces albums de photos témoignent de ma peur de l'oubli. Du coup, je refuse de les jeter et de m'en affranchir. Il serait terrible d'effacer une personne, une odeur, un moment. Je m'accroche à mes souvenirs, je refuse que le temps les emporte.

## NÜRNBERG, ALLEMAGNE

*Visum, visum!* Je ne comprends pas ce qui arrive, un des agents des douanes tchèques tient serré contre lui la pile de passeports qu'il a récupérés dans l'autobus. Il gesticule, fait de grands gestes, mime un sac à dos, invective Shafika. Elle est responsable de cette nouvelle expédition de l'agence pour laquelle nous travaillons. Cette fois-ci, je suis touriste. Je veux profiter un peu de ma vie de voyageuse avant de retourner en Amérique. L'idée de me perdre en plein milieu de l'Europe ne m'avait jamais traversé l'esprit. En passant dans la Champagne, j'étais déjà comblée. Traverser l'Allemagne, voilà une chance inouïe. Même si les douaniers s'énervent, la fin de semaine à Prague est planifiée, tout va bien, les amis que je me suis faits des semaines plus tôt à Venise sont avec moi dans l'autobus.

*Visum, visum!* Je vois la première des douanières grimacer et regarder un passeport. D'après leurs gestes, on conclut que l'Algérienne doit descendre avec tous ses bagages pour les accompagner. Les douaniers la ramènent rapidement, frustrés, montrent le passeport canadien. C'est moi qu'on pointe, qu'on fait descendre rapidement avec tous ses bagages. Personne ne comprend rien jusqu'au *Visum, visum!* Impossible d'en acheter un à la frontière, refus total, martelant. On m'amène devant les gendarmes. Shafika et moi essayons de savoir ce qui se passe, je devine qu'en 2002, il me faut un visa pour franchir la frontière. Impossible de la traverser, aucune issue. Après une heure de discussions qui ne font qu'accroître le mécontentement des douaniers, Shafika doit retourner à l'autobus, accompagner les gens jusqu'à Prague pour la fin de semaine de Pâques. C'est le matin, je tremble, mes paupières tombent de fatigue. On ne veut pas me redonner mon passeport. La police me place en garde-à-vue dans une salle trop éclairée et trop froide. Je ne comprends pas quel crime il y a à être Canadienne.

L'autobus part sans moi. Je suis à seize heures de Paris et à une heure et demie de Prague. Frustrations. Nier la réalité. On m'a confisqué mon passeport et des agents m'amènent dans un autre lieu, où je rencontre deux autres filles un peu perdues et désolées. Certainement pas autant que je le suis. Je participe au concours de la plus vive douleur : j'avais un copain jusqu'à il y a trois jours, il m'a laissée et j'ai fait ce voyage sur un coup de tête. Je gagne finalement le concours de la plus pathétique, je suis une fille abandonnée, sans amour, sans famille et désormais sans amis, sans langue, sans passeport et sans même une *koruna česká* pour aller aux toilettes.

La seule personne à me sourire dans cette salle est la douanière aux cheveux blonds, derrière son guichet. J'arrive à comprendre qu'elle veut bien m'aider, que je dois retourner vers l'Allemagne dès que possible, si une voiture ou un autobus accepte de me prendre. Je ne parle pas le tchèque, mais elle me lance les quelques mots de français qu'elle connaît comme autant de bouées de sauvetage. Elle excuse son pays et elle m'explique les incidents diplomatiques qui ont mené les douaniers à se venger sur une génération de *backpackers* canadiens, qui vont passer de longues heures au poste-frontière en se demandant encore dans quel merdier ils ont pu se mettre. La seule explication qu'on me donne, c'est : *Ist stinks hier nach hausten*. Ça pue l'Est, ici.

De temps à autre, je retourne voir la douanière. Les gens ont peur de faire monter des clandestins à la frontière et, puisque c'est le début du congé pascal, la plupart des autobus partent vers la République tchèque, ne vont pas vers l'Allemagne. Je reviens m'asseoir, j'imagine le pire, des policiers vont nous embarquer pour des prisons locales, en attendant que l'ambassade nous fournisse des visas. Ou encore on va nous laisser croupir dans cette grande salle pendant de longues journées, jusqu'à ce que des autobus

commencent à revenir de Prague. Peut-être même devrai-je attendre mes amis! Ils doivent être déjà en train de visiter le cimetière juif, à l'heure qu'il est. Je suis frustrée de ne pas avoir su, pour le visa. L'agence de voyage m'avait pourtant confirmé que mes papiers étaient en règle. Je n'ai plus d'argent pour aller ailleurs. Je me relève : vite, sortir d'ici.

*Camionsse, French, camionsse!* La douanière m'invite à la suivre et fait entrer un monsieur bedonnant, moustachu, les cheveux gris et l'air affable. Il parle français! Toutefois, il n'est pas en mesure de me ramener vers Paris : sa destination est Bruxelles! Je demande s'il peut me prendre avec les deux autres filles que j'ai croisées, qui attendent aussi un sauf-conduit pour l'Allemagne. *S'il vous plaît!* Le conducteur sympathise avec ce que nous avons pu vivre. Il y a de la place pour nous dans son autobus puisqu'il ramène un groupe scolaire et que plusieurs bancs sont vides. Je traduis pour les deux anglophones et nous récupérons nos passeports. Soulagées. Direction *Nürnberg* : gare centrale. Après, je ne sais pas. Nous roulons.

Deux jours que je suis sur la route, sale, affamée, fatiguée. Je réfléchis. Nuremberg... Quel train prendre? Je n'ai plus d'argent pour visiter. Berlin? Je vois les noms des villes passer, rêve de m'arrêter dans chacune. Puis de revenir sur mon chemin. À la rencontre de l'Histoire, la grande Histoire dont nous parlent les livres. L'ingratitude des deux filles que j'ai ramenées avec moi est aberrante, comme si j'étais prédestinée à les connaître, à les aider, puis à les quitter, comme ça, près d'une gare, sans même échanger les adresses. De ces chiffres et noms qu'on griffonne sur un papier, il ne reste souvent que peu de chose. On demande quand même, on esquisse quelques traits avec espoir, mais au fond, on sait très bien qu'on ne revoie que rarement ces étrangers, malgré les craintes et les rires échangés dans le matin tiède de la République tchèque, les discussions où personne n'écoute, le désir de sauver sa peau, le souci de partir se faisant plus fort que tout, *How are*

*we gonna get through that?* On ne tient pas vraiment à revoir ces gens-là, croisés dans l'attente, la stupeur et l'impuissance.

Je lis *Nürnberg* sur une affiche. L'autobus prend la sortie. La ville est laide, désagréable. On dirait qu'on y a planté des blocs de béton avec des trous. La réalité est aussi crue que les vestiges de la Deuxième Guerre mondiale. Désolée, j'imagine ce que devait être l'architecture, avant. Peut-être à cause de ma fatigue, peut-être à cause de l'abandon, je ne vois ni les châteaux ni les fortifications. La laideur de l'humanité exprime mieux le dégoût que j'ai des frontières. La Deuxième Guerre mondiale me semble bien réelle, maintenant que j'en vois les conséquences directes et tangibles. On dirait qu'il n'y a que le palais de justice que les bombes ont épargné et c'est pour cette raison qu'on y a tenu le procès de Nuremberg, contre vingt-quatre criminels nazis de la *Wehrmacht*, entre le 20 novembre 1945 et le 1<sup>er</sup> octobre 1946. Tout m'est étranger. La guerre est là, à chaque coin de rue où les noms font résonner la grande Histoire. Je ne suis pas prête à visiter l'Allemagne. Je veux revoir Paris.

## ROMA : VILLA BORGHESE

Du fond de l'autobus, j'entends, *Oh mademoiselle! Mon ami est célibataire!* Ça tombe bien, j'ai besoin de quelqu'un. *Damien*. Il vient s'asseoir à côté de moi, prétextant avoir affaire aux enseignants. À bord, je ne suis pas la seule autorité : je me suis greffée à un groupe scolaire. Je n'ai plus la pression ressentie à Amsterdam ou à Londres : je peux enfin profiter du voyage. J'amorce mon animation, je me présente, raconte l'itinéraire prévu. On rit de mon accent, me taquine. On veut que je chante du Céline Dion, *C'est très exotique*. Damien me parle de l'Espagne, où il compte partir bientôt pour y voir sa famille. Peut-être pourrai-je l'accompagner à Madrid? J'aime sa spontanéité, déjà, et je ne suis pas tendue comme lors des derniers voyages. Le vin qu'il nous offre chasse le stress des dernières semaines. J'aimerais être bien, sans alcool et sans amour, mais les deux rendent le quotidien plus agréable. Je peux espérer avoir du bon temps sur la route, malgré ma culpabilité. En quittant Paris, j'ai laissé tombé d'autres amants qui m'envoient des textes sur mon téléphone. On me dit qu'on veut me revoir, *Tu me rends dingue*. Je ne veux pas que Damien intercepte les messages. Je tiens à ma réputation.

Damien m'offre un autre verre. À chaque voyage, je me fais draguer par des garçons esseulés qui voudraient bien une aventure. Cette fois-ci, je n'ai pas l'intention de résister. Nous traversons les champs de Bourgogne jusqu'à ce que tombe la nuit. Il faut compter une bonne quinzaine d'heures avant d'atteindre Rome. Nous montons les couchettes en chemin. Je me blottis contre Damien. L'autobus vrombit sur l'autoroute de la Maurienne, il fait noir, je ne suis pas seule. Je m'endors en embrassant cet inconnu.

Les toits de Rome nous apparaissent, la circulation se densifie. Il y a des panneaux-réclame avec ces mannequins à couper le souffle, des concessionnaires de voitures

italiennes, puis les ruines, des ruines partout, des morceaux d'aqueduc nus au milieu d'un terrain vague, des colonnades au coin des rues. Il fait bon y aimer, avoir une main à serrer contre la sienne, un regard où se perdre et des projets en commençant la journée. Au lieu d'accompagner les enseignants au Colisée, je me tiens avec Damien et ses amis. Ils fument du hasch sans arrêt, ont le réflexe de trouver le parc le plus près – *Villa Borghese* – pour ouvrir une canette de bière, tranquilles sous le soleil de l'Italie. Ils ne s'empêtrent pas dans l'histoire ou l'art, ils sont en voyage de fin de scolarité, leur vie commence. Les musées, les monuments, les siècles qui passent, c'est la mort. Une ville, c'est d'abord la vie, les gens.

Dire, *Rome*, et fermer les yeux pour enregistrer un visage, une odeur d'orange et d'amaretto. Les rues sont magiques, on y sert en permanence des morceaux de noix de coco, on vend des fleurs. Du Panthéon jusqu'au Vatican, je regarde partout. Je peux me permettre de balayer la rue du regard, puisque Damien tient ma main bien serrée dans la sienne. Je n'ai pas à me méfier des hommes qui me suivraient, des étrangers – après tout, l'étrangère, c'est moi. Je me sens libre parce que mes yeux ont l'éclat du soleil d'Italie. Je crois aimer de nouveau. L'illusion laisse mon cœur battre un moment. D'ailleurs, si on inverse les lettres composant *Roma*, n'obtient-on pas *amor*?

C'est dimanche, jour du Seigneur dans la Ville éternelle. Je me tiens au bord du vide, sur notre balcon d'hôtel. Debout devant quatre étages de cette arrière-cour à la romaine, je regarde les vêtements étendus sur les cordes. Je suis Rome dans cet instant-limite. Je pourrais tomber facilement, je tourne sur moi-même et ris. Damien me regarde, perplexe, et me tend la main. *Allez! Descends de là!* Il ne comprend pas ce que je fais du quatrième balcon, pieds nus, les bras en croix, le sourire céleste. Je prends sa main sans expliquer ce goût subit du risque, ce besoin de repousser les limites. Je descends de mon

socle comme une statue. J'ai besoin du vertige comme Damien et ses amis ont besoin de leur haschich. La peur est aussi grisante que mon désir pour lui.

Quatre étudiants ont un accident, près de la Villa Borghese. Ils ont percuté une voiture avec leur vélo quatre places. On les engueule pour le bris de la voiturette. Ils ne sont pas encore majeurs et on requiert ma présence en tant que responsable. Un des garçons a l'oreille mauve, enflée. Je cours chercher une trousse de premiers soins dans le musée et c'est le directeur qu'on m'envoie! Le temps qu'il sorte rejoindre les blessés, j'en profite pour visiter rapidement la Villa Borghese. Au bout d'un couloir se trouve le bronze d'une louve allaitant Romulus et Rémus. Courir dans la villa me fait du bien, je suis seule et cette solitude m'apaise. Je ne sais plus qui je cherche. Où sont les enseignants? Après tout, eux sont payés pour être responsables, pas moi. Les salles du musée se succèdent et j'observe d'un œil distrait les œuvres d'art présentées. Les peintures défilent sous mes yeux, comme à Venise, dans le *Palazzo Ducale*, où nous n'avions pas le temps de nous attarder. L'Italie, décidément, c'est courir les musées...

Il se met à pleuvoir violemment. Je sors et traverse le parc. Je cherche Damien. On me laisse comme message que ses amis et lui sont partis au Druid's Rock, un pub irlandais. Je repasse un à un les monuments de Rome, dans ma tête, et il me semble avoir vu l'essentiel. Au pub, j'ai l'air de la grue de service qui regarde son copain jouer au billard. Que pourrions-nous faire d'autre sous la pluie? Alors je bois, je m'enivre, j'enlace Damien. Les heures passent, il n'y a rien de typique dans ce lieu. Qu'est-ce que je fais là? Je pense au *Colosseo*, au *Foro Romano*. Je les ai oubliés! Il me semble revoir clairement l'image des ruines, dans mes documents de voyage. J'ouvre mon guide, étale la carte de Rome. Puis je me précipite à l'extérieur, la pluie a cessé. Damien s'étonne que je parte du bar, surtout dans cet état d'ivresse.

Il reste une heure avant de quitter Rome. Je cours encore, comme pour attraper le temps et le suspendre en plein vol, je cours à perdre haleine sur les pavés mouillés, d'un mont à l'autre, j'entre dans le métro sans payer. *Dov'è la via Cavour?* Je prends des photos en cherchant les traces du passé, mais l'appareil captant la course rend tous les clichés flous, sans possibilité d'y distinguer quoi que ce soit. Comme d'autres empreintes laissées dans ma mémoire, comme l'image de Damien qui m'attend près de l'autobus, inquiet. À l'hôtel, on a commencé l'embarquement sans moi. Adieu Rome.

La route est belle, le temps est bon, l'amour est simple. En fait, je n'aime que les débuts de l'amour, dans toute leur innocence et leur complexité, dans ce don qu'on fait à l'autre et le vertige de l'instant présent. Jusqu'à ce que le vide nous rattrape. Dans l'autobus qui nous ramène en France, je lis *Au cœur du monde* de Cendrars. Jusqu'à la grisaille de Paris, au cafard qui me gagne en rentrant. *Paris est comme l'image refroidie d'une plante / Qui réapparaît dans sa cendre.*

\* \* \*

Damien me visite dans ma banlieue sale, rue Henri-Barbusse à Villejuif. Il me rencontre Porte d'Italie, me ramène à Saint-Denis chez ses amis. Il laisse sa main sur la mienne en voiture, me regarde, amoureux. Je compte pour lui, mais est-ce un garçon ou un homme? Ce n'est pas finir mes jours avec Damien que je désire, mais passer un peu de temps avec lui. Sachant que je m'en irai. Le lui ai-je seulement dit?

Et puis je suis encore en deuil. Un amant m'a laissée lors des dernières vacances. Juste avant l'Allemagne. J'ai passé des jours à m'empiffrer de tout ce que je trouvais dans les armoires de Villejuif, buvant café sur café pour retourner m'allonger sur le carrelage froid et humide de ma chambre. Et pleurer sur une chanson de Cohen reprise par Buckley, *Hallelujah*. Surtout à l'endroit où il dit, *I used to live alone before I knew you*. Mais ce qui est le plus terrible, c'est de me retrouver incapable de rester seule après avoir passé à peine deux mois avec un amant sans valeur.

**ORMESSON-SUR-MARNE, RER A**

Vee prend un de mes sacs, je soupire, traverse une dernière fois le seuil de la chambre où j'ai passé les derniers mois. J'étouffe, je suffoque, je n'en peux plus de ma colocataire Diane. Elle fait de ma vie un champ de bataille alors que tout ce que je veux, c'est un peu de calme pour terminer mes travaux et réussir mon année à la Sorbonne. Ce jour de mai, une personne doit venir visiter l'appartement de Villejuif, mon téléphone n'arrête pas de sonner. Vee a suggéré de m'emmener vivre chez ses parents pour terminer mon séjour. Son père et elle transportent mes valises. En arrivant à Ormesson-sur-Marne, j'ai de bonnes résolutions : mes journées vont être partagées entre les salles de classe et ma nouvelle famille.

Nous nous installons, Vee et moi, pour travailler ensemble. Elle est silencieuse. Elle écrit, dessine, mais parle peu. J'aime l'observer lorsqu'elle fait des croquis. Elle se recule alors pour juger de son talent, puis elle passe la main dans ses cheveux, relève un chignon qui tient avec son stylo. Elle semble fragile et on a envie de la mater. Mais au fond, peut-être est-ce elle qui me protège depuis Venise? Vee est mon amie depuis l'Italie, où elle a inscrit un texte dans mon carnet. En quelques mots, elle sait faire tomber les masques comme les barrières, parvient à cerner l'identité des gens. Toutefois, elle se tait lors de discussions de groupe, en retrait, dans l'ombre de Shafika ou d'autres femmes lorsque nous sortons. Tout passe par ses yeux de mystère et d'ombre qui, tour à tour, attaquent ou se voilent.

Elle n'a jamais eu de copain sérieux et respectable, ce qui ne l'empêche pas de donner rendez-vous à des hommes au fond d'une cave où elle ne leur fait pas l'amour, mais les baise, les prend comme ils la jettent. Le désir d'être aimée crie plus fort que le respect

qu'elle se doit. Mes histoires témoignent comme les siennes de tentatives pour apprendre à dire non. Elle m'écrit des poèmes qu'elle m'envoie par téléphone portable. D'un texte à l'autre, les mots parlent d'angoisse, de nuit et de froid. Nous portons l'esprit des villes qui nous unissent, dans ce qu'elles ont de grisaille et de mélancolie.

Vee m'accueille à la gare en revenant des cours. Elle glisse un papier dans ma veste avant d'arriver à la maison. Je le prends, *Est-ce que tu es d'accord... à trois?* Elle bafouille, demande si je peux la suivre, ce dimanche. Un ami veut que nous nous retrouvions chez lui en l'absence de sa copine, qui travaille souvent tard le soir : le champ est libre. Avec de la chance, je réussirai peut-être à reporter la rencontre jusqu'à ce que je parte, mais je ne crois pas m'en sauver. Je ne sais pas vraiment ce qu'on attend de moi, même si je le devine, même si les mots sont écrits là, noir sur blanc, sur un bout de papier. C'est comme si j'étais dans un train qui roule et que je n'avais pas envie de sauter.

La nuit, je ne dors pas, je réfléchis. Ce coup de foudre d'amitié est troublant. Si Vee était un homme, je comprendrais mieux l'attraction que j'ai pour sa sensibilité, son rire et sa bonté, ses malices aussi. Je ne contrôle rien. J'espère qu'elle me guidera. Cette expérience à trois doit sceller notre amitié, créer ce lien qui restera entre nous au-delà de Paris, de la Sorbonne, de notre voyage à Venise. Vee est la seule personne avec qui partager le secret de cette rencontre. Je cède sans même argumenter. J'ai peur et doute que cette expérience soit une bonne idée. Nous savons qu'une fois de plus, la volonté d'un homme est plus forte que la sienne et la mienne ensemble. En même temps, nous ne sommes pas si naïves. Je sais qu'elle ressent du désir pour cet homme, un ami de son frère. Je ne la juge pas. Pour moi, c'est un étranger, et accepter qu'un inconnu couche avec nous avant même de l'avoir vu tient plus de la prostitution que de l'amitié. Je suis aussi coupable qu'elle.

\* \* \*

Nous sommes là tous les trois à parler de littérature et de philosophie. J'ai essayé de me défilier, mais voici, le soir est venu et je n'ai pas assez d'une bouteille de vin pour faire passer mon malaise. Cet homme n'aime pas *L'Alchimiste* de Coelho et me trouve jeune d'apprécier un tel roman. *Tu verras*. On tourne autour des mots, on cherche des sujets de conversation. Le temps passe et sa copine peut rentrer bientôt. Il aborde le sujet, voit les relations à trois d'un point de vue philosophique. Nous devenons une étude scientifique, je ne crois pas à ce qu'il raconte et Vee ne parle plus. Il donne le signal, *Nous pouvons aller à la chambre*. Tout est planifié et mon malaise ne passe pas.

Chacun se déshabille comme pour une représentation, une véritable comédie. Il commence à m'embrasser. Je me sens comme chez le dentiste, oui c'est bien ça, lorsqu'il plante son aiguille pour m'engourdir, lorsque je sens la fraise et les morceaux de dent qu'il enlève. Je cherche une pensée positive, un souvenir, un visage auquel me raccrocher. Je ne sais plus à quoi penser. C'est le tour de Vee. J'ai le sentiment que toutes deux ne sommes là que pour son propre plaisir. Puis il nous couche successivement dans la pénombre. Nous touche aussi. Dégoût. Il se protège, mais passe de l'une à l'autre sans problème. C'est un risque. Nous devons accepter tout ce qu'il fait. Je les regarde ensemble : elle est magnifique. La courbe de ses hanches ressemble à un violon qui monte, qui descend. Dans le soir, elle est aussi pâle qu'un fantôme. Je ne vois qu'elle qui vacille avec moi. Je pose ma main sur sa cuisse, mais elle ne me regarde pas. La limite est là, au bout de mes doigts. Nous n'arrivons pas à nous fondre, mais nous partageons l'homme avec un petit rire nerveux. Il me prend de nouveau. C'est en moi qu'il vient, comme un don qu'il me fait. Je le repousse. Je lui laisse mon corps, mais lui refuse le droit de rester dans mes bras. Ce qui vient de se produire n'est rien. Nous sommes allongés tous les trois. Il répète, *C'est*

*intéressant, c'est vraiment très intéressant.* Je regarde ces trois formes allongées, les deux filles muettes et tremblantes, lui satisfait, je me demande pourquoi cet événement s'est produit. Dans l'expression *faire l'amour*, les corps se lient, se prolongent dans une communion. Pour moi, l'amour se résume à deux gestes sincères : une main qui se referme sur la mienne et l'abandon dans l'étreinte. Nous avons défait l'amour.

\* \* \*

Avec le temps, cette soirée nous a soudées, Vee et moi. Je sais qu'elle nous a permis de nous comprendre davantage. Mais elle m'a aussi apporté une honte supplémentaire. J'en parlerais plusieurs fois comme d'une victoire, me vantant de cette expérience sans dire que je ne l'avais pas désirée, que c'était un abus d'autorité, sans raconter que je m'étais sentie souillée une fois de plus. J'ai voulu trafiquer ma mémoire pour en faire un souvenir positif, j'ai essayé d'en rire. À chaque fois que j'ai mentionné l'événement, je me suis menti à moi-même.

## NO WOMAN'S LAND V

*Je suis ici et tout ce qui m'entoure soudainement fait partie de moi.* Du haut de la Samaritaine, les mots de Marie Uguay se mêlent au murmure de la ville. J'entends les voitures passer à un rond-point puis s'élancer à toute vitesse dans les rues. Les motos zigzaguent au gré de la circulation. Parfois, je voudrais qu'une épidémie décime tout Paris et fasse taire le grondement sourd qui parvient en haut des toits, dans les odeurs du jour éteint, lorsque les projecteurs illuminent les dômes de la ville. Au neuvième étage, Paris s'étale à l'horizon. Je regarde le pont Neuf, tout en bas, et je porte le bruit du monde en moi, au-delà de la Seine et des fleuves qui se jettent dans l'Atlantique.

J'aime Paris depuis que je sais que je m'en vais. Mon stage se termine avec la fin des cours à la Sorbonne. Quitter une ville, c'est aussi laisser une image de soi qu'on ne retrouvera jamais plus. J'ai le sentiment d'être une matière incandescente, de la poussière que le vent souffle au-dessus de la Samaritaine. Je joins ma voix au chaos de la ville. Au détour d'une rue, on entend les sirènes des véhicules d'urgence, le cri des vendeurs itinérants ou des automobilistes qui s'engueulent. Devant la bouche d'un métro, un groupe de Manouches entame un air d'Europe de l'Est et cette musique est transportée jusqu'aux terrasses des cafés, où les gens bavardent. Le son des voix qui discutent et argumentent ajoute aux bruits de la ville. Parfois il n'y a que le murmure qui nous parvient, avec des pointes plus fortes. Sur la rambarde qui nous protège du vide, une carte identifie chaque dôme, chaque clocher et chaque tour de Paris. On y mesure la distance nous séparant de Bruxelles, de Saint-Étienne, de Lyon. C'est là, sur ce toit, que je suis bien. Le vent caresse mon visage, plaque une mèche de cheveux contre ma joue. Je ferme les yeux et il me semble tout enregistrer, l'odeur de Paris, son chant et les six-étages, le regard des touristes à

mes côtés et celui des Parisiens. Soudain, dans la complainte de la ville qui monte à moi, sous le ciel gris et dans ce chant que le vent porte, je suis, oui, je suis le bruit du monde.

## PLACE SAINT-MICHEL

C'est une journée comme une autre. La rue est aussi sale que la veille, les mêmes gens prennent les mêmes cafés aux mêmes heures. Mais aujourd'hui, il y a quelque chose d'étrange, de triste. Je déambule et j'observe chaque pierre, je détaille les passants. Il me semble ne jamais les avoir regardés ou, du moins, jamais comme je les vois aujourd'hui, dans leurs vêtements français, une fierté, parfois même un peu d'arrogance dans leur attitude.

Je m'attarde de la place Monge aux bouquineries de Contrescarpe-Mouffetard. Je prends le temps de respirer l'air du printemps, d'étudier le ciel et les toits. Puis je baisse les yeux vers le sol. Je suis passée par Mouffetard tant de fois que je connais les fissures de ses pavés par cœur. Les odeurs des crêpes qu'on prépare dans la rue me viennent au nez, tout comme celle des pomelos qu'on vend, *Pas cher, pas cher!* Le temps me semble arrêté. Pourtant il fuit, il passe vite, le jour avance et j'essaie de revoir chacun de mes lieux préférés. Une dernière fois. Comme si je n'allais jamais revenir, même si je dis, *Oui, bientôt.* Je ne prends pas tous mes objets personnels, j'en laisse chez une copine. Je me convaincs que je pars pour le week-end dans ma famille et reviendrai, comme je suis rentrée de Londres, de Rome ou d'Amsterdam. On finit toujours par revenir.

Je remonte jusqu'à Maubert-Mutualité, je prends des photographies pour tout retenir : les gens, le bazar, les habitudes, les boulangeries. Je veux des clichés. J'ai hâte de rejoindre mes amis, ma famille. Je me sens seule, à présent, dans ces rues. Je ne suis pas bien. Trop d'émotions. Personne à qui les confier. La tristesse se fraie un chemin en moi comme l'eau entre les roches d'un ruisseau.

Je marche dans cette rue que j'ai arpentée en *rollers*, à pied, en autobus. Je veux emprisonner les images, de jour et de nuit, ne jamais m'en départir, ni des bruits ni des odeurs. Lorsque je serai dans la file d'attente, demain, à l'aéroport Charles-de-Gaulle, je ne pourrai plus déambuler dans le Quartier latin.

Je deviens Paris, ses quartiers bohèmes, artistiques et intellectuels. Je suis les cafés et les rues, les théâtres et les ponts. Je suis mai 68 et les manifestations étudiantes, la Sorbonne et ses bibliothèques. Quelques bouquins racontent encore les événements politiques qui ont donné à la France son visage et sa force. Sur une terrasse, un homme développe un cube de sucre, méthodiquement. Il le dépose sur sa petite cuillère et le fait couler tranquillement au fond de la tasse à espresso. Puis il brasse d'un geste délicat. Il pose la cuillère sur la table et dessine un trait avec une goutte de café. Il prend le papier de sucre et en fait une boulette, roule l'inscription *Lavazza* entre ses doigts tordus. Il la lance dans la rue, elle tombe à mes pieds. L'homme feint de ne pas me voir.

Je suis invisible de nouveau, moi, l'étrangère. J'ai rangé mes talons hauts et mes bas résille. Je porte d'amples pantalons cargos, tachés avec le cambouis d'un autobus, quelque part entre Londres et Pas-de-Calais. Je ne sais plus quel est mon déguisement, entre ces vêtements de voyage et mes tenues parisiennes. Je regarde mes pieds et contemple le cambouis. J'aime cette tache. Plus que toutes les photos que j'ai pu prendre. J'admire le cerne noirâtre, juste à côté d'une déchirure, au bas du pantalon. On aperçoit ma botte rouge sous le trou, mes Doc's écorchées, sans vernis. Je suis ce que je porte.

Les premiers jours de juin me donnent à voir l'été, après des mois de pluie et de grisaille. Finalement. Le souvenir des murs et des trottoirs commence à pâlir comme les

graffiti féministes de *Miss.Tic* sur les édifices des arrondissements, *Ce qui m'éloigne de moi me sépare des autres*. Cette femme prend plaisir à égayer les murs tristes de phrases-chocs. Moi, je nomme chaque monument, chaque rue, chaque chose, je répète des noms qui n'ont plus aucun exotisme, comme si cela pouvait retarder mon départ, rendre l'absence réelle.

Je n'ai pas envie de retourner sur la rive droite. Que de mauvais souvenirs! J'ai eu peur tant de fois, lorsqu'on me suivait, me harcelait. Dire que pendant mes deux premiers mois à Paris, je me suis cantonnée dans l'ombre de Karyn. Seule, je ne franchissais pas les limites de la place de la République. À peine quelques excursions autour... Jusqu'à ce que j'arrive devant Notre-Dame de Paris, un jour, avec l'impression de ne jamais avoir habité le onzième arrondissement. Ni d'avoir rencontré Karyn, Faysal et les autres.

Tout est différent à présent. Je n'ai plus peur, la nuit. Sur la rive gauche, je connais chaque impasse et chaque raccourci, de la place d'Italie jusqu'au pont Neuf. Je n'ai pas cherché à traverser la Seine sans raison, depuis que je me suis établie à Villejuif. Sauf pour aller au Louvre ou à la Samaritaine, mais de là j'apercevais la rive gauche.

*Quand on aime il faut partir*, écrivait Cendrars. Je souffre l'absence des miens comme je souffrirai la perte de mes amis, ici. On croit que le temps efface les blessures, mais il en fait d'autres, tout reste là, comme la tache d'huile sur mon pantalon. Puisqu'on ne peut oublier, il faut assumer, comprendre, aller de l'avant. Ou partir, lorsque c'est trop difficile. *Pars mais reviens*. J'ai dit à tout le monde que je ne m'éloignerais pas longtemps – je me crois. Mais au fond, ce n'est qu'une façon d'appriivoiser la douleur du départ. Et la peur. Celle de ne jamais revoir Paris. Je voudrais que tout se cristallise, aujourd'hui, les amitiés comme mes repères dans la ville. J'aimerais retrouver, au retour, les mêmes

publicités dans le métro, les mêmes revues dans les kiosques. Je voudrais pouvoir visiter mes amis, courir sur les boulevards.

En mon absence, la vie a continué au Québec, les gens discutent de chanteurs ou de comédiens que je ne connais pas, ils font allusion aux enjeux qui les interpellent. Alors que moi, je ne sais plus, je ne sais pas de quoi ils parlent. Ils ne connaissent pas ma réalité non plus. Je ne veux pas que Paris évolue sans moi, Paris ne peut vivre sans moi! Je suis Paris. Je suis. Ici.

Je marche dans la ville, me dirige vers la fontaine des Innocents. Je vais prendre un dernier café avec Vee. Je passe à côté des Thermes de Cluny et de la rue de Serpente, où se trouve l'agence de voyage pour laquelle je travaillais. Je ne tiens pas à croiser la patronne. Elle m'a fait une crise parce que je m'en allais! Elle avait besoin d'une accompagnatrice pour Amsterdam et tous ses candidats se sont lassés du traitement qui leur était réservé. Sans cette agence, je n'aurais pu voir autant de pays. Je les ai utilisés autant qu'ils m'ont exploitée. À chacun son compte.

Les imprévus, sur la route, m'ont appris à me tenir debout, m'ont rappelée que je dois me faire confiance. Il faut retenir l'essentiel de chaque ville où je suis passée. J'approche de la place Saint-Michel. Les amies que je me suis faites en voyage devraient arriver sous peu, avec Vee. Nous nous sommes donné rendez-vous. Je m'attarde dans les boutiques de souvenirs, où affluent une armée de touristes. Ils ont l'air grotesque avec leur sac à la taille et leurs lunettes fumées. Je n'ai rien d'eux. Moi, je suis maintenant parisienne. Avec ce petit quelque chose bien à moi.

Il se met à pleuvoir à torrents. On ne voit plus devant soi, la pluie recouvre même le murmure incessant de Paris. Les gens se réfugient dans les cafés. De l'autre côté de la rue, les bouquinistes s'affolent et cherchent à protéger les livres. J'attends. Puis j'aperçois Vee près de la fontaine des Innocents, dans un rayon de soleil.

Mes amies sortent un à un de leur abri. Nous nous rendons à un café, le temps que tout le monde nous rejoigne. On me glisse une enveloppe contenant des poèmes écrits sur des cartes postales. On y voit Paris, le mont Saint-Michel, la Seine, des bouquins. Les mots parlent de me retenir. Je glisse l'enveloppe dans mon sac. Je feins de n'être pas affectée par mon départ, je suis encore là, c'est juin à Paris et l'air est bon. Puis nous partons du côté du théâtre de La Huchette, qui affiche complet pour *La cantatrice chauve* de Ionesco. Nous devons nous reprendre une autre journée. Pour moi, ce sera une autre année...

Dans un restaurant près de la place Saint-Michel, nous buvons du vin, beaucoup de vin grec. Nous célébrons mon départ, mais aussi la force de mes amies, de tous les âges, de tous les milieux. Parfois, un serveur ramène un collègue et lui donne un coup de coude, me pointant. Ce n'est pas souvent qu'ils voient une femme supporter ainsi l'alcool. Ils rapportent même un pichet, gracieuseté de la maison. Je me fous de leur regard, je n'aurai plus à suivre toutes ces conventions. On rit un peu de nous voir boire, mais on ne nous harcèle pas. C'est déjà ça.

Il est tard et nous devons prendre un des derniers trains pour la banlieue : le RER A, à Châtelet-Les Halles. Je suis assise par terre, au cœur de la ville, étourdie par le vin. J'attends sur le quai. Parfois, je jette un coup d'œil rapide à Vee. Elle est debout et me sourit timidement. C'est la dernière fois que je rentre avec elle à Ormesson-sur-Marne. Elle me tend un cahier : des pages vierges, une reliure de cuir. *Écrire tous les jours pour ne pas*

*perdre l'habitude.* Pour raconter cette histoire, celle de Paris après le 11 septembre 2001, celle de mes bottes rouges à travers l'espace Schengen. Le train entre en gare. Nous n'arrivons pas à nous regarder. Nous restons là, l'une à côté de l'autre, dans le wagon qui nous éloigne de Châtelet, en silence. J'ouvre mon cahier et trace la première phrase, *Rester en mouvement.*

**S'ATTACHER ET S'ARRACHER :**  
*In Aliore Loco*

Dossier d'accompagnement

## S'ATTACHER ET S'ARRACHER

*In alio loco : le perdu définit l'ailleurs.*<sup>1</sup>  
PASCAL QUIGNARD

J'avais dix-huit ans la première fois qu'on m'a déracinée. Je dis « on », parce que je ne crois pas qu'on puisse, en toute conscience, s'infliger pareil malaise. Il faut imputer la faute à quelqu'un, à quelque chose, aux circonstances, au flot de la vie qui nous entraîne parfois comme un raz-de-marée. J'ai donc séjourné à Ottawa pour prendre des cours d'anglais pendant cinq semaines et demie où j'ai été dépaysée dans ma langue québécoise, avec ma conception de la vie et mes habitudes. Une première fois étrangère. J'appartenais à la minorité francophone de cette ville qu'on croit bilingue. L'adaptation. La liberté, aussi. Un premier goût de l'âge adulte, des infinies possibilités de rencontres et de sorties – le désir de me déstabiliser. Ce qui m'a fourni par la suite la matière première de l'écriture. Apprivoiser une voix qui parle en anglais dans ma tête. Des émotions nouvelles. Des rencontres bouleversantes qui méritent un récit à elles seules.

J'avais peine à définir les états d'âme que je ressentais lorsque mes parents m'ont rejointe en Ontario. Lorsqu'ils sont venus me chercher, j'ai voulu tout leur montrer, leur faire ressentir mon amour de la ville et de ses monuments. Déception – les lieux n'avaient plus la même valeur. Étonnement, j'étais déjà ailleurs. J'ai croisé quelques amis qui s'étaient attardés dans la capitale, mais plus rien n'était pareil. La troisième journée, une tristesse s'est emparée de moi, m'enlevant mon énergie, un coup de cafard dans les lieux désertés du quotidien. Les étudiants ne traînaient plus sur le campus de l'Université d'Ottawa. Ils étaient repartis en France, au Mexique ou dans une autre province canadienne. En une journée, les résidences universitaires étaient devenues silencieuses, n'avaient plus

---

<sup>1</sup>Pascal Quignard, *Dernier royaume I : Les ombres errantes*, Paris, Grasset, 2002, p. 172.

de vie. Cela créait en moi un vide que mes parents n'arrivaient pas à combler. Dans *Un automne à Paris*, Lise Gauvin définit cette impression du réel qui menace de se dérober à chaque instant : « une angoisse sourde, indéfinissable, m'habite, dont j'ai du mal à identifier la cause<sup>2</sup> ». Cette chose me suivait de *Sparks Street* au *ByWard Market*, cette chose remuait et me faisait mal. Ce n'étaient pas mes parents, ni la ville, ni un amour impossible. Cette émotion à travers la gorge qui ne passait pas, qui descendait jusqu'au fond de mes entrailles, elle m'appartenait. Elle était en moi comme un avant-goût des grands voyages. Pour y rester.

Nous sommes partis d'Ottawa. Nous avons traversé Montréal avec ses gratte-ciel. Voyant la ville s'éloigner, on arrachait de longues racines qui me retenaient. Je me sentais fragile, dotée d'une grande porosité envers mon environnement immédiat. Deuxième déracinement. Mes yeux s'accrochaient à la ville et je voulais rebrousser chemin à chaque sortie de l'autoroute 10, qui menait jusque « chez moi ». Je me suis dit que ce devait être l'absence de ma colocataire chinoise ou la perte de mon amie d'Alma. Peut-être aussi cet historien aux yeux verts que je ne reverrais plus jamais. Mes parents attribuaient mon état d'âme à la fatigue. Il est toujours rassurant de blâmer la fatigue pour tout événement de la vie : cela évite de s'avouer la vérité. Ce silence pesant, ce regard perdu, ces mains qui se refermaient l'une sur l'autre, alors oui, c'était la fatigue.

À dix-huit ans, on ne comprend pas qu'il s'agit d'une dialectique à la base même de l'état nomade. À cet âge de paradoxes et de découvertes, on n'a pas lu les récits de voyage du Suisse Nicolas Bouvier (1929-1998), on ignore *L'usage du monde*. À cet âge, en fait, on accuse ses parents de sa tristesse, avant de comprendre que « si on ne laisse pas au voyage

---

<sup>2</sup> Lise Gauvin, *Un automne à Paris*, coll. « Ici l'ailleurs », Montréal, Leméac, 2005, p. 104.

le droit de nous détruire un peu, autant rester chez soi<sup>3</sup> ». Impossible de trouver les mots justes pour la nommer, cette chose arrachée qui vous saigne et vous fait pleurer. Alors on écrit de mauvaises nouvelles sur des amours qui n'ont pas eu lieu, racontant que *tous les chemins se perdent quelque part*<sup>4</sup>.

Bouvier racontait aussi que « s'attacher et s'arracher sont les deux pôles de l'état nomade qui lui donnent son amertume, son parfum d'absinthe<sup>5</sup> ». La pulsion du voyage est donc constituée de ces deux mouvements : à la fois planter son esprit quelque part, pour ensuite le déraciner. Alors que le premier mouvement s'effectue souvent dans l'enthousiasme et l'euphorie de la découverte, le second est douloureux, marquant. On ne peut en ressortir indemne. En même temps, il faut laisser au voyage l'occasion de bouleverser nos valeurs et de remettre en question les bases de notre identité. C'est parce qu'il y a quelque chose de brisé en soi que l'ailleurs nous appelle, comme si le fait de traverser les frontières allait combler le vide de notre existence ou nous aider à trouver des réponses au bout de la route.

Quand on reprend la route, on se fait de nouveaux amis, on s'abandonne, cherchant à retenir l'insaisissable. Visiblement, l'essentiel échappe, et cette tentative de le cerner motive le voyage en lui-même. André Carpentier ajoute, en ce qui concerne l'état nomade, qu'« on ne cesse pas de surgir et de s'éclipser, dans une alternance névrotique<sup>6</sup> ». On identifie sa tristesse. Lui donne un nom. Celui des gens qu'on aime. On parle de nostalgie

---

<sup>3</sup> Nicolas Bouvier, « Les chemins du Halla-San » dans *Le Vide et le Plein*, Hoëbeke, 2004; cité par Frédéric Mairy, [En ligne] sur *Bio Bouvier*: <<http://nicolasbouvier.avoir-alire.com/bio.html>>

<sup>4</sup> Ébauche d'un recueil de nouvelles écrit à 18 ans.

<sup>5</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, *Unsterbliches Blau : Reisen nach Afghanistan / Bleu Immortel : Voyages en Afghanistan*, Genève, Zoé, 2003, p. 214.

<sup>6</sup> André Carpentier, *Mendiant de l'infini*, Montréal, Boréal, 2002, p. 187.

et de lieux. On s'est attaché aux gens de la route, parce qu'ils représentent notre communauté, ailleurs, qu'ils donnent un sens au voyage, à la vie.

On ne sait faire autrement qu'aimer ces hommes et ces femmes, ces paysages à couper le souffle. Une trop grande sensibilité nous marque. On revient chez soi, à soi, déchirée jusqu'au prochain départ, pour trouver ses propres limites à travers des mesures géographiques. Parce qu'on est différente, ailleurs, et que cet ailleurs nous recompose, après les grandes déchirures. Au lieu de voyager pour rassembler les morceaux de soi, on les multiplie.

*A priori*, la nostalgie est un sentiment vécu lorsqu'on se détache de l'Ici, chez soi, pour aller vers l'Ailleurs, la destination du voyage. *Nostalgie* est composé du grec *nostos*, « retour » (dérivé de *nestoi*, « retourner chez soi<sup>7</sup>») et d'*algos*, « souffrance<sup>8</sup>». En effet, les lieux et les gens qui nous sont familiers viennent à nous manquer, lors de séjours prolongés, et le désir de rentrer se fait pressant, nécessaire. Le problème, avec le voyage et les séjours, c'est que les concepts d'Ici et d'Ailleurs deviennent interchangeable. Partant de Montréal vers Paris, Montréal constitue l'Ici dont on se déracine, et Paris, l'Ailleurs, la communauté d'accueil. Toutefois, après plusieurs mois dans la capitale française, pour moi l'Ici est devenu Paris en m'investissant dans le quotidien et Montréal a constitué l'Ailleurs, à la suite de l'éloignement. Lorsque Quignard écrit que « *in alio loco* : le perdu définit l'ailleurs<sup>9</sup> », je l'interprète comme l'ici dont on se déracine et qui finit par devenir cet ailleurs ou « *alio* », en d'autres lieux, puisque nous avons perdu les repères qui nous étaient familiers. Ce qui reste de nous établit une nouvelle base pour l'Ici.

---

<sup>7</sup> Martine Schreiber-Bleurvacq, « L'irréversibilité du temps et la nostalgie » [En ligne]. *Cours magistral de Philosophie Générale : Le temps*, Bordeaux : Université Michel de Montaigne, mis en ligne en 2004.

URL : <<http://www.hausarbeiten.de/faecher/vorschau/54197.html>>

<sup>8</sup> D'après Pascal Quignard, *Dernier royaume III : Abîmes*, Paris, Grasset, 2002, p. 41 et 46.

<sup>9</sup> *Ibid.*

Le problème souvent rencontré, au retour des grands voyages, c'est la perte d'intensité, celle qui a été trouvée à travers les rencontres, les villes, les événements. Lorsque notre esprit s'ouvre grand sur le monde, les gens nous apprennent davantage, les monuments nous touchent plus facilement. Le voyageur arrive à saisir l'instant présent, ne refuse pas ce qui est placé sur sa route. Tout l'intéresse, parce que tout est circonscrit par le temps. Il vit chaque journée comme si c'était la dernière, comme s'il était en sursis. Le retour est souvent difficile.

Certes, la nostalgie témoigne du désir de rentrer chez soi quand on a quitté les lieux où on vivait. Cependant, l'adaptation au lieu d'accueil et l'investissement dans une nouvelle culture peuvent engendrer un deuxième déracinement, lorsque le voyageur quitte le lieu d'accueil pour le lieu d'origine. L'individu éprouve un sentiment de nostalgie, une sorte de lassitude qui se rapproche du sentiment de mélancolie, cette forme de « mise à distance de la conscience face au "désenchantement du monde" <sup>10</sup>», a écrit Jean Starobinski. Il y a toujours un lieu ou des gens qui manquent au voyageur, d'où le vague à l'âme perpétuel ou *spleen*. Ce que les Portugais appellent plus justement *a saudade*. Ce sentiment centralise nos émotions sur un manque, une absence, mais de façon plus profonde et plus tenace que la nostalgie :

Il exprime le regret de l'absence, le chagrin des séparations, toute la gamme de la privation des êtres et des objets aimés. (...) L'exilé a *saudade* de la patrie, le marin de la famille, les amoureux l'un de l'autre dès qu'ils se quittent; on a *saudade* de sa maison, de ses livres, de ses amis, de son enfance, des jours vécus.<sup>11</sup>

<sup>10</sup> Jean Clair (sous la dir. de), *Mélancolie, génie et folie en Occident*, Paris, Gallimard; Paris, Réunion des musées nationaux, 2005, cité sur « Mélancolie Génie et folie en Occident » [En ligne]. Gallimard, article mis à jour en 2005. URL : <[http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index\\_melancolie.html](http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index_melancolie.html)>

<sup>11</sup> Joaquim Nabucco, *Pensées détachées et souvenirs* (trad. de Carolina Nabucco), Paris, Hachette, 1906, 300 pages; cité sur « Saudade » [En ligne], « Saudade », *Dictionnaire International des Termes Littéraires (DITL)* article mis à jour en 2006. URL : <<http://www.ditl.info/arttest/art3981.php>>

La *saudade* qu'on éprouve en voyage correspond selon moi comporte un double mouvement. D'abord s'attacher, parce qu'il faut aimer des gens pour aimer un pays. Y vivre des émotions qui nous font sourire, d'autres qui nous font monter les larmes. S'attacher aux gens, s'amarrer à la culture d'un peuple, à sa façon d'être, jusqu'à en perdre ses propres habitudes. Planter ses racines dans une nouvelle terre, dans le cœur des autres, parfois dans leur corps. Un jour, il faut s'arracher, se déraciner, oublier ses nouvelles habitudes comme le geste lent et précis de développer un cube de sucre en buvant un café à Paris. C'est un apprentissage que de parvenir à quitter sans trop de heurts tous ces gens qu'on a appris à aimer au fil des jours, le long de la Seine, de la Marne et du Couesnon. À cause du vertige de l'absence, notre esprit s'évade. Les événements du passé acquièrent de l'importance : les gens qu'on voudrait retrouver, les lieux habités, les habitudes rassurantes, les projets, autant de prétextes qui mettent un frein à l'intégration, retardant le moment où on s'investit et livre de soi aux autres, où on se dévoile.

C'est souvent la vulnérabilité, la fragilité provoquée par *a saudade* qui rend aussi poreux à l'environnement, plus près de soi-même, plus accessible. D'où le besoin de témoigner de sa réalité, d'écrire, de se mettre en scène. C'est la sensibilité à l'environnement, la porosité à l'autre et la conscience des choses qui permettent la venue de l'écriture. Cette sensibilité finit par affecter profondément celui qui écrit, comme un agent blanchissant corrosif qui élimine ce qui sonne faux, enraie la pudeur et, si l'auteur y parvient, donne une authenticité au récit.

À mon tour, j'essaie de me recomposer par l'écriture. À chaque fois que j'écris sur le voyage, je repense à Ottawa, à ce premier arrachement qui a tracé la voie aux autres, aux sentiments que je cherche à cerner dans les récits. Ce premier vertige de l'absence, le deuil

qu'il faut faire à chaque voyage inspirent et font partie des exigences de l'écriture elle-même.

### DÉTACHER LES MOTS DE SOI

Je prends les mots, je les regarde et les retourne, puis je les pose sur la page. Je regarde les lettres s'aligner, puis les phrases, parfois des notes dans les marges de la feuille. Il m'arrive d'observer ces gestes comme s'ils étaient étrangers, hors de moi et du temps. Parfois, je jette les feuillets que j'ai imprimés, j'arrache des pages de mes carnets d'écriture. Ou je range les brouillons au fond d'un tiroir. Jusqu'à retomber sur une feuille jaunie et froissée. Jusqu'à ne plus reconnaître, parfois, les traces que ma main y a laissées.

À partir de là s'est dessinée l'architecture d'un récit. Je ne savais pas quel nom donner à mes feuillets, puisqu'ils avaient nettement trois zones de convergences. Peut-être celui d'*autobiogéographie*, selon le terme de Jean-Luc Coatalem. Ce type de récit peut être défini comme un croisement entre l'autofiction, le récit de voyage et le fragment littéraire. En quelque sorte, c'est une forme de récit où l'auteur(e) se raconte au « je », élaborant une histoire à partir de sa propre réalité vécue. Le récit est celui d'une subjectivité qui se raconte d'un pays à l'autre, mettant en relation les endroits visités et les sentiments éprouvés.

Jean-Luc Coatalem raconte que, « sous les tampons douaniers de [son] passeport, s'esquissait une autobiogéographie aussi réelle que rêvée... Éclats du monde, rencontres et coïncidences, lignes de fuite et d'écriture, [il] y trouvait et trouve encore, mélangeant les chemins de l'imaginaire et le pointillé des frontières, un second souffle et cette matière première pour [ses] livres<sup>12</sup> ». J'aime l'idée de « lignes de fuite et d'écriture », puisque c'est de cela même qu'il s'agit : avancer sur la route entre les villes, traverser des frontières (et

---

<sup>12</sup> Jean-Luc Coatalem, « Autobiogéographie », *Magazine littéraire : Les écrivains voyageurs : De l'aventure à la quête de soi*, no 432 (juin 2004), p. 43.

repousser les siennes), aligner des mots, suivre des traces. Et longer la route. Qui ramène à soi.

Un mémoire prend tellement de temps et d'énergie qu'il finit par devenir une légende urbaine. Les gens qui nous entourent en entendent parler pendant deux, voire trois ans ou plus. On finit par croire que ces bribes de récits racontés resteront fragmentaires, que la quête d'unité se soldera par un échec, que ces fragments n'arriveront pas à être mis en lien de façon intelligible, puisqu'il doit exister malgré tout une cohésion au sein de ces pages. Le doute est persistant, constant, quotidien. On avance à pas lents, feutrés. Après tous ces mois, ces piles de documents, vient le désir de faire un autodafé, de brûler sa bibliothèque entière.

Les livres que je n'ai pas lus s'entassent et me hantent. Les cahiers et les brouillons s'empilent, souvent irrécupérables. Des centaines de pages sont regroupées dans des cartables portant la mention des saisons et des années – toute ma vie a été centrée autour de ce récit et de cet essai depuis septembre 2003. C'est comme si « la vraie vie était absente<sup>13</sup> », pour reprendre les mots usés de Rimbaud, comme si j'étais hors de moi, que tout ce qui se produisait n'avait d'impact qu'à l'écrit. D'où le besoin quotidien de prendre la plume, pour matérialiser la réalité, pour être consciente du monde et lucide de tous les sentiments qui passent en moi et autour de moi.

---

<sup>13</sup> D'après Arthur Rimbaud, « Vierge folle », *Une saison en enfer*, coll. « Poésie », Paris, Gallimard, 1984, p. 135.

L'écriture ramène l'état d'apesanteur inhérent aux déplacements, ce que relate l'écrivain Louis Gauthier dans *Voyage en Inde avec un grand détour* :

L'univers est en dedans de moi et c'est là que je n'arrive pas. L'univers est en dehors de moi aussi et je ne suis ni en dehors ni en dedans mais ailleurs, dans la zone indéterminée et commune de la fiction humaine.<sup>14</sup>

Ce qui devient le plus difficile, c'est de n'être ni à l'intérieur de soi ni en dehors, dans un état de grande porosité face à l'environnement. On se trouve dans un *no man's land* de l'existence, dans un lieu où on a repoussé les frontières de son identité. Alors, à travers soi, à travers tous ces mots jetés sur des pages et des pages, on cherche à retenir l'essence de la vie et de ce qu'on est. Mettre en mots son expérience pour l'identifier, pour la reconnaître. On devient un filtre par rapport à cette existence, un filtre dont la fonction est de retenir l'essentiel, de le matérialiser par l'usage du mot et, pour paraphraser Bouvier, par *l'usage du monde*<sup>15</sup>. Après le voyage, on essaie de se rassembler, de se retrouver. L'écriture devient l'élément de cohésion entre l'identité, la route et le monde.

Durant la première année, après avoir rédigé toutes sortes de textes qui oscillaient entre le fragment et l'autobiographie, j'ai convenu d'écrire à propos d'un voyage que j'ai fait pendant l'année 2001-2002. Il s'agissait d'un séjour plus que d'un voyage, puisque j'avais habité pendant neuf mois à Paris. Une sorte de gestation où je suis devenue « étrangère à moi-même<sup>16</sup> », pour emprunter l'expression de Julia Kristeva. Je trouvais que ce séjour méritait d'être approfondi. D'abord, pour l'intérêt de raconter ce que j'avais vu et vécu. J'avais été confrontée à d'autres cultures, d'autres langues, d'autres religions, d'autres habitudes. Ensuite, parce que ce séjour avait déclenché une quête de subjectivité.

<sup>14</sup> Louis Gauthier, *Voyage en Inde avec un grand détour*, Montréal, Fides, 2005, p. 69-70.

<sup>15</sup> D'après Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, coll. « PBP Voyageurs », no 100, Paris, Payot, 2001, 419 p.

<sup>16</sup> Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 1988, 293 p.

En effet, j'ai éprouvé un sentiment de dichotomie au retour. J'avais l'impression d'être partagée entre deux peuples, montrant les facettes de mes deux cultures. Je n'étais plus uniquement québécoise, malgré mes racines : j'étais devenue française. À l'intérieur de moi, par ma façon de réfléchir et d'argumenter, mais aussi par mon apparence, par mon accent et mes vêtements. Il m'a été plus difficile de me réadapter au Québec qu'il ne l'avait été pour m'adapter à la France. Par chance, j'avais consigné d'une journée à l'autre les impressions de mon séjour. J'avais même rédigé un rapport de stage colossal pour l'Office franco-québécois pour la jeunesse, qui m'avait donné une bourse.

Quand on décide de faire un récit de voyage dans le cadre d'une maîtrise, on finit par se prendre au sérieux. On visualise la centaine de pages à la reliure noire qui iront rejoindre tous ces mémoires déposés dans la bibliothèque de l'université, prêts à être consultés, et qui attendent que notre voix se joigne à la leur dans la poussière des tablettes. On y croit. À travers les crises d'angoisse et de larmes, à travers les épreuves, les contingences de la vie d'étudiant – la recherche d'emploi, les déménagements, les rencontres et les nouveaux voyages –, on y croit. Cette centaine de pages en vient à nous définir, comme si nous n'avions jamais eu d'autres lectures intéressantes, d'autres projets aussi valorisants, aussi exigeants. Jusqu'à répéter *ad nauseam* ce qu'on fait, à s'en lasser par moments, alors qu'on désire traiter d'autres sujets, lire d'autres livres. On ne trouve plus d'écho chez l'interlocuteur. On nous répond, *Comme c'est intéressant*, on nous pose des questions, souvent les mêmes. *Où tu en es rendue?* Mais la réponse est rarement écoutée. Qui peut comprendre, sinon quelqu'un qui est passé par le même cheminement? Trois ans à y penser en se levant le matin, en marchant dans la rue, en se culpabilisant dès qu'on fait autre chose – même si cet *autre chose* est de travailler pour payer les livres qui viendront enrichir lesdites pages! Continuer, dans cette perspective, relève d'un compromis entre la désillusion et l'enchantement.

Depuis septembre 2003, je m'acharne à mettre des mots sur les événements, j'aligne les mots sur une page pour cerner ce que j'ai pu vivre et éprouver pendant mon séjour en France. C'est bien de cela qu'il s'agit : une épreuve. Est-ce que l'écriture exige de nous que nous devenions des demi-dieux? Est-ce une tâche titanesque que d'aller au bout de soi? Une autre écrivaine voyageuse suisse, Annemarie Schwarzenbach (1908-1942), déplore cette incapacité à se dire :

Ah! Si seulement je pouvais trouver les mots justes! (...) Je pense que le langage est bien pauvre. Chacun parle, parle, s'adresse à son prochain, au premier venu, et se retrouve ensuite plus démuné, seul comme un chien, car sa véritable détresse, on la passe sous silence.<sup>17</sup>

Chaque phrase est une lutte acharnée contre le silence. Pendant des journées entières, je n'arrivais pas à compléter le premier jet du récit. J'allais dans des sentiers que je ne voulais pas explorer. Parce qu'ils étaient jonchés d'épines. Ces chemins me blessaient. Mais je continuais à les explorer, remuant chaque buisson, essayant d'atteindre le soleil à travers la forêt dense. Je n'ai pas voulu fuir ces instants tristes ou ravageurs, ces moments où, comme l'exprime le poète Rilke, j'ai « laissé l'avenir entrer en moi<sup>18</sup> ». J'ai continué à marcher dans ces pages jusqu'à une clairière. Jusqu'à reprendre la route et cette réécriture.

Je me suis rendu compte rapidement que les exigences d'un récit de voyage sont très loin de celles d'un rapport de stage, photos à l'appui, où on n'a d'autre contrainte que celle de raconter où nous étions et ce que nous faisons. Lorsque j'ai commencé à rédiger le récit, je ne l'ai pas fait de la même façon que le premier compte-rendu du séjour. On cherche à parler de soi, de ces gens qui marquent la route et partagent les impondérables. On se met à focaliser sur les émotions en retravaillant la première écriture, celle du moment

---

<sup>17</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 94.

<sup>18</sup> D'après Rainer Maria Rilke, p. 68.

figé dans ces carnets, ces agendas, ces cartes – ce qui n’a pas été perdu au fil des départs. Comme le dit Nicolas Bouvier, « on convoque sa mémoire et ses ombres et on se met à l’établi<sup>19</sup> ». On rédige la charpente, opte pour des chapitres aux titres de ville.

Certains fragments se sont imposés d’eux-mêmes. Il me fallait parler d’Oberkampf, des premiers pas en sol parisien, des premiers voyages à Amsterdam et à Londres. Après la première rédaction du récit, j’ai dû effectuer des recherches sur les destinations dont je parlais, puisque les musées, les rues et les événements se confondaient dans mes souvenirs. J’avais besoin de détails que ma mémoire avait occultés. Aussi, il me fallait absolument lire ce que les écrivains voyageurs avaient déjà publié. Nicolas Bouvier, Ella Maillart, Louis Gauthier et d’autres m’ont permis de comprendre que l’essentiel du récit de voyage tient dans l’interaction entre l’environnement extérieur et ce qui résonne à l’intérieur de soi. Ce qui importait, ce n’était pas que j’aie vu Londres trois fois, mais comment je m’y étais sentie. Comment mon vécu teintait ma vision de la ville, influençait ma perception d’un monument, d’une rue. Quant à Amsterdam, elle avait changé entre mes deux visites, bien qu’aucun édifice n’ait été déplacé, pas plus qu’il n’y avait eu de nouvelles lois modifiant les habitudes des touristes. Il fallait que l’écriture témoigne de ça, de mon regard changeant au fil des mois. Il ne s’agissait plus de reproduire fidèlement les dates et les endroits visités, non plus de reprendre des fragments de mes journaux, mais bien de traduire mon évolution à travers ces voyages.

Ainsi, le deuxième jet est celui où on veut lier les pages de façon chronologique et géographique, mais aussi thématique, passer à un texte littéraire. J’ai choisi des événements, j’ai voulu leur accorder davantage d’importance que dans la réalité, voir ce qui pouvait se trouver derrière les mots mêmes. Je ne devais pas simplement « m’écrire », il

---

<sup>19</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 211.

fallait qu'on me lise et m'entende. J'ai repris mes albums de photographies. Mes guides de voyages. Pour me souvenir et m'inspirer, mais aussi pour fantasmer sur la réalité que j'aurais pu vivre. Je devais me mettre à distance, cette femme n'était plus tout à fait moi, elle avait besoin de se lancer dans l'écriture comme on lance une bouteille à la mer. J'ai toujours écrit pour mes tiroirs, mais l'importance d'être lue par les autres a engendré les premières censures... venant de moi, évidemment.

L'autocensure apparaît nécessairement lorsque l'écriture laisse transparaître l'autobiographique. Il y a une crainte viscérale, une pudeur soudaine à se laisser aller, à laisser courir les mots sur les pages. Jusqu'à ce que cette crainte s'endorme un peu et retourne au fond de soi, que l'esprit se libère de ses contraintes. Le fait de s'abandonner, à force de travailler sur l'écriture, génère des périodes de remise en question, où l'amertume des événements vécus prend le dessus. La levée des inhibitions rend les blessures plus vives. J'ai parlé plus tôt du fait que le voyage n'arrive pas à rassembler les morceaux de notre identité : il les multiplie et nous brise. En revanche, l'écriture devient ce lieu où on cherche à trouver l'apaisement, ce qu'exprime Paul Auster de cette façon :

Ceux qui pratiquent un art le font parce que la vie n'est pas assez pour eux. C'est parce que vous êtes un peu blessé, brisé que vous faites cela. Écrire n'est pas une activité saine. C'est une maladie, et elle est incurable. Vous devez donc continuer.<sup>20</sup>

Oui, continuer. Parce qu'on est gravement atteint, et qu'il est difficile de se raconter à Paris si on est à Chambly, à Montréal ou à Coleraine. L'écriture est véritablement un travail, qui nécessite qu'on s'applique devant un ordinateur sans attendre l'inspiration: « Écrire semble fixer hors de soi ce qu'on note. On a l'impression alors de se séparer activement de ce qui

---

<sup>20</sup> Sonia Sarfati, « Rencontre avec Paul Auster : Écrire m'aide à vivre ». *La Presse*, 16 octobre 2005, cahier « Lectures », p. 13.

inquiète<sup>21</sup> ». Le fait d'écrire permet de trier les morceaux brisés qui nous composent, d'en placer quelques-uns pour éloigner de soi les blessures.

Peut-être est-ce pour cette raison qu'il est si angoissant de se retrouver devant un écran d'ordinateur ou un journal intime, certains jours : on a le sentiment que la bête est là, au fond de nous, que d'en parler invite à la reconnaître. Oui, mettre ce monstre hors de soi, le dévisager pour de bon. Confrontation douloureuse, puisque la part d'étrangeté comme la part d'inquiétude demeure, les mots rendent davantage étranger et soulèvent encore plus d'angoisses. Blanchot écrit qu'on doit apprendre « à penser avec douleur<sup>22</sup> ». À penser, oui, mais à écrire aussi avec cette douleur apprivoisée.

Je fais souvent le même rêve. J'habite une maison. Peut-être n'y suis-je que de passage? Cette maison a une multitude de portes qui s'ouvrent et se ferment sur chaque pièce, donnant sur d'innombrables escaliers. Elle a aussi plusieurs fenêtres. Je ne les vois qu'en vision périphérique, puisqu'elles se désintègrent sous mon regard. Invariablement, on me poursuit, je cours, j'ouvre et ferme les portes, je prends les escaliers, mais ne me cache pas. Je ne vois pas le visage de la personne qui me poursuit. Elle a quelquefois des traits flous et fantomatiques, mais je sens une présence, une forme, une chaleur qui me rattrape, une angoisse qui sourd au détour d'un couloir.

Je pense que c'est la bête en soi, celle qu'il nous faut affronter, fixer hors de soi, de sa maison. Mais le défi principal que pose l'écriture, c'est d'arriver à trouver les mots pour raconter cette bête, insister sur nos sentiments et tenter de cerner les liens entre l'environnement et nos états d'âme. Ce que Nicolas Bouvier appelle le travail de

---

<sup>21</sup> Pascal Quignard, *Dernier royaume V – Sordissimes*, Paris, Grasset, 2005, p. 68.

<sup>22</sup> Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 219.

« démiurge<sup>23</sup> » : l'auteur travaille à faire émerger un univers (parfois fictif), comme un architecte du monde. Bouvier cerne bien l'un des problèmes de l'acte créateur :

Nous ne créons ni les mots ni les choses, mais il se trouve que chaque mot a une chose et que chaque chose a son mot. Le problème c'est que très souvent, ils – ou elles – ne se connaissent pas. C'est là qu'intervient l'écrivain, c'est le cœur même de son ouvrage.<sup>24</sup>

La recherche des mots justes est difficile, parce qu'on a l'impression qu'aucune expression n'arrive à exposer fidèlement ce qui est ressenti. Parfois, les mots d'autres langues sont nécessaires pour donner davantage de justesse au récit, à l'état d'esprit de la narratrice. Des termes dont le référent est moins précis en français qu'en portugais ou en italien, par exemple. Il s'agit de donner une authenticité aux mots du voyage, issus parfois de déambulations, parfois de lectures. Pour ce qui est de Rome, par exemple, j'ai préféré garder l'appellation *via Cavour* au lieu de rue Cavour. D'abord parce que *via* a marqué mon imaginaire, ensuite parce que l'allitération de la langue donne une connotation poétique au lieu. Parfois les mots se reconnaissent et demandent qu'on les joigne...

Lors de l'écriture, j'avais en moi l'image persistante de la route; mais on ne fait pas un récit seulement avec les paysages qui reflètent les souvenirs. D'ailleurs, « les *road novels* – les romans routes – sont des récits où le cours des événements se confond au tracé d'une route, dont le propos est le fait même d'être en route vers un quelque part qui importe en fin de compte assez peu<sup>25</sup> », peut-on lire dans un article sur la littérature de voyage. Du voyage en lui-même, on n'a qu'une vague idée avant le départ. On raconte souvent que

---

<sup>23</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 211.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Pierre Monette, « Road novels : le roman-route », dans *Entre les lignes*, vol. 2, no 4 (été 2006), p. 30.

« *journey matters, not the destination*<sup>26</sup> ». Et c'est d'autant plus vrai lorsqu'on étudie les phases par lesquelles passe le voyageur. S'il existe théoriquement deux pôles à l'état nomade, il n'en reste pas moins toute une gamme d'émotions à traverser. La seule certitude que nous ayons en prenant la route, c'est que les aventures nous confrontent à l'essentiel. Que ce soit sur un chemin vers le Kailash, sur une *Interstate Highway* des États-Unis ou sur les *Bundesautobahnen* d'Allemagne, l'expérience nous rappelle que l'essentiel n'est pas d'arriver quelque part, mais de cheminer. Il en est de même pour la réflexion que provoque la route.

Passé un stade, je me suis crue bloquée dans mon écriture, comme s'il était nécessaire que je reparte en voyage pour être « disposée » à écrire. J'ai cru ne plus savoir comment récupérer les anecdotes autobiographiques ni comment donner une portée universelle au récit pour le rendre littéraire. C'est là que la lecture d'autres récits et d'autres romans m'a permis de préciser certaines émotions, a créé un pont entre les mots et les choses. Là où l'inspiration défailait, les mots d'autres auteurs reprenaient avec justesse les étapes du voyage ou de la découverte de soi. J'ai pu continuer certains textes après avoir lu Kerouac, Cendrars, Stein ou Hemingway. Il existe autant de façons d'entrevoir le voyage qu'il y a de routards. Il faut laisser les livres nous inspirer pour éviter de suivre toujours les mêmes chemins, de garder le même ton. L'essentiel réside dans le fait de cerner sa propre vision, de découvrir ce qu'elle a d'unique, de particulier, en étant capable de toucher les lecteurs.

J'ai peine à relire mon texte. Je le sais par cœur. J'en connais même les mouvements du bout des doigts, comme une pièce de piano bien apprise, mais où je bute invariablement sur quelques notes. Je mets un bémol sur tout ce que j'ai vécu et qui a retardé la fin de

---

<sup>26</sup> « C'est le voyage qui importe, pas la destination. » C'est moi qui traduis.

l'écriture. En fait, je n'ai pas cessé d'écrire. Mais j'ai composé d'autres textes qui me distraient de mon projet initial : des lettres, des fragments qui portaient une autre voix, une douleur et une difficulté à m'incarner. J'ai cru toutes ces phrases non pertinentes et irrécupérables, mais c'est ainsi que sont venus les « *No Woman's Land* ». En fait, il me semblait que certaines impressions pouvaient être rendues comme si je n'étais citoyenne d'aucun pays. D'ailleurs, « l'étendue doit être en nous, ne peut être qu'en nous, car autrement il s'agit d'une mensuration (sic) géographique<sup>27</sup> », écrit Ella Maillart, autre voyageuse du siècle dernier. Les émotions ne sont pas liées à une ville ou un monument. Ni les événements à un pays ni les rencontres. Les repères sont désormais en moi.

En juin 2005, j'écrivais ces mots :

La nuit dernière, j'ai marché, j'ai bu, marché encore. Je déambulais à travers les ruelles de la Petite Patrie, examinant les arrières-cours. Voyeuse, j'observais la vie des gens, leur jardin, leurs déchets, les portes closes. J'avais une histoire derrière chaque fenêtre. Ce chat avec qui j'ai conversé pendant vingt minutes reste le témoin silencieux de cette scène digne de théâtre. Comme un des chats de Rome, croisé en cherchant la *via Cavour*.

Il était alors clair pour moi que les époques se superposaient, que mon périple en terre européenne se joignait à mon quotidien montréalais, provoquant de vives réflexions à des moments incongrus, à partir de détails que récupérait la mémoire. Dans la vie comme dans la période de rédaction, les notions de temps et d'espace en viennent parfois à se confondre, à s'amalgamer, à se relativiser. Par un lent processus, les données se déroulent en filigrane jusqu'à construire une nouvelle histoire, la première jetant les bases de la seconde.

---

<sup>27</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 184.

En relativisant mon texte, j'éprouve un sentiment de distance face à la réalité, ou plutôt face aux réalités, en regard de ce qui se « travestit dans le souvenir<sup>28</sup> », de ce qui cherche à se condenser. Le souvenir est « le symptôme de notre mémoire, notre petite construction fictive qui nous est infiniment précieuse<sup>29</sup> ». Ce décalage est inévitable à cause de la multiplicité des réflexions, des lieux, des personnages et de leur singulière incursion dans « l'instant présent ».

---

<sup>28</sup> Jean-Baptiste Pontalis, *Fenêtres*, coll. « folio », no 3642, Paris, Gallimard, 2000, p. 109.

<sup>29</sup> *Ibid.*

***FACTION : À LA FRONTIÈRE DE SA RÉALITÉ***

À quinze ans, j'ai fait un rêve. Je regardais ma chambre d'enfant. Il y avait des cercueils ensevelis sous le plancher. L'un de ceux-là n'était pas fermé, mais entrouvert. J'ai fait basculer le panneau. À chaque fois que je relevais le couvercle, une fille, qui avait dû être moi, soulevait ses paupières pour m'observer. Chacune des épitaphes portait une inscription particulière. *Annie 13 ans. Annie 14 ans.* La tombe de mes quinze ans n'avait pas encore sa pierre de granit. C'est d'ailleurs à cet âge-là que j'ai pris conscience pour la première fois de mon identité plurielle, de toutes ces filles qui me composent et restent quelque part en moi, sans remonter à la surface. Je m'enterre chaque année. Je deviens une autre. Je renais, me recompose.

J'ai repensé longtemps à ce rêve, parce qu'il avait quelque chose d'inquiétant que je n'arrivais pas à cerner. Cette étrangeté allait au-delà du fait que j'avais perçu ma propre mort. Avec le temps, j'en suis arrivée à une construction symbolique de ce rêve au lieu de le prendre au premier degré. J'ai compris ce vers de Desnos : « Le désert qui s'étendait autour de moi était peuplé d'échos qui me mirent cruellement en présence de ma propre image reflétée dans le miroir des mirages.<sup>30</sup> » Ce poème témoigne des multiples visages de l'identité.

Dans le vers de Desnos comme dans mon cauchemar, je retenais ma propre image, déformée : l'illusion de ce que je voyais, la perception de *qui* j'étais. Surtout, il y avait le jeu (le je?) du regard entre moi et moi, entre les parties de ma personnalité qui se répondaient. Il en est ainsi lorsqu'on écrit. On écrit pour soi, pour retrouver les traces de son identité. Car si j'écris avec une idée de moi, un personnage ou une narratrice qui me

---

<sup>30</sup> Robert Desnos, *Corps et biens*, coll. « Poésie », Paris, Gallimard, 1930, p. 51.

ressemble, ce n'est plus moi, mais une version de moi objectivée – tout comme ces cadavres de mon rêve, que je contemplais avec une certaine distanciation. La narratrice de mon récit possède certaines de mes faiblesses, un peu de mes qualités : il a fallu inventer pour la rendre intéressante. Il m'a fallu l'éloigner de moi.

J'ai fait le deuil de moi. De la même façon, en effectuant un tri dans les événements du récit pour ne conserver que l'essentiel, j'ai dû faire des choix déchirants révélant une partie sombre de la personnalité de la narratrice, comme s'il s'agissait pour elle, à chaque fois que survenait une difficulté, de la fin du monde, ou plutôt de la fin d'un monde, de sa conception de ce monde-là.

La « sagesse » acquise m'a permis de construire un récit où l'identité évolue avec l'écriture, le ton de la voix, le dévoilement subjectif. Le fait d'écrire et d'écrire sur soi, de se confronter à cet autre soi produit un phénomène d'étrangeté, au sens où il y a un recul, un décalage même, entre celle qui relit son texte et celle qui l'a écrit. Toutefois, il existe trop de similitudes entre la protagoniste et l'écrivaine pour que je ne me reconnaisse pas et projette ma part de désirs et fantasmes sur le personnage principal, même avec une certaine mise à distance.

En resserrant les liens entre l'auteur et le narrateur / personnage, le texte autofictionnel constitue « une autre manière de s'appréhender<sup>31</sup> », comme l'indique Serge Doubrovsky, lors d'entretiens avec Philippe Vilain. Avec le temps, au fil des mois qui m'éloignent de cette fille cristallisée dans le récit du *Bruit du monde*, la distance devient de plus en plus grande. Je m'y retrouve, mais je ne la considère plus comme étant le « je » d'aujourd'hui.

---

<sup>31</sup> Serge Doubrovsky; cité in Philippe Vilain, *La défense de Narcisse*, Paris, Grasset, 2005, p. 209.

Mais l'écriture est une façon de chercher à cerner son identité, afin de comprendre (au moins pour soi-même) ce qui est de l'ordre de soi et ce qui appartient au récit : « Se mettre en fiction, devenir (...) un "personnage de soi-même", induit forcément une certaine distance à soi.<sup>32</sup> » Certains passages n'auraient pu être écrits sans cette mise en forme du sujet, soit à cause de difficultés inhérentes au contenu (événements qui touchent à des points sensibles, des moments difficiles), soit faute de données chronologiques ou géographiques vérifiables. L'écart entre le vécu et la réalité du récit permet d'inventer, de comprendre, d'éloigner de soi ce qui est douloureux. On porte les traces du passé, bien sûr, mais c'est leur actualisation qui construit le récit.

« On ne "colle" jamais au réel à cent pour cent en une sorte de reportage absolu.<sup>33</sup> » Il ne s'agit pas de tenter à tout prix de se conformer à la réalité, pour prétendre accéder à la vérité. Le but à atteindre, par l'écriture, est plutôt la connaissance de soi et la reconnaissance de sentiments universels. J'ai écrit *Le bruit du monde* avec le plus d'authenticité possible, lors du premier jet. Mais au fil des journées, à force de retravailler les pages, je me suis éloignée de plus en plus des événements et des personnages initiaux.

Comme l'affirme Robbe-Grillet, « ce qu'on attend d'un écrivain n'est pas du tout une relation historique entièrement authentifiée par des instances extra-littéraires, c'est au contraire quelque chose qui n'a en fin de compte d'existence que littéraire<sup>34</sup> ». L'écriture m'emporte ailleurs : elle serait trop dense si je retranscrivais fidèlement les faits. Pour que chaque épisode soit rendu dans toute sa profondeur, il aurait fallu réécrire des pages afin de

---

<sup>32</sup> *Ibid.*

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>34</sup> Alain Robbe-Grillet, « Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi », dans *L'auteur et le manuscrit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1991, p. 49.

bien situer les éléments du récit, d'approfondir toutes les motivations des gens que j'ai rencontrés, de saisir leur incidence directe ou indirecte sur ma vie. En opérant une sélection, je ne dis pas que j'ai « trahi » la réalité, mais je l'ai fragmentée pour mieux récupérer certaines caractéristiques d'un personnage ou d'un lieu.

Cette écriture autofictionnelle est une forme qu'on dit « diffractée<sup>35</sup>», fragmentée, fragmentaire, une écriture « éclatée qui est tout à la fois le miroir et la glace sans tain de notre identité d'auteur<sup>36</sup>». Je dirais même qu'elle est un miroir brisé et déformant sur lequel il est possible de se couper, à chaque morceau saisi dans la paume de la main. À la manière d'un verre tranchant, les fragments de soi dans l'écrit peuvent blesser. Ils affectent non seulement la personne qui écrit, mais aussi les autres.

Comme dans un voyage où on traverse les frontières, on cherche ses propres limites à travers les contingences de l'écriture de soi. Des limites qu'on s'impose, oeuvrant entre le désir de dire, la crainte de la censure, le souci de vérité et l'exigence de l'écriture. Le pire, c'est la censure venant de la famille, qui nous fait passer sous silence trop de choses. Que va-t-on penser? Quant à moi, il m'était impossible d'appeler ce que je faisais alors « autobiographie », à cause de la proximité de ma vie avec l'écriture. Était-ce aussi par respect pour mon entourage, pour qu'on n'ait pas à excuser mon comportement? Pour passer outre cette censure, aller au-delà de ma crainte du jugement des autres, il me fallait osciller entre le vrai, le faux et le non-dit, et ainsi traverser les failles du contenu.

Il s'est avéré, après l'écriture du récit, que la censure venait essentiellement de moi, que ma peur n'était pas uniquement celle du jugement des autres, mais bien celle que

---

<sup>35</sup> Simon Harel, « Présentation », *Le cabinet d'autofictions*, Montréal, UQÀM – Cahiers du CÉLAT, 2000, p. 7.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 8.

j'éprouvais parce que je devais m'affronter ou me confronter à ce personnage qui me représentait. Je devais affirmer, d'un point de vue personnel, ce que je retrouvais dans cette fille du *Bruit du monde*. Incidemment, je devais me définir, moi.

Ella Maillart avoue : « [...] c'était toujours moi-même que je trouvais au bout du voyage... et je regrette qu'il m'ait fallu gaspiller tant d'années avant d'avoir le courage de faire face à moi-même.<sup>37</sup> » Cette rencontre avec soi est troublante et l'écriture ne peut faire autrement qu'en témoigner. Il est vrai qu'on finit invariablement par tourner son regard vers soi. On part pour voir du pays, découvrir un ailleurs... À force de se définir en relation avec les autres, on revient à soi, à ce qu'on est et représente pour autrui. Chercher l'autre, en somme, revient à se chercher, soi. On finit toujours par se retrouver, au bout de la route. L'écriture du voyage est inévitablement une forme d'écriture de soi.

L'autofiction m'a donné une certaine latitude, m'a permis de mentir et de garder pour moi ce que je suis, ce que j'ai fait et pensé. Ce genre littéraire peut être défini comme « une forme fabuleuse d'invention de soi<sup>38</sup> », ou encore de « fiction de soi, avec ce travestissement de l'identité<sup>39</sup> ». Le jeu sur la vérité devient l'enjeu de l'écriture, une illusion biographique où on peut se réinventer, en utilisant comme canevas de base les épisodes de la vie réelle. En anglais, le même genre littéraire s'appelle *faction*, il « provient des mots " facts " et " fiction "<sup>40</sup> », donc il suppose une fusion entre les faits (autobiographie) et la fiction (roman). Or, un fait est supposé être objectif, parce qu'il repose sur une réalité tangible, tandis qu'une fiction correspond plutôt à un fantasme de réalité. L'autofiction demeure un genre ouvert aux modifications et aux possibilités.

<sup>37</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 189.

<sup>38</sup> Vincent Colonna, *Autofiction & autres mythomanies littéraires*, Paris, Tristram, 2004, p. 87.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>40</sup> Catherine Pomparat. « Après tout le factionnel : Comme un écho de l'art de Thomas Demand » [En ligne]. *Remue.net littérature*, article mis à jour le 24 novembre 2005. URL : <<http://remue.net/spip.php?article1082>>

Mais peut-on identifier le pourcentage de vérité d'une histoire, d'un récit – la part de soi, de vérité, de souvenir qui reste dans une œuvre? Je n'arriverai jamais à établir le mien. Ainsi, Marie Hélène Poitras explique, dans sa « Lettre aux habitants de Rivière-Bleue », que « le jour approche où les auteurs de fiction seront tenus de révéler la teneur en réalité de leurs textes comme on note le taux d'alcool sur une bouteille de vin<sup>41</sup> ». Ce questionnement quant aux faits réels d'un récit vient essentiellement de la demande des médias, dans une société de plus en plus avide de réalité, autant à la télévision que dans le domaine de la littérature. Comme si la vérité devenait un gage d'excellence pour augmenter les ventes ou les cotes d'écoute. Il devient alors difficile d'occulter la part de soi ou de réel, même transformée, puisqu'il faut toujours rendre des comptes – si ce n'est aux autres, c'est à soi, à cause de l'influence de cette mode.

La quête de réalité répond aussi au désir d'exhibitionnisme des écrivains et de voyeurisme des lecteurs. Cependant, le fait d'identifier la part de soi n'apporte rien de plus au récit. L'identification du pourcentage de vérité est déjà suffisamment complexe à réaliser par l'auteur, avant même d'expliquer à autrui la démarche et la distanciation nécessaires. Aussi, lorsque le lecteur cherche les traces de l'identité de l'auteur à travers la narration, il lui est plus facile de conclure à une proximité que de reconnaître le travail de création et de mise à distance. Par conséquent, l'auteur d'un texte doit faire le deuil du regard du lecteur s'il veut poursuivre son histoire.

*Le bruit du monde*, en résumé, se révèle une tentative de compréhension de soi et des autres. Il s'agit, pour moi, de redonner vie à tous ces gens croisés, d'inventer d'autres

---

<sup>41</sup> Marie Hélène Poitras, « Lettre aux habitants de Rivière-Bleue », *La Mort de Mignonne et autres histoires*, Montréal, Triptyque, 2005, p. 82-83.

faits à partir de la réalité vécue. S'attacher non plus aux gens, mais aux personnages créés à partir des gens. Je ne peux ignorer tout ce que j'ai vécu, à Montréal et à Paris, qui n'occupe pas de place directe dans les pages de mon récit. Je n'ai pas cru nécessaire de reprendre chacun de mes souvenirs comme s'il s'agissait de la version intégrale d'une page de mon journal ou de mon agenda. Je n'ai pas cru bon authentifier le passé ni mettre en lumière certaines justifications.

Il a fallu m'arracher de la réalité ou, plus précisément, me détacher de ces carnets qui se tenaient bien serrés sur une tablette de ma bibliothèque. Ils contenaient des bribes incohérentes arrachées au quotidien, écrites quelque part sur un strapontin de métro, dans un café, dans un cours ennuyeux d'université, sur le dos d'un amant. Ces mots du voyage, écrits d'un geste névrotique et pulsionnel, que parfois je n'arrivais plus à déchiffrer. Je ne pouvais pas garder ces pages telles quelles, mais il n'en restait pas moins qu'elles constituaient le point de départ du récit.

Les carnets de voyages ont souvent été inutilisables dans leur intégralité, mais ils ont bien servi la première écriture – je cherche encore les traces de qui je suis, de ce que je deviens à travers les pages. À chaque épisode important, j'effleurais les événements, puisque je ne disposais pas d'assez de temps pour les approfondir ni d'assez de distance pour les comprendre. Je mettais l'accent sur les éléments extérieurs qui attiraient mon attention, alors que d'autres éléments plus subtils avaient influencé mes actions et mes sentiments. Au début de l'écriture, j'éprouvais des difficultés avec l'élaboration des personnages ou des lieux, puisque les photographies ou les cartes postales témoignaient déjà de l'environnement du voyage. Ces descriptions n'avaient pas été notées. Il m'a été également impossible de reprendre les grandes lignes des carnets pour raconter le quotidien

d'une ville comme Paris, puisqu'il existe déjà plusieurs romans avec, comme décor, la Ville Lumière : cela aurait enlevé toute originalité à mon récit.

Bref, je ne pouvais pas simplement résumer le voyage d'après les carnets de bord et les agendas. De toute façon, puisque j'avais déjà produit un rapport de stage, il me fallait écrire autre chose. L'écriture du récit demandait que je procède autrement, puisqu'il y avait des années entre un événement et son interprétation. En relisant les carnets, par contre, des événements sont revenus à ma conscience, tout comme mon état d'esprit d'alors, souvent confus. J'ai dû faire un travail de composition, en essayant de cerner mon identité parisienne, que je parvenais à mieux définir avec le détachement, avec le temps. Les dialogues avec autrui, les lectures et le cinéma m'ont apporté des pistes que je n'avais pas senties, perçues. Il a fallu que je rompe avec le fil des événements de cette époque pour rendre les émotions de façon cohérente et justifier mes choix de manière plausible.

J'éprouve malgré tout une certaine pudeur à légitimer, entre autres, les choix d'amants et leur succession. Sans nécessairement en donner une explication logique, j'ai voulu faire sentir, comprendre cette fille qui ne se connaissait pas suffisamment. En écrivant, j'ai dû aller au fond de sa pensée, au fond de ce qu'elle a cherché à taire. J'y ai trouvé davantage de sincérité que dans les pages des carnets de bord. À travers le silence des années, certains événements qui avaient été rayés trop rapidement de sa mémoire, j'ai trouvé un murmure. Une petite voix implorante qui, au fil des pages, s'est changée en écriture.

J'ai eu beaucoup de mal à relire mes écrits d'un autre temps. La réalité de cette fille ne me touche plus. Elle accorde beaucoup d'importance à des ruptures que j'oublie, maintenant que je suis devenue femme. Mais j'ai voulu me taire et laisser parler cette fille

de 2001. Ce personnage. Ce *Je* qui joue avec la géographie et le temps. À qui il faut toujours une grande intensité pour subsister. Elle ne sait vivre qu'en fonçant tête baissée, prendre autant de risques que l'aventure peut offrir. Elle se blesse pour mieux ressentir la joie et jouer avec des émotions extrêmes. Elle aime, déteste avec la fougue du début de la vingtaine. J'ai appris à aimer cette fille des carnets.

Après tout, *aletheia*, « la vérité », c'est ce dont on se souvient, le contraire de l'oubli, dans un monde où il nous est permis de « contempler la vraie essence de chaque chose<sup>42</sup> ». La vérité n'est plus la réalité, elle est devenue ma vérité grâce à l'interprétation que j'en ai faite : je ne sais pas ce qu'ont vécu Karyn, Joelle et les autres, si elles avaient réellement la personnalité que je leur ai donnée. Cela ne m'importe plus : « Écrire un livre. Au fond, c'est juste du recyclage. – Mettons que c'est de la récupération de fantasmes<sup>43</sup> », dit Christian Mistral. J'ai fait de mon récit une succession de fantasmes. Il suffit que j'aie effleuré le danger, dans une fiction qui ressemble étrangement à ma vie. Lorsque rien ne pouvait justifier le comportement de quelqu'un à mon égard, j'ai inventé des relations, des transferts affectifs, des raisons d'aimer ou de détester. La vérité nous conduit à reconnaître que parfois, il n'y a pas d'explications : les gens viennent dans nos vies, repartent : ils nous manquent et le manque est absurde en soi, on ne peut pas donner d'explications logiques pour comprendre l'absence et le vide. On ne fait pas d'histoires avec la vérité. Ou si, parfois.

Ce dont j'ai la certitude, c'est d'avoir inventé une bonne partie du récit d'après les pensées qui m'ont traversé l'esprit pendant le voyage, et dont les carnets témoignent

---

<sup>42</sup> D'après Emmanuel Rouillé, «Le Secret et l'Aléthéia grecque» [En ligne]. *Le Portique*, Recherches 2 - Cahier 2 2004, article mis en ligne le 15 avril 2005.

URL : <<http://leportique.revues.org/document465.html>>

<sup>43</sup> Christian Mistral, *Vortex Violet II : Vautour*, coll. « Boréal compact », no 160, Montréal, Boréal, 2004, p. 38.

parfois. En contrepartie, certains mots ou événements relatés alors m'ont interpellée et bouleversée, alors qu'ils n'avaient pas généré pareille onde de choc à ce moment-là. Selon Mistral, « la force des mots est pour l'homme plus prégnante que l'exactitude des faits car c'est en eux que loge la vérité de l'être parlant<sup>44</sup> ».

Lors de sa mise en récit, ma vie a transcendé la réalité: les gestes du quotidien, les rencontres, les fantasmes des instants-limites, tous ces clins d'œil à la vie, à la mort, au voyage. J'ai entrepris d'écrire une autre vérité. Je préfère me tenir dans cette vie que je crée, celle des matins amers et des nuits mouvementées. Je suis debout entre ces villes où j'ai aimé, ces routes parcourues lors des voyages. Je frissonne encore à la caresse des souvenirs qui me reviennent, infidèles et mensongers. Je ressens le besoin de « travestir la vérité<sup>45</sup> ». Avec le temps et le travail de la mémoire, il devient difficile, voire impossible de relever ce qui était de l'ordre du fantasme ou de la réalité : « Ne croyez rien de ce que je vous dit, mais ne me traitez pas de menteur<sup>46</sup> », écrit Mistral.

Il faut parfois laisser agir l'oubli et le temps, puisqu'ils révèlent à l'écriture plusieurs émotions que le quotidien avale, autrement. Il ne faut pas négliger le pouvoir des années sur les événements. C'est le même principe qui régit la croissance d'une forêt après un grand feu. Après que les flammes aient ravagé cette dernière, une nouvelle flore pousse au travers des troncs brûlés, puisque la lumière parvient enfin jusqu'au sol. De nouvelles espèces de plantes ou d'arbustes en profitent pour croître. Avec le temps, d'une réaction d'apparence banale et inoffensive peuvent ressortir les éléments les plus complexes : « Quand tout est dit, ce qui reste à dire est le désastre, ruine de parole, défaillance par

---

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 330.

<sup>45</sup> D'après Jean-Claude Bourlès, « Don Quichotte ou l'art du voyage – presque – immobile », *Magazine littéraire, Dossier : Les Écrivains voyageurs : De l'aventure à la quête de soi*, no 432 (juin), 2004, p. 36.

<sup>46</sup> Christian Mistral, p. 38.

l'écriture, rumeur qui murmure : ce qui reste sans reste (le fragmentaire)<sup>47</sup> », dit Blanchot. C'est souvent à la suite d'un désastre que des liens s'effectuent entre les douleurs, constituant la base même de l'écriture.

C'est à travers ses défaillances, aussi, qu'elle se fragmente. La caractéristique principale d'une « rumeur qui murmure », c'est qu'elle reprend un simulacre de vérité, mais qu'elle n'en diffuse que l'écho. Ce qui reste de « l'écriture du désastre<sup>48</sup> » serait donc ce qui a été amené à la conscience. En revanche, si une partie des émotions est nouvellement mise en lumière à la suite d'événements, il est normal qu'une autre partie soit sacrifiée et retourne à l'oubli :

J'en perdrai la valeur enfouie et le secret, mais ô toi, tu radieras, mémoire solide, dur moment pétrifié, gardienne haute / De ceci... [...] Déjà délité, décomposé, déjà bu, cela fermente sourdement déjà dans mes limons insondables.<sup>49</sup>

Tout se désagrège et se décompose, en effet, tout se fragmente jusqu'à recomposer un récit nouveau, une histoire où chaque page parle pourtant de ma vie et de mes fantasmes. Sur cette ligne de fuite, j'ose encore écrire mon nom.

---

<sup>47</sup> Maurice Blanchot, cité par Leslie Hill, « Entretien : Sur un désastre obscur » [En ligne]. *Espace Maurice Blanchot*, article mis en ligne le 12 mai 2005.

URL : <<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=57&Itemid=40>>

Pour Ginette Michaud « le fragment (aire) représente moins les restes d'un objet fini, sa « ruine », que ce qui, dans le fragment, se fragmente encore. » Voir Ginette Michaud, *Lire le fragment*, LaSalle, Hurtubise HMH, 1989, p.11.

<sup>48</sup> D'après Maurice Blanchot, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, 219 p.

<sup>49</sup> Victor Segalen, *Stèles*, coll. « Poésie », Paris, Gallimard/nrf, 1973, p. 128.

## MOSAÏQUE

Une phrase d'Hemingway, que j'ai lue en clavardant, m'a fait réfléchir : « *The world breaks everyone, and afterward, many are stronger at the broken places.*<sup>50</sup> » À mon tour, j'ai envoyé cette phrase à des amis. Cette citation renvoie à plusieurs parties de mon essai, où je décris un monde brisé, fragmenté, à l'instar d'une mosaïque.

Voici ce que Jean-François Blouin m'a répondu, dans un courriel :

L'idée de mosaïque renvoie à ce qui soude les fragments comme tout, à cette syntaxe brisée; être à la fois les fragments et ce qui les fait tenir ensemble. La mosaïque, c'est moins l'ensemble des couleurs que ce lieu de syntaxe de ces éléments brisés. La fracture, c'est la naissance, puis le lien, de ce qui n'était jadis qu'un. Et certains se font prendre à cette Nostalgie d'unité sans *broken places*.

Le lieu de la rupture représente l'espoir de retrouver l'unité perdue. À la jonction des fragments (du monde, du récit, de soi), le joint qui les tient en place est une force qui nous pousse vers l'avant. Ces lieux de rupture rendent compte de la pulsion du voyage lorsqu'on est en mouvement vers l'Ailleurs. Dans un récit, les *broken places* sont les instants où l'auteur se révèle à travers l'écriture, laissant percer sa subjectivité. En ce sens, ce qui apparaît comme une faiblesse, une blessure ou une faille, est ce qui motive la vie, le voyage, l'écriture. D'où la force qui émane de ces fractures.

---

<sup>50</sup> « Ce monde rompt chacun de nous et il se trouve qu'après coup, plusieurs se découvrent une force aux lieux de rupture. » Ernest Hemingway, « *Ernest Hemingway's Quotes* » [En ligne]. *BrainyQuote*, article mis à jour en 2006. URL : <[http://www.brainyquote.com/quotes/authors/e/ernest\\_hemingway.html](http://www.brainyquote.com/quotes/authors/e/ernest_hemingway.html)>.

Écrire est une quête de l'unité perdue, d'un lieu abstrait, de notre « *continent noir* » qui n'est « ni noir ni inexorable<sup>51</sup> », selon Hélène Cixous. Ce lieu n'est-il pas la partie de soi qui nous échappe? Nous avons la nostalgie de cette partie fugace de nous-mêmes, de ce que nous aurions voulu être, de ce que nous sommes et ce que nous devenons, conscient(e)s de nos limites. Mais à l'intérieur de nos limites, entre ce qu'on projette et ce qu'on est, il y a une zone mal définie où une force agit, une faille où l'inconscient a une emprise et exerce son influence. Entrer dans cette fissure peut faire éclater les bases de l'identité à tout moment.

Voilà ce qui se produit quand j'écris. Je deviens spectatrice de ce qui m'arrive, comme si les événements et les mots venaient de quelqu'un d'autre. Ils évoluent de façon indépendante, répondent à une logique qui leur est propre. J'ai l'impression de me perdre : tout s'échappe, les mots et les événements, des fragments de moi, de ma vie se retirent comme la marée, j'essaie de prendre appui, de retenir ce qui fuit comme de l'eau entre mes doigts. Le fait d'écrire tente de concrétiser la partie de moi qui s'évade. Peut-être, selon Freud, est-ce une façon de me rendre « un morceau perdu de l'histoire vécue<sup>52</sup> »? C'est ce « morceau perdu » dont je refais sans cesse le chemin, dans la « mise en récit de l'altérité<sup>53</sup> ». Ce n'est jamais un récit fidèle, mais un morceau d'existence, un fragment de ma vie mis en mots.

Il ne s'agit plus de mon histoire. J'ai recomposé l'existence un peu chaotique de cette fille, de cette narratrice qui cherche à se définir en tant que sujet, en tant que femme. Il y a eu des paragraphes à écrire comme autant de rêves et de fantasmes, jusqu'à m'arracher à cette histoire qui m'habite. Comme en témoigne Louise Warren dans *Bleu de Delft*, « la

<sup>51</sup> Hélène Cixous, « Le rire de la Méduse », *L'Arc*, no 61, 1975, p. 47.

<sup>52</sup> Freud, cité par Didier Anzieu dans *Le corps de l'œuvre*, coll. « Connaissance de l'inconscient », Paris, Gallimard, 1981, p. 107.

<sup>53</sup> Simon Harel, p. 29.

fragmentation agit avec violence quand la phrase se détache et ressemble à un lambeau, une déchirure du texte<sup>54</sup> ».

Il fallait mettre l'histoire à distance sur papier, la corriger, l'embellir, effacer des noms, des gens, des événements, broder le nouveau fil de l'histoire sur un canevas étranger. Faire, de ces bribes de carnets et d'agendas, un récit, où le fragmentaire s'est imposé de lui-même. Il y avait une recherche d'authenticité dans cette « dialectique de l'un et du multiple<sup>55</sup> », dans ces courts textes qui constituaient à la fois les « déchirures du texte » et le cœur du récit, dans leur façon un peu décousue de s'organiser, suivant une logique liée aux lieux et aux sentiments. Il me fallait systématiser le désordre : l'histoire se recomposait par segments, avec des silences entre les chapitres.

Le récit ne peut être linéaire, malgré une tentative de le rendre chronologique, et c'est la place du fragment dans l'espace du récit qui lui confère son importance. En imbriquant les fragments, écrits dans le désordre, j'ai tenté d'en faire une mosaïque en jouant sur les frontières et sur les lignes tracées par les sentiments et les êtres. « Il s'agit de poser une limite au mouvement infini : limite qui arrête et prolonge à la fois<sup>56</sup> », raconte Leslie Hill, au sujet de l'écriture fragmentaire. Et l'espace du récit est le joint entre les morceaux de la mosaïque, le lieu où les routes se joignent et se croisent, cet endroit sans finitude où on devine un recommencement.

Avec les « *No Woman's Land* » qui ponctuent le récit, j'ai voulu donner une voix au silence, aux réflexions puisées à même l'abandon. Ils abordent l'absence de certaines

---

<sup>54</sup> Louise Warren, « Déchirure », *Bleu de Delft : Archives de solitude*, Coll. « Typo essai », Montréal, Typo, 2006, p. 30.

<sup>55</sup> Alain Montandon, *Les formes brèves*, Paris, Hachette, 1992, p.42; cité dans Françoise Susini-Anastopoulos, *L'écriture fragmentaire : Définitions et enjeux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 9.

<sup>56</sup> Leslie Hill, *op.cit.*

personnes, les changements de lieux, la perte de repères. Les « *No Woman's Land* » sont comme les frontières Schengen, ces postes aux limites des pays membres de la Convention de Schengen, laquelle permet d'accéder librement à un autre pays sans avoir besoin d'un visa ou d'un contrôle d'identité. On dirait que lorsque *Le bruit du monde* s'arrête pour faire place à des silences, ceux-ci, comme les frontières de l'espace Schengen, ne marquent pas de limite bien définie. Ni pour le lieu physique, ni pour ce lieu en soi difficile à atteindre. Marie Uguay aborde, dans son journal, la difficulté de trouver une prise dans l'écriture sur ce territoire sans frontière, qui n'est à personne : « [...] comme je ne peux noter ce lieu, étant donné qu'il n'a aucune réalité descriptive et qu'il se résume à une abstraction lyrique, c'est par les fragments de mon existence, par l'écriture de ces fragments, que je m'en approche le plus<sup>57</sup> », écrit-elle.

Les « *No Woman's Land* » contribuent à unir les fragments de texte, contrebalancent les autres parties du récit, où des événements plus concrets, des lieux identifiables et des gens que je peux nommer évoluent. Ils se révèlent le joint entre les morceaux de mosaïque composant le récit, le lieu où approfondir mes débordements. Leur « abstraction lyrique<sup>58</sup> » conduit le récit ailleurs, dans une zone indépendante du texte, un lieu où on parle de soi, où on nomme sa vérité sans pudeur, dans un procédé semblable à ce que fait Marie-Sissi Labrèche dans *La lune dans un HLM*. Tout au long de ce roman, une narratrice est confrontée à la folie de sa mère. Bien que la narratrice s'appelle Léa et non Marie-Sissi, on ne peut faire autrement que de rapprocher les deux femmes. En effet, à travers l'histoire de Léa, on trouve des lettres de Marie-Sissi Labrèche à sa mère, où elle identifie ce qui est de l'ordre de la réalité ou du fantasme. Alors que certaines données confèrent au texte une ambiguïté romanesque, les lettres n'offrent aucune hésitation en ce qui a trait au contenu autobiographique.

---

<sup>57</sup> Marie Uguay, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, p. 192.

<sup>58</sup> *Ibid.*

Ainsi, en inscrivant mes réflexions dans ces fragments-limites, en dehors du récit, j'ai laissé planer une forme d'ambiguïté caractéristique à l'autofiction. En effet, les « *No Woman's Land* » ponctuent le texte et interrogent le lecteur, qui ne sait plus à quel genre il a affaire, s'il s'agit d'un récit de voyage authentique ou d'un récit basé sur les fantasmes d'un voyage. La fragmentation témoigne donc du morcellement, de la difficulté à être et renaître dans l'écriture. Le choix du fragmentaire est « une méthode où s'affirme la présence du sujet et du corps », une « réincarnation » dans l'écriture, dans cette ambition de reprendre le « monde [...] par morceaux de sens<sup>59</sup> ».

Mais la nécessité de la fragmentation vient aussi de la superposition d'éléments dans le processus d'écriture : d'abord, la voix particulière du récit rend les lieux, les monuments, avec une émotion singulière; ensuite, le rayonnement de certaines personnes croisées au hasard de la vie et des rues. Le seul élément commun de ces lieux, finalement, c'est qu'ils ont été visités par la protagoniste, un matin avant que celle-ci n'aille à ses cours, ou un soir où elle aura attendu devant un magasin, se mirant dans une vitrine, ne voyant que son propre reflet, son regard étranger.

J'ai joint mon chant à celui de l'étrangère qui se tenait tout en haut de ce magasin. Jusqu'à ce que je revienne à moi, à travers ce personnage. Le fragment est « le lieu où on peut se blottir, se remémorer "l'avant" avec une espérance un peu naïve<sup>60</sup> ». En faisant route vers le perdu, nous cherchons à atteindre quelque sentiment immémorial, ancré au fond de nous, qui nous constitue en tant que sujets, ce que Quignard nomme « le *jadis*<sup>61</sup> ». Cette façon d'explorer les possibilités de l'existence me fascine dans ce récit métamorphosé en

<sup>59</sup> Françoise Susini-Anastopoulos, p. 261.

<sup>60</sup> Isabel Lamarre, p. 99.

<sup>61</sup> Pascal Quignard, *Dernier royaume II : Sur le jadis*, Paris, Grasset, 2002, 310 p.

quelque chose de non reconnaissable, dans une tentative délibérée d'extériorisation, d'émancipation, de reconstruction de soi.

L'unité n'est jamais retrouvée dans ces limites que nous repoussons, lorsque nous tournons autour de quelque chose d'intangible, nous tenant dans les failles de l'existence. Il n'y a pas d'unité, non, puisque chaque infime particule se fragmente elle-même pour mieux se greffer aux autres. Dans le voyage, nous portons les frontières comme nos limites en nous :

La lisière définit la frange ou la laisse où débute ce que les Anglais en conquérant l'Amérique du Nord appelaient le *no man's land*, (...) la terre que le sauvage dispute au civilisé. / Au-delà du *limes* surgit le *saltus*.<sup>62</sup>

Or, le *saltus*, c'est le saut, le bond vers le monde, celui qui permet de franchir les failles. Pour moi, les « *No Woman's Land* » sont comme un lieu interdit et désert où s'opèrent les transitions du texte. Mais ce n'est pas nulle part : ce lieu n'est pas sans signification. C'est le nom du lieu en soi, du corps, qui repousse sans arrêt ses propres limites. Se fragmenter n'est pas se perdre, mais plutôt une façon de survivre et de créer ses repères en soi. C'est faire de son identité une mosaïque et vivre nos possibilités jusqu'à leur limite, leur finitude. Être le lieu d'une « syntaxe brisée », comme l'explique Jean-François Blouin.

« Aujourd'hui, je sais que vivre consiste à atteindre " le bout du monde ", retournant ainsi à l'unité oubliée; ou tout au moins, si les forces nous manquent, nous cherchons constamment les traces de cette unité<sup>63</sup>», écrit Ella Maillart. Cette quête motive ma recherche de l'écriture. Les traces sont comme les gens : autour de nous, un effet de miroir

<sup>62</sup> Pascal Quignard, Chapitre XXXIII : « *No Man's Land* », *Dernier royaume V – Sordissimes*, p. 110.

<sup>63</sup> Annemarie Schwarzenbach, Ella Maillart et Nicolas Bouvier, p. 188.

pour nous renvoyer la multitude de possibilités de la vie et du monde, à travers nos identités plurielles.

### LA SOLITUDE COMME UN VERTIGE

Pendant que j'écrivais, une rupture amoureuse m'a recentrée sur moi-même. Ma tristesse a trouvé écho chez la narratrice de mon récit, qui visitait l'Europe pour la première fois. Comme elle, j'ai compris que je ressentais le besoin de m'attacher, de prendre des risques pour ensuite m'arracher et me blesser. Comme elle, j'étais en quête d'affection et de reconnaissance : il me fallait absolument le regard des autres pour me définir, pour exister. Je suis repassée par une phase de déstabilisation en cherchant à remplacer les habitudes prises au quotidien, avec quelqu'un, pour vivre de nouveau seule. J'ai dû accepter les sentiments déchirants qu'on ressent aussi pendant le voyage, quand la solitude est difficile à porter. À force de vivre dans une forme d'isolement, dans ce qu'on croit être de l'indifférence de la part des autres, on doit affronter un grand désarroi. Voilà ce qui a généré une partie des émotions du texte, où la narratrice a l'impression d'être une île, de ne pas arriver à jeter de ponts avec le continent.

C'est dans la solitude qu'on devient perméable à l'environnement. Mais celle-ci permet aussi l'écriture parce qu'elle nous confronte à une partie de nous que nous n'apprivoisons pas autrement. À force de se déstabiliser, la narratrice du *Bruit du monde* a besoin de trouver ses repères en elle-même : elle comprend que l'excitation des nouvelles découvertes n'empêchera pas la *saudade*. À chaque fois que la narratrice se lie d'amitié, elle ressent un vertige, qui vient de la dichotomie entre les sentiments de plénitude et de perte, d'où sa difficulté à prendre appui sur le monde. L'écriture se nourrit de ce sentiment de déséquilibre.

Après une peine d'amour comme après chaque voyage, l'écriture m'aide à me ressaisir, à avoir une prise sur ma vie. C'est ainsi que j'ai pris conscience de la nécessité

des « *No Woman's Land* » pour exprimer la fragilité, le vide laissé par les ruptures successives de ma vie. Ces pauses dans le récit étaient une façon d'épuiser ma peine, de renouveler le regard de la narratrice sur le monde, puisqu'à chaque endroit, le personnage s'adaptait, s'attachait, s'abandonnait jusqu'à la déchirure finale.

On ne peut pas remettre sans arrêt ses valeurs en question et en sortir indemne. Il en reste des cicatrices que la solitude rappelle de temps à autre. En écoutant le silence, à travers le bruit du monde, j'en suis venue à percevoir une voix intérieure, terrorisante, qui cherchait à dialoguer, à trouver un écho. Paradoxalement, on se retrouve. J'aurais voulu écrire ces mots de Louis Gauthier : « C'est le coin de la solitude qui pénètre en moi, qui me divise en deux, deux moitiés qui se parlent, se répondent, se disent la même chose : je suis seul.<sup>64</sup> » Ce processus favorise l'écriture, impose un certain dédoublement, une mise à distance de soi et des événements difficiles qui remontent à la surface. Toutefois, cette façon de procéder peut aussi se retourner contre l'écrivain en le muselant, soit à cause de la douleur – alors on ne fait plus rien –, soit à cause d'un surplus d'émotions à cristalliser dans le texte – alors on ne sait plus rien.

Ainsi, il se peut que la solitude arrive à empêcher l'écriture :

Le simple fait d'écrire, de le faire physiquement, c'est se mettre en route. Chez moi, il y a les jours d'inspiration où toute cette démarche est aisée (Thésée?), et les autres où je semble refuser, presque à mon corps défendant, de tracer ne serait-ce qu'une seule ligne. Je tergiverse, je fais le ménage ou bien de l'exercice, enfin tout pour ne pas me retrouver seul face à ma simple humanité.<sup>65</sup>

---

<sup>64</sup> Louis Gauthier, p. 176.

<sup>65</sup> Ronald Larocque, « Sept mémoires », Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1994, p. 156.

Ce passage, je l'ai lu alors que j'avais passé une journée à lutter contre moi-même. Je cherchais à rendre l'émotion, à être fidèle à un souvenir témoignant de ma réalité. Je ressentais alors de la peine, de la rage, de l'incompréhension. Je revivais ma différence, mes désillusions, et celles-ci se révélaient aussi douloureuses que le retour, où le sentiment de découverte cède la place à la nostalgie. Par l'écriture, j'apprivoisais certaines difficultés d'un autre point de vue, qui m'inculpait, par moments.

Un matin, je fumais une cigarette sur le balcon, les yeux rivés au mât du Stade olympique de Montréal. La cendre était emportée très loin par le vent. Je me disais qu'il en était de même pour la mémoire : il y a toujours eu l'oubli pour les douleurs trop vives du quotidien. Lorsqu'on écrit, on est dans la peine d'une émotion passée. Et c'est la somme de toutes ces peines qui devient trop lourde, parce qu'on leur cherche une explication. Mes idées allaient dans tous les sens, j'étais incapable de me concentrer. Trop d'écriture. Ronald Larocque affirme : « Je sais qu'on est toujours seul, mais là c'est tellement clair, tellement su, sûr. Je sens les îles des autres, mais mon émotion me ramène sur mon propre continent.<sup>66</sup> » C'est ainsi que parfois, cette solitude de l'écriture me fait dériver, m'éloigne des autres jusqu'à me perdre, jusqu'à ne plus trouver le chemin qui me ramène à eux.

« Le sens de l'orientation est un peu comme la confiance dans le monde : il faut le perdre pour en saisir la valeur. Et puis si par hasard on le retrouve, l'état de carence est comblé par un équilibre et non un ravissement.<sup>67</sup> » Le vertige du voyage, c'est se placer en état de déséquilibre pour ressentir toute l'intensité des sentiments, passer d'un extrême à l'autre. Il faut s'abandonner, faire confiance aux gens, se laisser porter par la route. Au retour, on recherche encore l'épiphanie, l'émerveillement du premier instant, comme lorsque je suis arrivée à Amsterdam.

---

<sup>66</sup> Ronald Larocque, p. 7-8.

<sup>67</sup> Marie Hélène Poitras, *Soudain le Minotaure*, Montréal, Triptyque, 2002, p. 112.

L'écriture veut reproduire ce vertige, cette émotion qui passe comme un flux électrique des pieds à la tête, jusqu'au ravissement, qui ne vient jamais. Et la déception s'installe, la nostalgie s'empare de soi et un autre déséquilibre nous guette, celui du vide laissé par la perte de l'intensité. Mais, dans un deuxième temps, l'écriture aide à faire le deuil du vertige en apportant de nouvelles émotions qui permettent d'apprécier le quotidien en dehors des gares et des ports, en attendant le prochain voyage...

## CROSSROADS

Un matin, j'étais nostalgique de Londres et j'en avais assez d'écrire sur le voyage au lieu de repartir vers un autre ailleurs. Alors je regardais de vieilles photos de voyage qui me rappelaient Camden Town. J'écoutais les Pretenders, lorsque Chrissie Hynde a chanté « *You're standing at the crossroads, don't know which path to choose* ». J'ai souri, je savais que j'étais à un carrefour et ne savais plus quelle route emprunter dans ma vie, une fois ce mémoire terminé, après avoir porté en moi ce voyage pendant aussi longtemps.

Si tant d'images ou de fantômes me hantent encore, ce n'est pas uniquement à cause des études prolongées ou de l'écriture, mais parce que j'ai été incapable de faire le deuil de ce voyage. En identifiant certaines émotions par l'écriture, je suis parvenue à mettre une distance respectable avec cette mémoire du voyage, tout comme j'ai objectivé la jeune femme qui cherche à percer à travers mon écriture. J'ai l'impression que toutes ces étapes m'ont fait évoluer.

Roland Barthes affirme qu'« écrire, c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation indirecte, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspense, s'abstient de répondre<sup>1</sup> ». Une œuvre doit donc rester ouverte afin de continuer à faire trembler le sens. C'est d'ailleurs ce que le fragment arrive à faire par sa non-finitude et par son morcellement, qui explorent les failles du monde. Or, l'essentiel de l'écriture de voyage est justement de remettre son petit monde en question en renouvelant son regard, en changeant sa vision de la réalité.

---

<sup>1</sup> Roland Barthes, « Avant-propos » à *Sur Racine*, Paris, Seuil, 1963 [En ligne]; cité sur *RefMusicologie*. Article mis en ligne en 2004. URL : <[http://www.musicologie.org/theses/eco\\_01.html](http://www.musicologie.org/theses/eco_01.html)>

Dans *Leaves of Grass*, Walt Whitman constate que « le corps ne voyage pas autant que l'âme<sup>69</sup> ». Bien que ce soit le corps qui soit en mouvement, l'esprit continue à voyager longtemps après le retour et l'écriture tente de nommer les émotions vécues. Lieu même du déséquilibre, le voyage est propice à l'introspection et aux émotions contradictoires. Un instant, le voyageur recherche la solitude de la route, l'instant d'après il souhaite rejoindre une communauté. Mais il faut repartir, s'arracher et suivre la route. C'est ce que Whitman invite à faire dans « *Song of the Open Road* ». Ce chemin qui nous précède et nous suit apporte une conscience incroyable du monde et une lucidité douloureuse, une liberté dont le prix à payer est la solitude, puisque « la route ne se fatigue jamais<sup>70</sup> », et que le monde est insolent et impossible à comprendre.

---

<sup>69</sup> « *Body does not travel as much as the soul* ». Walt Whitman, « *Song of the Open Road* », *Leaves of Grass*, New York (NY), Simon & Schuster, 2006; cité sur *Bartleby Bookstore* [En ligne], extrait mis en ligne en 2005. URL : <<http://www.bartleby.com/142/82.html>> C'est moi qui traduis.

<sup>70</sup> « *The earth never tires* ». *Ibid.* C'est moi qui traduis.

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

### OUVRAGES SUR LA THÉORIE ET L'ÉCRITURE

Anzieu, Didier. *Le corps de l'œuvre*. Coll. « Connaissance de l'inconscient ». Paris : Gallimard, 1981, 377 p.

Barthes, Roland. « Littérature et discontinu », *Essais critiques*. Paris : Seuil, 1964, p. 175 - 187.

Blanchot, Maurice. *L'écriture du désastre*. Paris : Gallimard, 1980, 219 p.

\_\_\_\_\_. « Fragmentaire », *Celui qui ne peut se servir des mots*. Montpellier : Les auteurs et Fata Morgana, 1975, p. 19-31.

\_\_\_\_\_. *L'espace littéraire*. Coll. « Folio / Essais ». Paris : Gallimard, 1955, 376 p.

Carpentier, André. « Commencer et finir souvent : Rupture fragmentaire et brièveté discontinuée dans l'écriture nouvelle ». In *La nouvelle: Écriture(s) et lecture(s)*, sous la dir. de Agnès Whitfield et Jacques Cotnam, p. 35-48. Coll. « Dont Actes »; Coll. « Documents », no 10. Toronto : GREF ; Montréal: XYZ, 1992.

Cixous, Hélène. « Le Rire de la Méduse ». *L'Arc*, no 61 (1975), p. 39-54.

Colonna, Vincent. *Autofiction & autres mythomanies littéraires*. Paris : Tristram, 2004, 250 p.

Duras, Marguerite. *Écrire*. Coll. « Folio », no 2754. Paris : Gallimard, 1993, 124 p.

\_\_\_\_\_. *Outside*. Coll. « Folio », no 2755. Paris : Gallimard, 1984, 370 p.

\_\_\_\_\_. *La vie matérielle*. Coll. « Folio », no 2623. Paris : Gallimard, 1987, 180 p.

Eco, Umberto. *L'œuvre ouverte*. Coll. « Points », no 107. Paris : Seuil, 1965, 314 p.

Harel, Simon, Alexandre Jacques et Stéphanie St-Amant. *Le cabinet d'autofictions*. Montréal : Université du Québec à Montréal; Centre interuniversitaire d'études sur les arts, les lettres et les traditions (CELAT), 2000, 217 p.

Kaufmann, Jean-Claude. *L'invention de soi : Une théorie de l'identité*. Paris : Collin, 2004, 351 p.

Kristeva, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Gallimard, 1988, 293 p.

Michaud, Ginette. *Lire le fragment*. LaSalle (Qc.) : Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

Paterson, Janet. « Pour une poétique du personnage de l'Autre ». *Revue de critique et de théorie littéraire : L'altérité*. No 23-24, 1998, p. 99-117.

Pontalis, Jean-Baptiste. *Fenêtres*. Coll. « Folio », no 3642. Paris: Gallimard, 2000, 174 p.

Quignard, Pascal. *Une gêne technique à l'égard des fragments*. Paris : Fata Morgana, 1986, 70 p.

\_\_\_\_\_. *Dernier royaume I : Les ombres errantes*, Paris : Grasset, 2002, 190 p.

\_\_\_\_\_. *Dernier royaume II : Sur le jadis*. Paris : Grasset, 2002, 310 p.

\_\_\_\_\_. *Dernier royaume III : Abîmes*. Paris : Grasset, 2002, 263 p.

\_\_\_\_\_. *Dernier royaume IV : Les Paradisiaques*. Paris : Grasset, 2005, 292 p.

\_\_\_\_\_. *Dernier royaume V : Sordissimes*. Paris : Grasset, 2005, 267 p.

Robbe-Grillet, Alain. « Je n'ai jamais parlé d'autre chose que de moi ». In *L'auteur et le manuscrit*, sous la dir, de Michel Contat, p. 35-48. Paris : Presses Universitaires de France, 1991.

Sarfati, Sonia. « Rencontre avec Paul Auster : Écrire m'aide à vivre ». *La Presse*, 16 octobre 2005, cahier « Lectures », p. 13.

Susini-Anastopoulos, Françoise. *L'écriture fragmentaire : Définitions et enjeux*. Paris : Presses Universitaires de France, 1997, 274 p.

Uguay, Marie. *Journal*. Montréal : Boréal, 2005, 331 p.

Vilain, Philippe. *La défense de Narcisse*. Paris : Grasset, 2005, 234 p.

Warren, Louise. *Bleu de Delft : Archives de solitude*. Coll. « Typo essai ». Montréal : Typo, 2006, 128 p.

#### ŒUVRES DE FICTION, MÉMOIRES DE CRÉATION

Apollinaire, Guillaume. *Alcools*. Coll. « La bibliothèque Gallimard », no 21. Paris : Gallimard, 1999, 308 p.

Dobrovsky, Serge. *Fils*. Coll. « Folio », no 3554. Paris : Galilée, 1977, 538 p.

\_\_\_\_\_. *Le livre brisé*. Coll. « Folio », no 3956. Paris : Grasset ; Fasquelle, 1977, 612 p.

Fournier, Danielle. *Il n'y a rien d'intact dans ma chair*. Coll. « La voix des poètes ». Montréal : l'Hexagone, 2004, 86 p.

Labrèche, Marie-Sissi. *Borderline*. Coll. « Boréal compact », no 143. Montréal : Boréal, 2003, 159 p.

\_\_\_\_\_. « *Borderline*, suivi de *Le livre caché* ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1999, 181 p.

\_\_\_\_\_. *La lune dans un HLM*. Montréal : Boréal, 2006, 251 p.

Lamarre, Isabel. « La mémoire des eaux troubles ; et Carnets ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2000, 125 p.

Larocque, Ronald. « Sept mémoires ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1994, 198 p.

Mistral, Christian. *Vortex Violet I : Vamp*. Coll. « Boréal compact », no 159. Montréal : Boréal, 2004, 343 p.

\_\_\_\_\_. *Vortex Violet II : Vautour*. Coll. « Boréal compact », no 160. Montréal: Boréal, 2004, 152 p.

\_\_\_\_\_. *Vortex Violet III : Valium*. Coll. « Boréal compact », no 161. Montréal: Boréal, 2004, 343 p.

\_\_\_\_\_. *Vortex Violet IV : Vacuum*. Coll. « Boréal compact », no 179. Montréal: Boréal, 2006, 278 p.

Pelletier, Eddy. « Chambres évidées suivi de La mémoire et l'oubli dans le processus créateur ». Mémoire présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1997, 192 p.

Poitras, Marie Hélène. *La Mort de Mignonne et autres histoires*. Montréal : Triptyque, 2005, 169 p.

\_\_\_\_\_. *Soudain le Minotaure*. Montréal : Triptyque, 2002, 177 p.

Rimbaud, Arthur. *Une saison en enfer, Illuminations, Poésies*. Coll. « Poésie ». Paris: Gallimard, 1984, 303 p.

## ÉCRITURE DE VOYAGE

Barret-Ducrocq, Françoise (dir. publ.). Académie universelle des cultures, *Migrations et errances*. Paris : Grasset, 2000, 347 p.

Boudou, Jean-Louis (prés. par). *La Course Destination Monde 1997 - 1998*. Montréal : SRC; L'instant même; Les 400 coups, 1999, 250 p.

Bouvier, Nicolas. *L'usage du monde*. Coll. « PBP Voyageurs », no 100. Paris : Payot, 2001, 419 p.

Carpentier, André. *Mendiants de l'infini*. Montréal : Boréal, 2002, 245 p.

\_\_\_\_\_ et Alexis L'Allier (dir. publ.). *Les écrivains déambulateurs : Poètes et déambulateurs de l'espace urbain*. Coll. « Figura », no 10. Montréal : Université du Québec à Montréal, 2004, 197 p.

\_\_\_\_\_, Rachel Bouvet et Daniel Chartier (dir. publ.). *Nomades, voyageurs, explorateurs, déambulateurs : Les modalités du parcours dans la littérature*. Paris : L'Harmattan, 2006, 255 p.

Gauthier, Louis. *Voyage en Inde avec un grand détour*. Montréal : Fides, 2005, 275 p.

Gauvin, Lise. *Un automne à Paris*. Coll. « Ici / l'Ailleurs ». Montréal : Leméac, 2005, 110 p.

Hambursin, Olivier (dir. publ.). *Récits du dernier siècle des voyages : De Victor Segalen à Nicolas Bouvier*. Coll. « Imago Mundi », no 10. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, 262 p.

Hemingway, Ernest. *Paris est une fête*. Coll. « Folio », no 465. Paris : Gallimard, 1964, 241 p.

Hogson, Barbara. *Les aventurières XVII<sup>e</sup>- XIX<sup>e</sup> siècle : Récits de femmes voyageuses*. Paris : Seuil, 2002, 215 p.

Hue, Jean-Louis (dir. publ.). *Magazine littéraire : Dossier : Les Écrivains voyageurs : De l'aventure à la quête de soi*, no 432 (juin 2004), p. 22-67.

\_\_\_\_\_. *Magazine littéraire : Dossier : Paris des écrivains*, no 332 (mai 1995), p. 16-71.

Jeannet, Frédéric-Yves, et Michel Butor. *De la distance: Déambulation*. Rennes (Fr.) : Ubacs, 1990, 220 p.

Langevin, Lysanne (dir. publ.). *L'Invitation au voyage*. Moebius – Écritures / Littératures, no 90 (été 2001), 142 p.

Laferrière, Dany. « Voyage en Allemagne sans Louis Gauthier ». *La Presse*, 19 février 2006, cahier « Lectures », p. 17.

Lens, Colette (dir. publ.). « Dossier : Lectures baladeuses des livres qui voyagent ». *Entre les lignes*, vol. 2, no 4 (été 2006), p. 20 - 37.

Maffesoli, Michel. *Du nomadisme – Vagabondages initiatiques*. Coll. « Biblio essais »; « Le livre de poche », no 4255. Paris : Librairie générale française, 1997, 190 p.

Maillart, Ella. *La Voie cruelle*. Coll. « PBP Voyageurs », no 51. Paris : Payot, 2001, 313 p.

Monicat, Bénédicte. *Itinéraires de l'écriture au féminin : Voyageuses du 19<sup>e</sup> siècle*. Coll. « Faux Titre », no 107. Amsterdam : Rodopi B.V., 1996, 155 p.

Quella-Villéger, Alain (dir. publ.). *Quelques femmes explorateurs : L'exotisme au féminin*. Coll. « Les Carnets de l'exotisme ». Paris : Kailash, 2000, 279 p.

Rilke, Rainer Maria. *Lettres à un jeune poète*. Coll. « Le livre de poche », no 6904. Paris : Librairie générale française, 1989, 217 p.

\_\_\_\_\_. *Lettres de Paris : 1902-1910*. Coll. « Rivages poche – Petite bibliothèque », no 514. Paris : Payot; Rivages, 2006, 302 p.

Schwarzenbach, Annemarie. *Où est la terre des promesses ? Avec Ella Maillart en Afghanistan (1939-1940)*. Paris : Payot, 2002, 201 p.

Schwarzenbach, Annemarie, Ella Maillart et Nicolas Bouvier. *Unsterbliches Blau : Reisen nach Afghanistan / Bleu immortel : Voyages en Afghanistan*. Genève: Zoé, 2003, 269 p.

Scott, Gail. *My Paris*. Toronto: Mercury, 1999, 165 p.

Segalen, Victor. *Stèles*. Coll. « Nrf / Poésie ». Paris : Gallimard, 1973, 155 p.

#### MÉDIAGRAPHIE (sites Web)

Barthes, Roland. « Avant-propos » à *Sur Racine*. Paris : Seuil, 1963 [En ligne]. Cité sur *RefMusicologie*. Article mis en ligne en 2004.

URL : <[http://www.musicologie.org/theses/eco\\_01.html](http://www.musicologie.org/theses/eco_01.html)>

Bouvier, Nicolas. « Les chemins du Halla-San ». In *Le Vide et le Plein*, Hoëbeke, 2004 [En ligne], cité par Frédéric Mairy sur *Bio Bouvier*:

URL : <<http://nicolasbouvier.avoir-alire.com/bio.html>>

Carpentier, André. « Ondoyé de poussière », *Voix parallèles / Parallel Voices*. Montréal : XYZ; Kingston : Quarry Press, 1993, p. 81-88 [En ligne]. Cité sur le site de la Faculté de Lettres de l'Université Laval. URL : <<http://www.fl.ulaval.ca/cuentos/carpentier.htm>>

Centre de recherche sur la littérature des voyages (CRLV) [En ligne]. Paris : Université de Paris IV – Sorbonne, 1999 – 2004. URL : <<http://www.crlv.org/>>

Clair, Jean (sous la dir. de). *Mélancolie, génie et folie en Occident*. Paris : Gallimard; Paris : Réunion des musées nationaux, 2005, 503 p. Cité sur « Mélancolie, génie et folie en Occident » [En ligne]. *Gallimard*, article mis à jour en 2005.

URL : <[http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index\\_melancolie.html](http://www.gallimard.fr/catalog/html/actu/index/index_melancolie.html)>

Donne, John. « Meditation 17 » in *Devotions Upon Emergent Occasions and Death's Duel*, New York (NY), Knopf, 1999, cité sur « Respectfully Quoted: A Dictionary of Quotations », [En ligne]. *Bartleby*, article mis à jour en 2003.

URL : <<http://www.bartleby.com/73/134.html>>

Fortin, Marie Claude. « Pour en finir avec l'autofiction » [plus disponible]. *La Presse; Cyberpresse*, article mis en ligne le 9 janvier 2005.

URL : <<http://www.cyberpresse.ca/outil/imprimer.php?id=T0RnMU1EyzQ=>>

Gaudreault, Julie. « Le fragment : Repères bibliographiques : Pascal Quignard » [En ligne]. *Groupe de recherche sur le recueil*. Québec : Université Laval.

URL : <<http://www.crilcq.org/grr/quignard.htm>>

Hill, Leslie. « Entretien : Sur un désastre obscur » [En ligne]. *Espace Maurice Blanchot*, article mis en ligne le 12 mai 2005.

URL : <<http://www.blanchot.info/blanchot/index.php?option=content&task=view&id=57&Itemid=40>>

Nabucco, Joaquim. *Pensées détachées et souvenirs* (trad. de Carolina Nabucco). Paris : Hachette, 1906, 300 pages, cité sur « Saudade » [En ligne], « Saudade », *Dictionnaire International des Termes Littéraires (DITL)* article mis à jour en 2006.

URL : <<http://www.ditl.info/arttest/art3981.php>>

Ouvrard, Yves. « Martial » [En ligne], 7.73, *Livre VII*, sur le site de l'Académie de Poitiers, article mis à jour le 27 octobre 1998.

URL : <[http://www.ac-poitiers.fr/lettres/lang\\_anc/martial7.htm](http://www.ac-poitiers.fr/lettres/lang_anc/martial7.htm)>

Pomparat, Catherine. « Après tout le factionnel : Comme un écho de l'art de Thomas Demand » [En ligne]. *Remue.net littérature*, article mis à jour le 24 novembre 2005.

URL : <<http://remue.net/spip.php?article1082>>

Rouillé, Emmanuel. «Le Secret et l'Aléthéia grecque» [En ligne]. *Le Portique*, Recherches 2 - Cahier 2 2004, article mis en ligne le 15 avril 2005.

URL : <<http://leportique.revues.org/document465.html>>

Schreiber-Bleuvacq, Martine. « L'irréversibilité du temps et la nostalgie » [En ligne]. *Cours magistral de Philosophie Générale : Le temps*, Bordeaux : Université Michel de Montaigne, mis en ligne en 2004.

URL : <<http://www.hausarbeiten.de/faecher/vorschau/54197.html>>

Whitman, Walt. « *Song of the Open Road* », *Leaves of Grass*. New York (NY): Simon & Schuster; cité sur *Bartleby Bookstore* [En ligne], extrait mis en ligne en 2005.

URL : <<http://www.bartleby.com/142/82.html>>

« *Ernest Hemingway's Quotes* » [En ligne]. *BrainyQuote*, article mis à jour en 2006.

URL : <[http://www.brainyquote.com/quotes/authors/e/ernest\\_hemingway.html](http://www.brainyquote.com/quotes/authors/e/ernest_hemingway.html)>